



AUX MANES

DE

LOUIS XV.

AUX MANES DE LOUIS XV.

ET

DES GRANDS HOMMES

qui ont vêcu ſous ſon régne,

OU

ESSAI ſur les progrès des Arts & de l'Eſprit humain, ſous le régne de LOUIS XV.

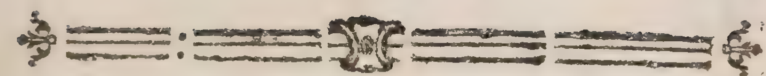
[par Paul-Philippe GUDIN DE LA BRENELLERIE]

PREMIERE PARTIE.



AUX DEUX-PONTS,
A L'IMPRIMERIE DUCALE.

M. DCC. LXXVI.



AVIS DE L'EDITEUR



CET ouvrage paraît beaucoup trop tard, on aurait dû le publier peu de temps après la mort de *Louis* XV. L'Auteur en conçut l'idée pendant la maladie de ce Roi; mais d'abord l'ouvrage lui parut au-dessus de ses forces.

Il communiqua son plan aux hommes les plus instruits, ils étaient occupés d'autres ouvrages : ils lui laisserent le soin de l'exécuter. Six mois se passérent avant qu'il osât l'entreprendre.

Quand il fut achevé, des obſtables s'éleverent pour en empêcher la publication. De nouveaux ordres avaient rendu les Cenſeurs plus rigides. Tous les gens de lettres en avertirent l'Auteur; il refuſa long-temps de les croire : il nia hautement que ſous un Roi dont tous les Miniſtres ſont eſtimés pour les vertus & pour les talens, il y eût plus de gênes qu'il n'y en avait eu ſous d'autres Miniſtres.

Il demanda les loix de la cenſure. Il n'y en avait aucune. Les Cenſeurs eux-mêmes ne ſavaient ni ce qu'ils devaient permettre, ni ce qu'ils devaient défendre. Ils jugeaient au ha-

ſard, qu'un principe, qu'une phraſe, qu'une expreſſion devait déplaire à un Grand, à un Magiſtrat, à un Prêtre; ils permettaient à un homme ſans talent, ſans nom, ſans ennemis, dont le livre était ennuyeux, ce qu'ils défendaient à un Auteur conſidéré, mais qui paſſait pour être ſuſpect à des hommes en place, à des femmes ou à des corps.

J'ai vu un Cenſeur, M. M. . . . ſupprimer un ouvrage, parce qu'il y avait quelques principes d'adminiſtration qui ne lui paraiſſaient pas conformes aux loix de *Moyſe* : prétendant que les réglemens pour la

navigation de la Seine & de la Loire, ne devaient pas être différens de ceux qu'on avait faits il y a trois mille ans pour le torrent de Cedron, ou pour les déserts sablonneux de la Palestine.

J'ai vu un autre Censeur, M. *Marin*, retrancher *ma foi* d'une Comédie, & y substituer *morbleu* : prétendant que la religion étoit moins blessée par ce mot que par l'autre.

Enfin, l'un d'eux disait ces jours passés à un Géomettre : non, Monsieur, non : je ne permettrai point la publication de votre livre. Vous osez y dire qu'entre deux points don-

nés, la ligne la plus courte eſt la ligne droite. Croyez-vous qu'on ne ſente pas l'alluſion ? allons donc, ſoyons de bonne foi : ſi je laiſſais paraître votre ouvrage, je me ferais des ennemis de tous ceux qui ne marchent jamais que par des lignes courbes, les trouvant bien plus courtes pour arriver à leur but que les lignes droites. Ces gens-là ſont très-nombreux dans les trois Etats du Royaume : & ces gens-là me feraient perdre ma place de Cenſeur qui ne me rapporte rien aujourd'hui ; mais qui dans quinze ou vingt ans me fera obtenir une noble penſion de cent écus ou quatre cens livres, & qui en

attendant m'ouvrira les port
de l'Académie d'Angers , o
de Caen , ou de Vire en baſ
Normandie. Non , Monſieur
non , je ne laiſſerai point pa
raître votre livre.

Quand l'Auteur fut bien in
formé de cette ſage adminiſtra
tion des Cenſeurs , il renferm
ſon ouvrage dans ſon porte
feuille , & il dit : j'avais cru tra
vailler pour ma patrie , je n'au
rai travaillé que pour mes ami

Alors on lui remontra qu
l'Eſprit des Loix avait été im
primé à Genève , la *Henriade*
Cologne chez *Morgpap* ; qu
depuis plus de cent années il n'
avait pas eu un ſeul bon livre d

morale imprimé en France avec permiſſion ; ſi ce n'eſt quelques Tragédies, & quelques Opéra comiques dont les Cenſeurs avaient ſupprimé ſenſément tout ce qui devait aſſurer leur ſuccès auprès du Parterre & chez les étrangers. Que les gens de lettres criaient bien haut, mais que les gens de lettres étoient de bonnes gens, qui ne s'appercevaient pas que cette ſévérité politique étoit pour eux le fruit défendu, qui animoit leur verve, qui ſoutenait leur courage, qui les excitait ſans ceſſe à de nouveaux efforts ; que le Gouvernement le ſavoit fort bien : & qu'en faiſant ſemblant de protéger les préjugés & les

ſottes opinions, il engageait
par ſes défenſes mêmes, à le
combattre avec une nouvell
vigueur. Que les bons ouvra-
ges paroiſſoient plus tard, à l
vérité, mais qu'enfin ils paroiſ-
ſaient : qu'ils en étaient mêm
plus recherchés, plus goûtés
plus ſentis : & que le courag
qu'on ſuppoſait aux Auteur
augmentoit encore l'eſtime per-
ſonnelle qu'on avoit pour eux
Que ſi cela faiſoit quelque tor
à la Librairie, cela faiſoit hon-
neur au déſintéreſſement, au
zèle, aux vertus des gens de
lettres.

Ces raiſons paroiſſaient trop
vraiſemblables pour ne pas per-

ſuader l'Auteur : en conſéquence, il fit comme l'Auteur de la *Henriade*, comme celui d'*Emile*, comme celui de l'*Eſprit des Loix*; il envoya ſon manuſcrit en pays étranger, & il ne regreta que le tems que ces petits obſtacles lui firent perdre, & qu'il auroit employé à des études graves & à des travaux utiles.

Dans cet ouvrage il a parlé des événemens de ce ſiecle & des hommes qui l'ont illuſtré, comme s'il eût vécu cent années après eux. Il en a loué quelques-uns, & peut-être tous, d'une maniere qui ne leur conviendra point. Mais il a dit ce

qu'il a cru devoir dire. Il n
voulu flatter ni offenſer perſo
ne. Il n'a rapporté que des fai
Ce n'eſt pas ſa faute, s'il y
quelques hommes dont on n
peut raconter les actions ſan
leur faire un outrage.

On ne craint point d'avan
cer, qu'en général l'amour o
la haîne que ſent un homm
pour la littérature, eſt le ther
mometre de ſon mérite.

Celui qui eſt averti par ſ
conſcience que l'hiſtoire n
peut le louer, prend bientôt le
hiſtoriens en horreur.

Il a encore plus de hain

pour les Poëtes, dont les bons mots paſſent de bouche en bouche; il craint qu'ils ne le peignent en un vers, & qu'ils ne lui impriment une tache ineffaçable, qui le déshonore juſque dans la poſtérité la plus reculée.

Il ſent une indignation plus profonde contre les Philoſophes, qui défendent les droits de l'humanité, qu'il viole, qui vantent les vertus qu'il n'a pas, & qui combattent perpétuellement les vices & les principes dont il ſe nourrit. Rapportant tout à lui-même, il trouve dans leurs écrits des alluſions qui n'y ſont pas. Il croit que

tous les portraits du vice le de-
ſignent.

Mais l'homme dont l'ame eſt
grande & généreuſe, l'homme
qui ſe ſent des vertus, l'hom-
me dont les intentions ſont pu-
res, ne voit que des amis dans
les Philoſophes, dans les Poë-
tes, dans les Hiſtoriens. Ce
ſont les gens qui parlent à l'o-
reille & qui craignent qu'on ne
les écoute, qui lui paraiſſent
dangereux, & non ceux qui
publient leurs ouvrages & qui
écrivent pour tous les hommes
& pour tous les temps.

AUX MANES



AUX MANES
DE
LOUIS QUINZE

Et des grands hommes qui ont vécu ſous ſon régne.

PREMIERE PARTIE.

UE ſert une oraiſon funèbre prononcée devant un Sarcophage ? il faut un autre encens ſur le tombeau d'un Roi : Je l'apporte. C'eſt la liſte de ſes bienfaits, c'eſt l'expoſé fidèle des progrès de l'eſprit humain ſous

ſon régne, c'eſt l'état où il a trouvé ſa nation en prenant les rênes du Gouvernement, & l'état où il l'a laiſſée en deſcendant au cercueil. J'oſe en tracer le tableau: J'oſe le dépoſer ſur la tombe de ce Roi. Que les peuples y attachent leurs yeux, & qu'ils connaiſſent ce qu'ils ont gagné ou perdu pour leur gloire & pour leur félicité. Puiſſe une main plus habile le refaire & le préſenter à ſon jeune ſucceſſeur, afin qu'il apprenne dans quel état eſt le peuple, & le dépôt des connaiſſances humaines qui lui ſont confiées!

De la France à la mort de Louis XIV.

A La mort de *Louis* XIV, la France épuiſée d'hommes par la guerre de la ſucceſſion, par la fuite des Calviniſtes, par la famine de 1709, était encore épuiſée d'argent par le luxe de la Cour, par les dépenſes de la guerre, par la deſtruction de ſes flottes, par le nombre des impôts, par la

désolation des campagnes, par l'anéantissement de son commerce, & la perte de ses manufactures que les Huguenots fugitifs avoient portées à des nations étrangeres; elle paraissait manquer de ressources, & pour comble de malheur, le sceptre se trouvait dans les mains d'un enfant.

Cependant jamais la France n'avait eu plus de gloire; jamais les autres nations ne l'avoient plus justement admirée; & jamais la maison de Bourbon n'avait été si puissante & si redoutable.

Les Rois de cette maison avaient en Europe la France & l'Espagne, en Amérique ils dominaient des confins du Chili à la terre de Labrador: ils la possedaient presque toute entiere; ils avoient des Provinces en Afrique, ils en avoient de plus grandes dans les Indes orientales; & ils regnaient sur le vaste Archipel des Marianes & des Philippines. L'Espagne possedoit presque toutes ces contrées lointaines; la France n'avait guères

en Amérique que le Canada, la Louisiane, une partie de l'Isle de St. Domingue & quelques petites Isles des Antilles.

Elle possedait en Afrique quelques établissemens à l'embouchure du Sénégal.

Elle avait en Asie la ville de Pondichery, & quelques comptoirs au fond du Golphe de Bengale.

Acquisitions & pertes sous Louis XV.

Acquisitions sous *Louis XIV.*

LA France avait acquis en Europe la Franche-Comté, l'Alsace, & la Flandre appellée Française, sous le régne de *Louis* XIV. En Amérique elle avait acquis la Louisiane, découverte en 1680, par *Robert Cavelier de la Salle* qui lui avait donné le nom de son Roi. Elle s'est fait céder sous celui de *Louis* XV la Lorraine par un traité; & elle a conquis la Corse par les armes. Mais

Acquisitions & pertes sous *Louis XV.*

elle a perdu en Amérique le Canada qu'elle possédait depuis le régne de François premier, & cette Louisiane qu'elle avait depuis si peu de temps : vastes contrées dont chacune était plus étendue que la France. Ses possessions ont été ruinées en Asie, & les petits établissemens qu'elle avait en Afrique ont été enlevés par les Anglais. Il ne lui reste plus que l'Isle de Gorée.

La seule Lorraine, dira-t-on peut-être, pays rempli de campagnes florissantes & de Cités riches, vaut mieux que ces immenses déserts couverts de forêts & de glaces. Oui, sans doute; mais ce qui causa la perte de ces climats lointains, c'est la faiblesse de notre marine; elle avait été créée & détruite sous *Louis* XIV, & son successeur, s'il la releva un peu, ne put jamais la rendre formidable.

La maison de Bourbon acquiert deux souverainetés.

La maison de Bourbon acquit encore deux souverainetés sous ce régne; le Royaume de Naples & de Sicile, & les Duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalla. Jamais

cette maiſon ne fut auſſi puiſſante, & jamais les Rois de France n'ont eu tant de territoire en Europe depuis le démembrement de l'Empire de *Charlemagne.*

Preſque aucun Roi ne tire ſon origine du pays où il régne.

Si quelqu'un s'étonnait de voir ces trois Etats gouvernés par des Rois d'origine Françaiſe, qu'il ſache que preſqu'aucun peuple du monde, n'eſt régi par des Rois originaires de ſon pays. Les Empereurs de la Chine deſcendent des Tartares ; ainſi que ceux du Mogol ; ainſi que les Kams de la Crimée ; ainſi que le Bey de l'Egypte & le Sultan des Turcs.

La Maiſon de Holſtein régne ſur le Danemarck, ſur la Suede, ſur la Ruſſie ; elle poſſéde les Royaumes du Nord, comme celle de Bourbon occupe ceux du Midi. Les Rois de Portugal tiennent à cette derniere maiſon : ils ſortent d'un bâtard de la premiere branche des Ducs de Bourgogne ; & cette maiſon de France qui a fourni des Rois à tant de peuples, paraît elle-même

être sortie des forêts de la Germanie ; tandis que la maison de Lorraine, issue d'une province qui appartient aujourd'hui à la France, domine sur la Hongrie, sur la Boheme, sur l'Autriche, sur les Pays-Bas, sur le Milanais, sur la Toscane, & sur l'Allemagne dont elle tient l'Empire. Une maison d'Italie, la maison d'Est, transplantée au Nord de la Germanie, a passé enfin sur le trône d'Angleterre, régne dans Gibraltar & dans Minorque, fait trembler les Nababs de l'Inde, & recule au fond des forêts les sauvages de l'Amérique, des terres du Labrador à la pointe de la Floride. Ainsi la destinée se joue de l'univers, & donne pour Rois à presque tous les peuples, des hommes qui, dans l'ordre de la nature, n'auraient jamais dû pénétrer chez eux.

Du Gouvernement.

QUelle idée les Rois ont-ils des hommes ? c'est une question qu'on est tenté de faire souvent en lisant l'histoire.

Gouverne ment sous la premiere race.

Sous la premiere race de nos Rois, le Gouvernement ne fut qu'un brigandage, qui a fini par faire enfermer dans un cloître le dernier né de cette race faible & perverse.

Sous la seconde.

Sous *Charlemagne* la nation fut puissante, glorieuse, respectée, & l'on serait tenté de croire qu'il y avait des principes d'humanité & de Gouvernement, sans l'horrible massacre des Saxons, & sans les loix de sang données à ces Germains qui souffrirent trop long-temps l'abominable loi appellée *Veimique.*

Après la mort de ce conquérant, qui soumit tout, du Tibre à la mer Baltique, ses vastes États déchirés par ses enfans, retomberent dans l'anarchie; & le dernier de cette race avilie, captif *de Hugues-Capet*, périt avec sa femme, enfermé dans une tour de la ville d'Orléans.

Sous la troisieme.

Le régne des Rois de cette troisieme race

n'offre juſqu'à *Louis* XIV qu'une longue guerre civile où l'on trouve à peine quelques intervalles de paix.

Les affronts faits à l'humanité pendant ces ſiécles de barbarie ſont innombrables ; on éprouva la ſervitude de la Glebe, le brigandage des Seigneurs qui força tant de fois les payſans à ſe révolter & à les combattre avec toute la fureur de gens déſeſpérés ; les croiſades, la guerre ſacrée du Languedoc, les bûchers de l'Inquiſition naiſſante dans cette Province ; l'abominable farce que jouerent les Ducs de *Bourgogne & de Berry* ſous la minorité de l'imbécille *Charles* VI, lorſqu'ils raſſemblerent dans les cours du Palais tous les habitants de Paris, & qu'ils les condamnerent à la mort avec des formes juridiques, ſous le vain prétexte d'une révolte qu'il n'y avait point eue ; ils les forcerent à racheter leurs jours au prix de tous leurs biens, & ils inſpirerent ainſi à ce peuple, pour ce malheureux Roi, une invincible haine qui lui fit perdre ſa capitale, & qui

penſa livrer pour jamais la France à ſes ennemis.

On vit depuis, le maſſacre des habitans des villes de Mérindoles, de Cabrieres, de cent villages peuplés par des Vaudois; crimes dont le Parlement de Paris fit du moins justice, en faiſant décapiter l'Avocat général *Guérin* qui avait oſé ſolliciter & exécuter l'arrêt qui condamnait ces malheureux. Enfin tant de forfaits furent couronnés par la St. Barthelemy .... je frémis; je m'arrête; & je m'écrie encore: Quelle idée les Rois ont-ils des hommes?

Ces crimes, ces malheurs, ces excès d'abrutiſſement étaient alors communs à presque tous les peuples de l'Europe.

Il devient meilleur ſous *Henri* IV, & retombe dans tous ſes vices ſous *Louis* XIII.

Le régne de *Henri* IV fut exempt de tous ces maux; ce Roi apprit aux hommes à ſe tolérer leurs différentes manieres de penser & de ſervir Dieu; mais ſa mort replongea la France dans toutes les horreurs d'un

guerre civile & ſacrée. Les aſſaſſinats, les meurtres juridiques, le deſpotiſme, les conjurations & les révoltes renaiſſent ſans ceſſe ſous le régne de ce faible *Louis* XIII & de ſon implacable Miniſtre, dont l'eſprit aimait les arts, & dont le cœur était avide de ſang.

La raiſon vint à la ſuite des arts. Le régne de *Louis* XIV amena les plus beaux jours. Jamais l'humanité n'avait encore été autant reſpectée, qu'elle le fut ſous ce Roi.

Faute ſous *Louis* XIV.

Qu'on juge cependant de l'idée qu'avaient les Rois & les Miniſtres de leur autorité, ſur les autres hommes, par l'inutile & l'horrible dévaſtation du Palatinat, & par la funeſte & barbare perſécution qui ſuivit la révocation de l'Edit de Nantes.

Cet Edit avait beſoin d'être réformé: des places de ſûreté accordées à un parti, quel qu'il ſoit, dans un Etat, ſont un outrage au ſouverain, & un prétexte auſſi-bien qu'un moyen de ſédition pour des mécontens;

mais *Louis* XIII avait enlevé ces places aux Calvinistes ; ils étaient désarmés & soumis quoique nombreux ; on les força à la révolte.

Les idées de la nation ont changé sur cet article comme sur tant d'autres ; persécuter des hommes pour des idées métaphysiques, pour des opinions parfaitement indifférentes à la conduite de la vie, enlever des enfans à leur pere, emprisonner, piller, tourmenter, livrer à la brutalité des soldats, ou au fer des bourreaux, des infortunés pour la foi qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, & leur défendre en même-temps de fuir du pays où on les persécute ; cela nous paraît aujourd'hui d'une absurdité & d'une atrocité si grande, qu'on peut à peine le croire, malgré les monumens historiques qui tous attestent ces tristes vérités. Et alors cela parut juste & saint ! .... les Tribunaux ne reclamerent point les droits de l'humanité ; & le Clergé crut remplir un devoir sacré ! Il n'y eut que le seul *Fénelon* qui refusa de se faire suivre

par des ſoldats en partant pour prêcher des hérétiques. Mais le vertueux *Fénelon* était bien ſupérieur à ſon ſiecle, & même à tous les ſiecles, par la pureté de ſa morale, la douceur de ſon caractere, & la ſenſibilité de ſon ame. Rien ne fut plus nuiſible à la marine, au commerce & aux arts, que ces perſécutions. Rien ne fut plus utile aux nations étrangeres, chez qui les réfugiés Français porterent leur induſtrie, une partie de leurs richeſſes, & des lumieres qui valent mieux que l'or, & qui procurent beaucoup d'or à ces nations.

On ne vit rien de pareil ſous *Louis* XV. On fit la guerre avec autant d'humanité qu'en peut comporter ce crime qui la bleſſe au premier chef.

Il devient plus tolérant & plus juſte ſous *Louis* XV.

On s'occupa pluſieurs fois des moyens de donner une forme légale aux mariages des Proteſtans; & l'on n'oſa le faire, quoiqu'on en ſentît la juſtice & l'utilité.

Pour lever bien des obſtacles, il ne fallai peut-être que généraliſer la queſtion. C n'eſt pas aux mariages des ſeuls Huguenot qu'il faut donner une forme légale ; c'eſt ceux des Luthériens ; c'eſt à ceux des Juifs & de cent autres ſectes qui rampent peut-êtr inconnues dans quelques endroits du Royau me ; c'eſt en un mot à tous ceux qui ne ſon point de la religion du Roi. Ainſi cet Edit propoſé tant de fois, pourrait ne point nom mer les Calviniſtes, & les Magiſtrats char gés de rendre leur union légale, pourraien ne pas leur demander de quelle ſecte ils ſont il ſuffirait de ſavoir qu'ils ne ſont pas de l religion du Roi. Cette indifférence de la loi ſerait peut-être le plus ſûr préſervatif con tre les emportemens du fanatiſme, qui croi toujours que Dieu le regarde & le protége.

La même indifférence peut préſider l'acte qui conſtate la naiſſance des enfans C'eſt le Magiſtrat qui rendra légale l'union du pere & de la mere qui doit connaître & certifier la légitimité des fruits de ce ma-

riage. Les Juifs rejettent le Baptême ; les Anabaptiſtes ne l'adminiſtrent qu'aux adultes : mais tous ont également beſoin que la loi reconnaiſſe leurs enfans pour légitimes, auſſi-tôt qu'ils ſont nés.

C'eſt à *Marc-Aurele* qu'on doit l'uſage d'inſcrire ſur des regiſtres publics, le nom des enfans au moment de leur naiſſance. Ce n'eſt point une cérémonie religieuſe, c'eſt un acte purement civil.

Le ſort des ſectaires s'adoucit de jour en jour ſous *Louis* XV. On laiſſa tomber en déſuétude pluſieurs loix de rigueur ; mais comme on ne les abolit point, elle donnerent lieu bien ſouvent à des injuſtices & à des perſécutions, d'autant plus odieuſes, qu'elles étaient dictées preſque toujours par des haines particulieres, ou par un intérêt ſordide.

Les farces des convulſionnaires causerent quelques empriſonnemens ; les billets de

confeſſion & les refus de ſacremens quelques exils : les querelles des Janſeniſtes & des Moliniſtes une quantité innombrable de lettres de cachet. Le Gouvernement aurait pu s'épargner ces actes de rigueur & cette perte de temps, en les rendant ridicules, comme avait fait le Régent. Ces querelles nées ſous *Louis* XIII, renouvellées dans la vieilleſſe de *Louis* XIV, ne reparurent qu'après la mort du Régent.

Ce Régent lui-même abuſa de ſon autorité paſſagere dans le temps du ſyſtême, juſqu'à défendre à toute perſonne, & même à toute Communauté ſéculiere ou réguliere, de garder plus de cinq cens livres en argent monnoyé. On fit des perquiſitions odieuſes dans pluſieurs maiſons Quelles que ſoient les idées des Rois & des Miniſtres, jamais les peuples ne croiront que de telles violences ſoient des droits ; ils les regarderont toujours comme des abus.

Lorſque *Louis* XV régna par lui-même, il

il me ſemble qu'on ne commit plus de ces violences générales qui offenſent tout un peuple. Il y en eut toujours de particulieres, comme les réglemens ſur le contrôle des ouvrages d'or & d'argent, réglemens qui permettent d'aller fouiller juſques dans le lit nuptial d'un orfévre, pour ſavoir s'il n'y a point caché quelques morceaux d'or non contrôlés : comme les recherches pour la contrebande du ſel ou du tabac : comme quelques autres.

Fautes ſous *Louis XV.*

L'idée la plus étrange que le Gouvernement ait eu de ſes forces ſous le dernier régne, c'eſt d'avoir imaginé qu'il pourrait deſtituer de leurs offices, tous les Magiſtrats du Royaume, comme on caſſe un régiment ; & les remplacer, comme on remplace des ſoldats réformés.

Ce qu'il y eut de plus ſingulier peut-être dans cette grande révolution, ce fut le caractere de tranquilité & de conſtance, que la nation développa, & qu'on n'eût guéres attendu d'elle.

Destitution de tous les membres du Parlement.

Le Parlement avait cessé ses fonctions, & refusait de se conformer à un Edit enregistré de force dans un lit de justice tenu à Versailles. Les ordres du Roi, ses lettres de jussion, ses menaces n'avaient point ébranlé la fermeté de ce Corps : on crut qu'on en triompherait en attaquant séparément ses membres.

La nuit du 19 au 20 Janvier 1771.

Tous, la même nuit, à la même heure, sont éveillés au nom du Roi. Deux Mousquetaires entrent dans leurs chambres, & leur présentent l'ordre de reprendre leurs fonctions, de répondre par écrit à cet ordre *oui* ou *non*, & de signer ce mot seul, sans périphrase, sans adoucissement. On ne croyait pas qu'aucun homme eût l'audace de répondre effrontément, *non*, à son Roi. Il était à craindre que ces Mousquetaires n'eussent l'ordre de conduire en prison ceux qui auraient cette audace. Cependant presque tous l'eurent : presque tous écrivirent *non* : & le petit nombre de ceux qui, partageant l'effroi de leur femme, de leurs en-

fans, de leur maison alarmée, eurent la faiblesse de dire, *oui*, protesterent dès qu'il fut jour, contre la violence nocturne qu'ils avaient éprouvée, & contre la parole que le trouble leur avoit arrachée.

La nuit suivante, on les réveille encore. Un huissier de la chaîne apporte à chacun d'eux un arrêt du Conseil qui déclare leurs charges confisquées, qui leur défend de prendre à l'avenir le nom de membres du Parlement, & d'en faire les fonctions. A peine il est sorti, que des Mousquetaires arrivent & leurs apportent des lettres de cachet qui les exilent tous, dans des lieux différens, & très-éloignés les uns des autres.

Ces démarches nocturnes, cette confiscation des offices, cette dispersion, cette destitution de Magistrats, que la loi déclarait inamovibles, effrayerent tous les esprits. Quel particulier pouvait être en sûreté, si le corps entier de la Magistrature ne l'était pas?

Ce fut en vain que le Chancelier envoya les Conſeillers d'Etat, & les Maîtres des Requêtes s'aſſeoir à la place des Magiſtrats deſtitués : on ne les regarda point comme un Parlement ; eux-mêmes ne ſe regarderent point comme tel. Le public, les Avocats, les Procureurs refuſerent de plaider devant eux. En vain ils appellaient des cauſes, nul ne répondait. Le Public aſſemblé par curioſité, autour de ce tribunal oiſif, riait de leurs appels & les plaiſantait quelquefois cruellement.

En vain on tenta de corrompre quelques membres du Parlement ; dans deux cens perſonnes il ne s'en trouva pas une ſeule, qui ne préférât l'exil le plus dur à un retour honteux. En vain on offrit de faire préſent, à quiconque les voudrait, de ces mêmes charges qui ſe vendaient ſi cher quelques jours auparavant ; perſonne ne ſe préſenta, près de trois mois ſe paſſerent dans cet abandon.

Enfin on imagina qu'un autre genre de

violence pouvait donner un Parlement à la nation ; & voici comme on s'y prit.

Tous les membres du Grand-Conseil sont mandés à Versailles. Le Roi leur déclare qu'il les institue, qu'il les crée Parlement, à la place de celui dont les membres sont exilés, & qu'il anéantit par la plénitude de son pouvoir. A l'instant même le Chancelier les emmene à Paris, les installe dans la Grand'Chambre, leur fait prêter serment, leur associe quelques Chanoines, & quelques hommes de loi, rassemblés au hazard & forcés par la misere à tout accepter. Plusieurs de ceux, qui, membres du Grand-Conseil, se trouvaient malgré eux dans ce nouveau Parlement, envoient dès le lendemain leur démission au Chancelier, & sont exilés ; la plûpart des autres, par faiblesse, quelques-uns par ambition, consentent à y rester ; & l'on dit au Roi qu'il a un Parlement.

Le Public refuse toujours de plaider ; les Princes du sang protestent contre ce nouveau

Tribunal ; les Ducs & Pairs ne veulent point s'y faire reconnoître & n'y ſiégent point. Ces Magiſtrats oſaient à peine ſe montrer dans les rues : les meilleures maiſons de Paris leur étoient fermées. Au ſpectacle, on ſaiſiſſait avec avidité tous les mots qui pouvaient faire alluſion aux affaires préſentes ; les écrits, les brochures, les épigrammes pourſuivaient ces malheureux juges : par-tout la nation leur faiſait ſentir qu'elle les réprouvait, & qu'elle était mécontente qu'on les lui préſentât ; cependant il n'y avait pas le moindre trouble, la moindre émeute, le moindre ſoulévement.

Le Roi perſévéra, malgré le vœu bien connu de ſon peuple. Mais quatre années entieres ne purent conſolider cette opération trop injuſte : on dit que lui-même il la condamnait, quand la mort le ſurprit ; & dès qu'il fut au tombeau, le jeune Prince qui lui ſuccéda, remit les loix en vigueur, & rendit au peuple ſes anciens Magiſtrats.

La même ſcène à peu près fut jouée dans tous les Parlemens du Royaume : on avait même ôté à celui de Rouen, juſqu'à ſon nom, pour lui donner celui de Conſeil ſupérieur : on avait créé huit Tribunaux ſans appel, ſous le titre de Conſeils ſupérieurs, dans des villes qui n'avaient jamais eu de Parlement. Tout cela s'eſt évanoui à la mort du Roi. Tout eſt rentré dans l'ordre. A peine reſte-t-il quelques veſtiges de ce grand déſaſtre.

On commence à abolir les corvées.

Malgré ce renverſement de l'ordre, malgré tant d'autres abus qu'on ſouffre, quoiqu'on les connaiſſe, la ſcience du Gouvernement s'eſt perfectionnée. La théorie en fut mieux connue, la pratique en fut moins vicieuſe. Pluſieurs Intendans abolirent les corvées dans leurs départemens. On eſſaya de ſe procurer des ſoldats ſans tirer la milice, à laquelle on revint cependant. M. le Duc de *Choiſeul*, pendant ſon Miniſtère, ſuprima le droit d'Aubaine, en faveur de toutes les puiſſances qui voulurent accorder aux Français les droits de regnicoles dans

On ſupprime le droit d'Aubaine.

leurs Etats. On a continué depuis, & aujourd'hui presque tous les étrangers peuvent s'établir en France, sans craindre que leurs héritiers, hors du Royaume, soient privés de leur succession.

Ainsi les opinions religieuses ont obtenu un peu de tolérance; les peuples des campagnes ont été un peu moins opprimés, les étrangers mieux accueillis, l'humanité entiere mieux traitée, sous le feu Roi, qu'elle ne l'avait encore été.

De la Guerre.

LOuis XIV s'accusait en mourant d'avoir trop aimé la guerre; *Louis* XV ne l'aima jamais : cependant elle s'alluma six fois sous son régne, & elle consuma près de vingt-cinq années des soixante qu'il dura.

Il n'y eut, il est vrai, que trois de ces guerres qui mirent l'Europe & la terre en

feu. Les trois autres confinées dans un coin du monde, n'ayant ensanglanté qu'un petit nombre de champs, peu remarquées des historiens, sont déja oubliées du reste des hommes.

Premiere Guerre.

LA premiere de toutes fut celle, que, 17.9.
dans la minorité de ce Roi, on livra en son nom, à son oncle le Roi d'Espagne, & qui fut presqu'aussi-tôt éteinte qu'allumée.

Plusieurs années après la naissance de la 1728.
paix, *Louis* XV fit bombarder la ville de Tripoli, par M. *de Grandpré*. Cette punition due à ces corsaires, ne fut point regardée comme une guerre.

Seconde Guerre.

DAns cette seconde guerre, la France 1733.
fut unie avec l'Espagne & la Savoye, contre la maison d'Autriche. *Stanislas*, Beau-

pere de *Louis* XV, venait d'être élu pour la seconde fois Roi de Pologne, & il ne put y pénétrer. Ces mêmes Ruſſes qui l'avaient obligé d'en ſortir après la défaite de *Charles* XII, lui en fermerent alors les chemins. Mais les Français deſcendirent en Italie avec les Eſpagnols ; & en deux campagnes ils mirent *Dom Carlos* ſur le trône de Naples & de Sicile. François, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur *Charles* VI, devint Duc de la Toſcane, que la mort du dernier des Médicis laiſſoit ſans maître, & la Lorraine
1736. fut cédée à la France. *Staniſlas* vint la gouverner, & renonça aux droits que deux élections lui avaient données ſur la Pologne.

Troiſieme Guerre.

1741. LA mort de l'Empereur *Charles* VI ralluma la guerre. *Louis* XV fit élire pour lui ſuccéder *Charles* de Baviere. Ses armées triomphantes parcoururent l'Allemagne juſqu'au fond de la Bohême, & pénétrerent en Italie malgré le Duc de Savoye.

Cette guerre ſera à jamais mémorable par la belle retraite de Prague que fit le Maréchal de *Belle-Iſle*, & qu'on a comparée juſtement à celle des Dix-Mille ; parce que ſi elle était infiniment plus courte, elle était infiniment plus dangereuſe. Elle le ſera encore par les belles campagnes du Maréchal de *Saxe*, par ſes ſavantes marches qui tromperent les ennemis, & qui le rendirent maître de leurs principales villes enlevées à leurs yeux : elle le ſera par la bataille de Fontenoy, par celles de Raucoux & de Lawfelt, par le ſiége de Bergoopzom, qui ſe croyoit imprenable, & qu'emporta d'aſſaut ce *Lovendal*, Danois, au ſervice de la France ; il étoit un des hommes les plus inſtruits de l'Europe : on dit même qu'il parloit quatorze langues.

Cette guerre doit être mémorable pour avoir forcé les Hollandais tremblans à ſe donner un Stathouder, dont la puiſſance héréditaire doit paſſer aux filles mêmes, au défaut de mâles. 1747.

Elle doit l'être encore par les avantures du

Prince *Edouard* qui oſa paſſer preſque ſeul des rives de la France en Angleterre, & qui ébranla le trône, dont il ne put renverſer le poſſeſſeur.

Elle doit l'être pour avoir établi un ſecond Prince de la maiſon de Bourbon. *Don Philippe*, en Italie, ſur les Duchés de Parme & de Plaiſance.

Elle doit l'être enfin, pour avoir intéreſſé à la deſtinée des Français preſque tous les peuples du monde, depuis les ſauvages du Canada juſqu'aux Nababs des Indes. *Dupleix*, Gouverneur de Pondichéry, devint l'arbitre de ces vaſſaux du Grand-Mogol, & fit prédominer dans ces contrées, la puiſſance françaiſe, il reçut même de cet Empereur le titre de Nabab, & il eut ſous ſes loix un pays immenſe. *La Bourdonnais*, dont le génie venait de créer la Colonie de l'Iſle de France, entre l'Afrique & l'Aſie, diſperſa les flottes anglaiſes, & prit leur ville de Madras.

Je ne ſais ſi cette homme, comparable aux

plus grands marins du siecle de *Louis* XIV, & peut-être aux plus grands de l'Angleterre, fit quelque faute en prenant cette ville; mais le Gouvernement fit la faute très-réelle de l'arrêter à son retour en France, & de le tenir en prison pendant trois années, au lieu d'employer son génie à rétablir notre marine, que les Anglais anéantissaient chaque jour; faute d'autant plus grande, qu'on le déclara innocent, qu'on ne l'avait jamais soupçonné d'un crime qui méritât trois années de prison; & qu'enfin il y contracta une maladie dont il mourut.

Si un tel homme eût été à la tête de notre marine pendant ces trois années de captivité, il eśt vraisemblable que les Anglais ne nous auraient pas battus quelque-temps après dans les quatre parties du monde.

Quatrieme guerre.

LA paix faite en 1748 fut rompue en 1756. Le territoire de la France ne s'était ni accru ni diminué dans la guerre pré- 1756.

cédente. La deſtruction de ſa marine, la diſſipation de ſes tréſors, la mort d'une multitude de guerriers, étoient des pertes réelles que rien ne pouvait réparer, & qui furent la cauſe des pertes immenſes qu'elle fit dans cette nouvelle guerre.

Ses troupes vaincues à la fin dans tous les climats de la terre où elles combattirent, loin de perdre leur renommée, ſe diſtinguerent par des exploits qui augmenterent encore leur gloire.

L'Europe les vit d'abord s'emparer de
1756. Port-Mahon par une de ces tentatives qui tiennent de la témérité, que le ſuccès ſeul peut faire excuſer, & qui paroiſſent incroyables. Le Gouverneur Anglais demandait aux ſoldats qui le prirent, ſi les Français avaient eu des aîles pour s'élancer ſur des remparts où des hommes ne pouvaient parvenir.

Le Maréchal Duc de *Richelieu* qui fit cette conquête, & qui dans la guerre précédente avait délivré Gènes priſe par les Impériaux ;

le Duc de *Richelieu* paſſa bientôt en Allemagne, & alla commander l'armée victorieuſe du Maréchal *d'Eſtrées* qui venait de battre le Duc de *Cumberland* près de Haſtinbek. Il ajoute de nouvelles victoires à celle-là : & pouſſant les Anglais juſqu'au bord de la mer, à l'embouchure de l'Elbe, il les force à capituler avec lui, & à ſigner qu'ils ne s'oppoſeront plus aux Français pendant cette guerre. Ce fut le dernier de nos ſuccès.

Vaincus par le Roi de Pruſſe, repouſſés loin d'Hanover, on ne put cependant nous chaſſer d'Allemagne, & nos frontieres furent toujours en ſûreté.

Dans les autres parties du monde, notre ſort fut le même, nous remportâmes d'abord des victoires, & bientôt après nous eſſuyâmes les plus cruelles défaites.

Quelques années avant cette guerre avec l'Angleterre, nous en avions eu une dans l'Inde avec quelques Nababs ſecourus par les Anglais. Trois cens Français commandés par

un Officier nommé *de la Touche*, disperse-
rent une armée de quatre-vingt mille Indiens.
1752. Quelques disgraces qui suivirent ces victoires
firent rappeller *Dupleix* ; & les dégoûts qu'il
reçut en France étaient plus capables d'ef-
frayer ses successeurs, que de les exciter à
tenter de grandes entreprises.

Le Lieutenant-Général Comte *de Lally* y
fut envoyé au commencement de cette guer-
1758. re. Il enleva d'abord aux Anglais le fort
Saint David, assiégea Madras ; il prit le quar-
tier qu'on appelle la ville noire : mais enfin
il fut vaincu, assiégé dans Pondichéry, &
pris par les Anglais. Il s'était fait abhorrer, il
en porta la peine à son retour en France. Il fut
décapité. Ce fut pour la seconde fois que la
ville de Pondichéry fut enlevée à la France.
Elle l'avait été par les Hollandais, sous le Mi-
nistere de *Colbert*.

Les établissemens que les Français avaient
en Afrique, dans la Gorée, & sur les bords
du Sénégal, furent aussi la proie des Anglais.

En

En Amérique, dans le Canada, M. de *Montcalm* commença par vaincre les Anglais ; il leur prit plusieurs forts. Mais dénué de tout secours, n'espérant rien de la France dont les vaisseaux ne pouvaient approcher de ces rives sans être pris par les flottes ennemies, combattant toujours, suportant toutes les extrémités de la disette, & toute la rigueur de ce climat glacé, ne pouvant réparer ses pertes, il fut vaincu, il fut tué les armes à la main sous les remparts de Québec. On le raporta dans ses murs, & on l'ensévelit dans un trou creusé par une bombe que les Anglais avaient lancée. Ils s'emparerent bientôt de cette ville, & nous chasserent de toute l'Amérique septentrionale. 1759.

Cette guerre, une des plus funestes que la France ait jamais soutenue, cette guerre nous coûta le Canada, la Louisiane, les Isles de S. Vincent, de Tabago, de la Dominique, de la Grenade, tous nos établissemens du Sénégal, une jeunesse innombrable, & plus de

deux cens millions, qu'elle fit ſortir du Royaume.

Remarquez que *Dupleix* commença dans l'Inde la guerre en 1751 ou 1752, contre des Nababs, ſoutenus par le Lord *Clive*; qu'elle commença en 1755, en Canada, par une diſpute ſurvenue entre les Anglais & les Français, pour quelques arpens de neige & de glace ſur les frontieres de l'Acadie; qu'elle n'éclata en Europe qu'en 1756. Qu'ainſi en ne comptant que depuis cette derniere époque, comme on fait ordinairement, elle ne dura que ſept ans, juſqu'en 1763, où la paix conſolida nos pertes; mais que dans la vérité, le ſang Français coula pendant onze dans diverſes parties du monde.

Cinquieme Guerre.

LA guerre contre le Roi de Maroc ſuccéda bientôt à cette guerre terrible. Elle ne pouvait nous offrir aucun dédommage-

ment ; on ne voulait rien conquérir. Il ne s'agiſſait que de châtier des corſaires nouvellement nés. Le même tremblement de terre qui renverſa Liſbonne, Féz, Tétuan, & pluſieurs autres villes en Afrique, emporta un long banc de ſable qui fermait le port de Salé ; & ſoudain les habitans de cette ville conſtruiſirent de gros vaiſſeaux & devinrent des Pirates redoutables. Il fut aiſé à la France de les réprimer.

Sixieme Guerre.

SI la guerre contre ces Corſaires fut juſte, celle que la France fit aux Corſes fut évidemment injuſte. Ce peuple défendait depuis pluſieurs ſiécles ſa liberté contre les Génois. Mais ce peuple ne ſavait point être libre ; de tous les temps les côtes de cette Iſle ont été pillées par tous les peuples qui ont oſé y deſcendre : les habitans des rivages furent ſouvent aſſervis. Les Montagnards ſe prétendaient indépendans de toute puiſſance : les Génois leur étaient en horreur : ces

Montagnards ſe cachaient dans leurs rochers quand ils étaient les plus faibles, & dès qu'ils avaient réparé leurs forces, ils deſcendaient dans la plaine, battaient leurs vainqueurs, délivraient l'Iſle, & rétabliſſaient la liberté.

Au commencement du régne de *Louis* XV. le Baron de *Neuhoff*, Allemand, élevé en France, accablé de dettes, manquant de reſſources, obligé de fuir de ſon Pays, paſſa chez les Corſes: leur apportant ſon courage, ſes talens, & des armes, qu'il avait engagé des Marchands à leur fournir. Il ſe battit avec fureur, il vainquit les Génois: on l'élut Roi, ſous le nom de *Théodore.*

La France ſecourut les Génois, contre cet éleve de la France, qui s'était fait une Royauté à leurs dépens. Il fut obligé de ſe retirer à Londres, où il mourut dans la miſere. Les Corſes en haïrent encore plus les Génois: & dès qu'ils purent briſer leur joug, ils ſe ſouleverent.

Dans ces derniers temps, un nommé *Paoli* ſe mit à leur tête, rétablit leurs affaires, & paraiſſait prêt à chaſſer les Génois, lorſque ces Maîtres prétendus déſeſpérant de ſe maintenir dans cette Iſle, la céderent ou la vendirent à la France. *Paoli* ſe ſauva : Londres fut encore le refuge de ce défenſeur de la liberté.

Quelques bataillons Français ſoumirent bientôt ce Pays, on abattit les forêts : on renverſa les rochers : on ouvrit des chemins au travers des Montagnes : on détruiſit les aſiles des fugitifs. Toutes les villes reçurent garniſon françaiſe : & quiconque voulut parler de liberté, ou combattre pour elle, fut traité de ſéditieux & pourſuivi comme tel.

L'Art Militaire.

L'Art de la guerre s'eſt beaucoup perfectionné en Europe. Le Roi de Pruſſe en a l'honneur. Mais ſi *Louis* XV avait eu

l'ame ambitieuſe ou cruelle, la France aurait peut-être la triſte gloire d'avoir fait, dans cet art, une révolution auſſi grande que celle qu'a produit, il y a quelques ſiécles, la poudre à canon.

Un Dauphinois, nommé *Dupré*, qui avait paſſé ſa vie à faire des opérations de chymie, inventa un feu ſi rapide & ſi dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre : l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Verſailles, en préſence du Roi, dans les cours de l'Arſenal à Paris, & dans quelques uns de nos ports, on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides, comme les effets de la poudre faiſaient trembler les anciens Chevaliers : *Bayard* lui-même avait cette invention en horreur.

Quand on fut bien ſûr qu'un ſeul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte, ou brûler une ville, ſans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre ſecours,

le Roi défendit à *Dupré* de communiquer ſon ſecret à perſonne. Il le récompenſa pour qu'il ſe tût, & cependant ce Roi était alors dans les embarras d'une guerre funeſte: chaque jour il faiſait des pertes nouvelles: les Anglais le bravaient juſques dans ſes ports : il pouvait les détruire : mais il craignit d'augmenter les maux de l'humanité, il aima mieux ſouffrir. On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime : la gloire même n'en pouvait être la récompenſe : l'Europe l'ignore, & quand elle en ſera inſtruite, on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins, ni preuve. *Dupré* eſt mort, & je crois qu'il a emporté avec lui ſon funeſte ſecret.

Création de l'ordre du Vrai mérite.

Le Roi créa en 1759, pour les Officiers étrangers qui étaient à ſon ſervice, & qui avaient une religion différente de la ſienne, un ordre militaire, qu'il appella l'ordre du vrai mérite. Cette marque d'honneur, accordée à des hérétiques, eût cauſé du ſcandale, & peut-être des querelles ſanglantes, dans

le siécle dernier: de nos jours, elle n'a pas produit la plus legere dispute.

Plusieurs militaires cultivent les lettres.

On avait toujours reproché aux militaires, & en général à la Noblesse Françaife, un dégoût invincible pour les sciences. Ce régne a presque effacé cette tache: & depuis le Chevalier de *Folard*, qui composa ses savans commentaires sur *Polybe*, & qui donna des leçons au Maréchal de Saxe, beaucoup de Français ont sçu allier les talens littéraires, au talent militaire.

L'art des combats n'était sous les premieres races de nos Rois que celui de la force: il demande aujourd'hui du génie & du savoir; peu de professions laissent plus le temps de s'instruire. Dans l'oisiveté d'une ville de garnison, il faut dissiper son ennui par la débauche, ou par la culture des lettres & des sciences.

Ainsi firent les Romains.

Les Romains employaient leurs loisirs à s'instruire; ils étudiaient sous la tente: ils plaidaient, l'hiver, les causes de leurs clients: ils étaient jurisconsultes & soldats. On attribuait à *Lélius* & à *Scipion*, les comédies

de *Térence*. *César* diſputait d'éloquence avec *Ciceron*, qui avait lui-même remporté une victoire. Les Romains furent les vainqueurs & les légiſlateurs du monde ; & malgré les trop juſtes reproches qu'on peut leur faire, ils mériterent de l'être, par le ſoin qu'ils eurent toujours d'adopter les bonnes loix & les bons uſages qu'ils trouvaient chez les étrangers, & par celui qu'ils prirent d'éclairer & de civiliſer les peuples qu'ils aſſerviſſaient.

La valeur en effet eſt moins un mérite qu'un inſtinct naturel, fortifié par l'habitude du danger. Ce payſan qui tremble ſous le bâton de ſon Seigneur ; qui pleure en tirant la milice, qui part avec déſeſpoir, devient bientôt un ſoldat intrépide. Il n'eſt aucun peuple, même ſauvage, qui n'ait produit des guerriers indomptables, qui ne cite des traits de bravoure qui ſeraient incroyables s'ils étaient moins communs. Et il n'eſt point de brave qui ne tremble ſi on l'expoſe à un danger qu'il ne connaît point. Ainſi beaucoup de militaires ont la

mer en horreur ; ainſi le grenadier qui monte à l'aſſaut, n'oſerait grimper au haut d'un mât ; ainſi ce matelot balancé ſur un cable au gré des flots, pâlit en deſcendant au fond d'une mine, dans un tonneau ſuſpendu à une corde.

Si le mépris du danger n'eſt qu'une faculté naturelle commune à tous les êtres, & que l'habitude développe plus facilement que toute autre : s'il eſt plus aiſé de raſſembler cent mille ſoldats braves juſqu'à la démence, que quatre bons ingénieurs, ou que trois hommes capables d'écrire leurs exploits avec intérêt ; ce mépris n'en impoſe pas moins ; c'eſt le ſeul talent qui ne s'aviliſſe pas à force d'être commun. Cependant il ne ſuffit plus pour diſtinguer un homme : on demande aujourd'hui d'autres qualités : l'art de la guerre eſt devenu une ſcience profonde, qui tient à toutes les autres.

Beaucoup de militaires ont écrit ſur leur art des livres eſtimés. On connaît les *Rêveries*

du *Maréchal de Saxe*, & ſon traité des *légions*; *les Commentaires ſur Montecuculli* de M. le Comte de *Turpin*; *le traité de la petite guerre* par M. *de Grand-Maiſon*: le *Partiſan français*, par M. *de la Croix*: les *Mémoires* du Maréchal *de Puyſégur*. On trouve dans ces mémoires un projet de campagne, pour une guerre dont le théâtre ſerait dans les environs de Paris: ce qui peut rendre ce livre ſingulierement utile aux jeunes gens de cette capitale, qui ſe deſtinent aux armes.

M. de *Gribauval* a beaucoup perfectionné l'artillerie: ſon ſyſtême a produit un point de controverſe entre les militaires: M. *Puget* a écrit contre ce ſyſtême: cette diſpute a produit pluſieurs ouvrages. Enfin, ces dernieres années ont produit le traité de la *Tactique* de M. *Guibert*, dont la préface eſt remplie de beautés mâles & philoſophiques. On a vu paraître depuis, *l'hiſtoire des campagnes de M. le Maréchal de Maillebois*, par M. le Marquis *de Pezay*. Son diſcours préliminaire reſpire à la fois, par le plus

heureux mélange, le goût des armes, l
desir de la paix, l'ardeur de la guerre, d
l'amour de l'humanité. M. de *Guibert* e
l'Auteur de la tragédie du Connétable d
Bourbon. M. de *Pezay* a cultivé divers genre
de littérature : il a même fait quelques opera
comiques.

De l'Agriculture.

Tous les Pays ne convien-nent pas à l'homme & à l'agricul-ture.

TOut est bien en sortant des mains de l'Au-teur des choses, dit un Philosophe cé-lébre, & cela est vrai; parce que tous le êtres sont égaux devant l'Auteur de la nature qui les a tous créés. Mais tout n'est pa également bien pour l'homme. Tous le climats ne sont pas sains; tous ne produisen pas les alimens qui lui sont nécessaires : quel-ques-uns même lui sont funestes.

Les deux pôles lui sont également inter-dits. Dans la zone glaciale, sa stature dimi-nue, sa force se perd, son intelligence s'em

gourdit, ſon ame eſt ſans vigueur. Dans la zone torride, ſon ſang ſe brûle, ſa peau noircit, ſon eſprit s'affaiblit; &, ce qui paraît contradictoire, avec une intilligence faible, il a des paſſions furieuſes.

L'homme eſt obligé de combattre partout la nature.

La zone tempérée eſt la ſeule favorable à l'eſpéce humaine; & dans cette zone il n'y a pas un ſeul climat, où l'homme n'ait été obligé de combattre contre la nature pendant bien des ſiécles, avant de ſe la rendre propice.

Dans tous les lieux où l'homme n'eſt point encore parvenu, ou dont il s'eſt retiré, les végétaux ſe multiplient au point de ſe nuire & de s'étouffer par leur nombre; les forêts embarraſſées de lianes deviennent impénétrables; le lit des fleuves ſe remplit dans divers endroits; les eaux ſe répandent dans les terreins unis; elles forment des marécages, dont les vapeurs infectent l'atmoſphere; les reptiles s'y plaiſent; les inſectes y deviennent innombrables; les bêtes féroces y éta-

bliſſent leurs repaires; & quand l'homme s'y préſente, aſſiégé par eux tous, il faut qu'il les combatte, qu'il en triomphe, & qu'enſuite il contienne les eaux, purifie l'air, & féconde la terre.

Lorſque l'homme eſt plongé dans l'ignorance, lorſqu'il vit en petite ſociété; loin de ſurmonter ces obſtacles, il en eſt effrayé, il fuit, il ſe rebute, il ſe dégrade, & il redevient lui-même un animal ſauvage fort peu ſupérieur au ſinge.

Par quels dégrés eſt-il ſorti de cet état? Combien a-t-il fallu de ſiécles, de circonſtances favorables? quelle immenſité, quelle ſuite de travaux! L'imagination en eſt effrayée. Mais ces travaux ont été faits: & comme la nature travaille ſans ceſſe, & qu'elle détruit ſans ceſſe les ouvrages de l'homme, il faut que l'homme lutte perpétuellement contr'elle pour ſe maintenir dans les conquêtes qu'il a faites. S'il oſait ſuſpendre

un moment ſon activité, la famine, les innondations, la mort le puniraient de ſa négligence.

Ainſi l'agriculture, ainſi les travaux de la campagne ſont le fondement de toute ſociété, de tout établiſſement humain.

L'agriculture fleurit ſous le feu Roi, malgré quelques gênes.

Sous le feu Roi l'agriculture a été ſouvent gênée par le nombre des impôts & par la maniere de les prélever. Elle a été encouragée par des réglemens particuliers. On a même permis à tout homme de s'emparer des terreins qu'il trouverait en friche, & de les cultiver à ſon profit, juſqu'à ce que le propriétaire rentrât dans ſes droits en lui rembourſant tous les frais faits pour mettre ſa terre en valeur.

On rendit un autre arrêt qui exemptait de la taille & de toute impoſition pour dix ans ceux qui mettaient en valeur des terres incultes.

On a tenté plusieurs fois de défricher l
Landes de Bordeaux; on a réussi dans que
ques petits cantons moins rebelles que les a
tres. Le célebre Edit de 1764, qui perme
tait l'exportation des grains, a fait défrich
beaucoup plus de terres qu'on ne l'aurait im
giné, & a donné une nouvelle valeur au
autres, puisque les propriétaires ont reçu an
nuellement un prix plus considérable de leu
fermes. Ainsi le Roi en mourant, a laissé
culture de son Royaume dans un bien mei
leur état qu'il ne l'avait trouvée.

On a peut-être abattu tous les bois qu'il
été permis d'abattre. On a même craint d'e
manquer. C'est un malheur commun à to
les pays anciennement cultivés, & dont il e
peut-être aisé de se préserver, sur-tout dan
un pays comme le nôtre.

Des hommes instruits ont fait des expé
riences très-singulieres, & ont naturalisé dan
nos champs des plantes inconnues avant c
régne. On a essayé d'une nouvelle charru
qu

qui féme, qui laboure à la fois, & qui ménage beaucoup de grains. Cette charrue, inventée par les Anglais, & qui femble d'abord fi utile, n'eft pourtant encore employée nulle part.

On a imaginé les prairies artificielles, & elles ont été adoptées par-tout. On a beaucoup encouragé la culture des pommes de terre, qui, mêlées avec du bled, font un très-bon pain, très-favorable, par le bas prix qu'il coûte, à la fubfiftance du pauvre, du moins dans les provinces : car dans la capitale, le plus miférable refufe obftinément tout pain qui n'eft pas de pur froment.

Enfin, pour honorer les travaux de la campagne, comme ils méritent de l'être, pour changer en patriarches ces fimples payfans efclaves dans une partie de l'Europe, avilis dans l'autre, & traités prefque par-tout comme des brutes; on a fondé des académies d'agriculture, & l'on a diftribué des prix à

ceux qui se distinguaient par leur activité & leur intelligence.

Du Commerce.

LE Commerce est, après l'agriculture, le premier besoin de l'homme. Il est si nécessaire, que, dans l'enfance de la société, il a dû précéder les arts. Il était plus facile d'échanger les productions de la nature que de leur donner une forme nouvelle.

Le commerce veut être libre.

Presque tout est commerce dans la société. Car quel est celui qui ne vend & qui n'achette pas? Cependant une seule ville peut s'emparer de presque tout le commerce qui se fait de nation à nation, sur-tout du commerce maritime.

Libre comme l'air qui enfle les voiles de ses vaisseaux, tout ce qui le gêne l'anéantit. Il ne se plaît guéres que dans les républiques. C'est Tyr, Rhodes, Carthage, qui firent le

commerce chez les anciens : c'eſt Veniſe, c'eſt Piſe, c'eſt Florence, c'eſt Gènes, ce ſont les Villes Anſéatiques qui firent celui de l'Europe depuis *Charlemagne* juſqu'à ces derniers temps, où Amſterdam devenue libre, s'empara du commerce de l'univers. L'Angleterre non moins libre peut-être depuis *Cromvvel*, s'en ſaiſit aujourd'hui, couvre les mers de ſes vaiſſeaux, & rapporte dans ſon Iſle les tréſors des quatre parties du monde.

Il a plus fleuri ſous *Louis XV*, que ſous *Louis XIV*.

La France induſtrieuſe par le génie de ſes habitans, riche par la fertilité de ſon ſol, placée entre deux mers, & où l'on jouit de plus de liberté que dans aucune autre Monarchie, a peut-être fait le commerce du monde le plus étendu après la Hollande & l'Angleterre.

Il s'en faut bien qu'il ait été auſſi floriſſant ſous *Louis* XIV A la mort de ce Roi, la dette nationale ſe montait à deux milliards 62 millions 138 mille livres, à 28 liv. le marc ; ce qui fait, valeur d'aujourd'hui, 3 milliards

678 millions 659 mille 693 livres, à 49 liv. 16 ſ. le marc. La dette n'était pas tout-à-fait ſi forte à la mort de *Louis* XV. Sous le Régent, à la refonte de la monnoie, la valeur du marc ayant beaucoup hauſſé, on trouva que tout l'argent monnoyé du Royaume ſe montait à 12 cens millions, valant ſoixante livres le marc; ce qui ne ferait aujourd'hui que 996 millions. Les étrangers, pendant le tems du ſyſtême enleverent le tiers des métaux qui circulaient dans le Royaume. Ainſi à la mort du Régent il n'y reſtait guere que 668 millions d'or ou d'argent monnoyé.

C'eſt d'un tel état d'affaibliſſement que la France s'eſt élevée en cinquante années au point de ſplendeur où nous la voyons. On eſtime qu'il y circule au moins 18 cens millions d'argent monnoyé. Ainſi le commerce ſeul a gagné ſous le dernier régne 1 milliard 132 millions.

Les troubles produits par le ſyſtême de *Law* éclairerent les eſprits, donnerent une

nouvelle activité à la nation ; mais le peu d'argent & de crédit qu'il y avait alors, rendirent le commerce fort languissant.

Les Colonies prosperent.

Aucune de nos Colonies n'était encore florissante. Ce ne fut qu'en 1718, qu'on porta dans l'Isle de Bourbon quelques cafiers, enlevés à l'Arabie dans le territoire même de Moka. Un petit nombre de français qui s'étaient établis dans cette Isle à la fin du dernier siecle, y végétaient avec peine, inconnus de l'Europe & presque oubliés de la France. Mais depuis qu'on y cultive ces arbres, cette Colonie a prospéré.

Les français ne s'établirent qu'en 1720, dans une Isle abandonnée tour-à-tour par les Hollandais & par les Portugais qui l'avaient découverte, ainsi que celle de Bourbon : ils l'appellerent l'Isle de France, & ils y languirent jusqu'en 1735, que *La Bourdonnais* la vivifia, la fortifia, la peupla, la défricha, & en fit une Colonie riche,

utile à la Métropole, redoutable aux Anglais, & protectrice de nos Colonies dans l'Inde.

Ce ne fut qu'en 1725, que nous nous emparâmes les armes à la main, de l'embouchure du fleuve de Mahé sur la côte du Malabar, afin de recueillir le poivre qui croît en abondance sur ces rives.

On enleve aux Hollandais quelques-uns des arbres qui produisent les épiceries.

Enfin, dans les dernieres années du régne du feu Roi, ce M. *Poivre* qui parcourut en Philosophe l'Europe, les côtes de l'Afrique, les deux Indes & une partie de la Chine, devint Intendant de cette Isle de France. Il entreprit d'enlever aux Hollandais les arbres qui produisent les épiceries, arbres, que l'avarice de ce peuple s'est appropriés à l'exclusion de tous les autres, que son industrie patiente & infatigable a su arracher de presque tous les lieux où la nature les avait semés, au risque d'en faire périr l'espece entiere, en la renfermant dans un petit nombre d'Isles qui

reſſemblent aux débris d'un continent, que la mer engloutit de jour en jour.

Pour les ſauver de ce danger, M. *Poivre* envoya aux Moluques en 1770, M. de *Trémigon* & M. *d'Etchevery*. Ils parcoururent les mers & les détroits de ces Iſles peu connues. Ils traiterent difficilement avec leurs habitans, que la rapacité des Européens a rendus méfians. Ils en obtinrent des Girofliers & des Muſcadiers : & après avoir échappé à tous les navires Hollandais, qui veillent ſur ces bords, ils porterent leur vol dans les Iſles de France & de Bourbon, où ces arbres s'élevent aujourd'hui, & donnent l'eſpoir de partager bientôt avec la Hollande un commerce auſſi lucratif.

Le ſuccès de cette entrepriſe en fit tenter une ſeconde, l'année ſuivante. MM. de *Coëtivy*, *d'Hercé*, & de *Cordé*, allerent auſſi aux Moluques, & rapporterent une grande quantité de ces mêmes arbres.

Le cannelier était déja connu dans l'Isle de France : on l'y avait apporté depuis quelques années de l'Isle de Ceylan.

M. de *Clieu* porte des cafiers en Amérique.

Le commerce de nos Isles en Amérique n'est né que sous *Louis* XV. Ce fut M. de *Clieu* qui prit à Paris, au jardin du Roi, quelques pieds de cafier, & qui les porta à la Martinique, & à la Guadeloupe. L'eau manqua dans la traversée : on n'en distribua qu'une très-petite portion à chaque personne : M. de *Clieu* se priva de boire presqu'entierement, réservant pour arroser ces plantes, l'eau qu'on lui donnait pour étancher sa soif. Le succès paya ses soins. Le café fructifia parfaitement dans ces Isles : il devint bientôt un des principaux objets de leur commerce.

Les Colons n'en furent point ingrats : & quelques années après, M. de *Clieu* ne pouvant obtenir du Ministre le remboursement des avances qu'il avait faites pour établir les riches plantations qui sont aujourd'hui

dans ces Isles, leurs habitans offrirent de lui donner cinquante mille écus chaque année, jusqu'à ce que la Cour l'eût dédommagé de ses peines & de ses dépenses.

Population de nos Colonies en Amérique.

Ces deux Isles, celles de Ste. Lucie & de St. Domingue, la Colonie même de la Guiane se sont prodigieusement peuplées & cultivées sous le régne du feu Roi. On y compte aujourd'hui quarante ou cinquante milles hommes libres, & deux à trois cents mille esclaves. Une telle population n'est rien en comparaison de celle de nos Provinces; & elle est prodigieuse pour ces contrées, sur-tout en comparaison de ce qu'elle était il y a cinquante ans.

La perte du Canada & de la Louisiane, la prise de Pondichery, n'ont pas diminué le commerce de la France, comme on pouvait le craindre. La Louisiane ne lui avait jamais rien rapporté, & le Canada lui coûtait beaucoup. Le commerce de l'Inde enleve 15 millions tous les ans à l'Europe, & la France

donnait une grande partie de ces 15 millions. Ainsi ces pertes n'ont point fait de tor aux bénéfices du commerce : & Pondichery nous a été rendu à la paix.

Commerce intérieur.

Dans l'intérieur du Royaume, le commerce est devenu plus facile, plus abondant plus animé, par le nombre & la beauté de chemins que l'on a faits.

Les manufactures se sont multipliées, quoi que de temps en temps il en périsse. On senti que pour les faire fleurir il leur fallai de la liberté & de la concurrence. On a ôt les privilèges exclusifs, qui empêchaier l'industrie d'en former de nouvelles & d perfectionner les anciennes. On a supprim même le privilége exclusif de celle de *Var robès*; & elle n'en fleurit pas moins : on pe même dire qu'elle ne s'en est pas apperçue.

La liberté est si nécessaire au commerce que la destruction de la compagnie des Ind a revivifié celui que nous faisions dans c

contrées. Les retours n'avaient jamais monté à des ſommes ſi conſidérables, qu'ils ſe montent aujourd'hui.

Enfin on a remarqué que depuis plus de trente années, la balance du commerce n'a pas tourné au déſavantage de la France. Les étrangers ont toujours, depuis ce temps, ſoldé en argent avec elle.

Les bénéfices du commerce ont été ſi grands, qu'au raport de M. de *Necker*, dans les dix dernieres années, on a frappé en monnoye d'or ou d'argent, 43 millions par an: & comme on n'en a pas mis en ouvrages de bijouterie ou d'orfevrerie pour moins de 7 millions, on eſtime que la France a gagné au moins 50 millions par an; ce qui fait 500 millions pour ces dix années.

Proſpérité des dernieres années.

La France ayant acquis depuis la mort du Régent 1 milliard 132 millions, il s'enſuivrait que dans les quarante années qui ont précédé ces dix dernieres, elle n'a gagné

que 6 cens 32 millions ; ce qui ne ferait annuellement que 15 millions 8 cens mille livres ; profit infiniment moins confidérable que celui de ces derniers temps. Mais fi l'on fuppute l'argent que les guerres, & fur-tout celle de 1756, ont fait fortir du Royaume, on fera convaincu que le commerce avait gagné dans ces quarante années plus de 632 millions, quoiqu'alors fes bénéfices n'approchaffent pas de ceux qu'il a faits depuis la derniere paix.

Des Arts Mécaniques.

LEs arts méchaniques donnent une nouvelle valeur aux productions de l'agriculture : ils rendent fouvent utile à l'homme ce qui lui était funefte : ils rétabliffent la fanté de l'infirme par le fuc des poifons même : ils occupent plus de gens encore que le commerce & la culture des terres : ils développent l'induftrie & l'intelligence

humaine : ils la rendent maîtresse de la nature. Sans eux, la population est faible & languissante.

De nos jours, ces arts ont fait des progrès immenses. Leurs progrès sont obscurs comme les hommes de génie qui s'y appliquent ; il faut avoir bien de la philosophie pour ne pas trouver rebutans les détails minutieux de ces arts utiles, & pour admirer l'intelligence humaine dans des objets que l'orgueil regarde comme vils : parce que ceux qui y consacrent leurs jours, ne sont ni riches ni titrés.

Mais qui oserait dire qu'il fallut moins de génie & de méditation pour inventer le tour à guillocher, la machine à laminer, ou la pompe à dessecher les marais, que pour trouver l'exercice à la Prussienne, ou le plan d'une Tragédie ?

De la mécanique.

Quoiqu'il en soit, dans notre siecle on a multiplié les machines, qui épargnent le

temps & les travaux des hommes. On en
inventé beaucoup. La ſcience des mécani
ques a paſſé de ces objets utiles, à des objet
de pure curioſité, moins difficiles peut-être
mais plus étonnans.

Automates.

Vaucanſon qui inventa pluſieurs métiers &
qui perfectionna ceux des Gobelins, *Vaucanſo*
a fait un automate qui joue de la flute, un ca
nard qui marche, mange, digere, & croaſſ
en battant des aîles. Un autre homme a conſ
truit un autre automate qui prononce quelque
paroles. Au moment où j'écris, un Suiſſe fa
voir dans Paris pluſieurs automates, dont l'u
deſſine quelques figures, & dont l'autre trac
les mots qu'on lui demande.

Vaiſſeaux à rames.

L'Abbé *Maſſon* a retrouvé les vaiſſeaux
rames des anciens : ou du moins, d'apr
ce qu'ils en ont dit, il en a imaginé d'un
conſtruction fort ſinguliere, & qui manœu
vrent avec une grande facilité. Les ancien
connaiſſaient comme nous les vaiſſeaux
voiles ; mais ils les abandonnaient aux Ma

chands ; tous les vaiſſeaux de guerre étaient à rames : c'était donc par préférence qu'ils les employaient.

Miroir *d'Archiméde*.

M. *de Buffon* a retrouvé le miroir *d'Archiméde*, regardé comme une fable. Quand il l'eut inventé, quelques ſavans déterrerent deux ou trois paſſages parfaitement oubliés, dans de vieux Auteurs grecs très-peu connus, & on fut étonné d'y trouver que ce miroir *d'Archiméde* était compoſé de pluſieurs miroirs, comme celui de M. *de Buffon*. Il n'avait jamais connu ces paſſages : il n'en eſt pas moins inventeur. Ce n'eſt pas la ſeule fois que deux hommes ont inventé la même machine. En voici un exemple encore plus moderne.

Horlogerie.

L'horlogerie, qui tient à la fois aux ſciences, par les connaiſſances qu'elle exige ; & aux arts, par le mécaniſme qu'elle emploie ; l'horlogerie a été perfectionnée & même créée en quelque ſorte, ſous le régne de *Louis* XV, du moins juſqu'à *Julien le Roi*, elle avait fait peu de progrès en France. Ce

fut lui qui le premier ſurpaſſa les anglais, &
qui la mit en état de parvenir au point oì
elle eſt aujourd'hui.

Montres marines.

Les quatre fils de cet homme célebre ſe ſont tous diſtingués dans des ſciences différentes. Celui qui cultive le même art que ſon pere, inventa une montre marine propre à meſurer les longitudes en mer ; à peu près dans le même-temps, *Harriſſon* en Angleterre, & M. *Bertoud* à Paris, inventeren l'un une horloge, l'autre une montre pou le même uſage. Ces trois machines différen à beaucoup d'égards, & ſe reſſemblent à quelques autres.

Diſputes.

M. *Julien le Roi* & M. *Bertoud* ſe diſputen l'idée, l'invention de la machine : je ne crois point que l'un ait pillé l'autre : voici vraiſemblablement ce qui eſt arrivé & ce qui arrive preſque toujours.

Depuis plus de cent ans les aſtronômes, les marins, les mécaniciens, les horlogers cher-
chaient

chaient à mesurer les longitudes en mer : l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, ont proposé des prix immenses pour celui qui y parviendrait. La France, sans jamais avoir assigné aucun prix, a récompensé plusieurs tentatives quoiqu'infructueuses.

Les astronômes cherchaient en vain à trouver les longitudes par les éclipses de Lune, par celles du Soleil, par les occultations des étoiles, par les satellites de Jupiter; ils ne trouverent rien d'assez exact & d'assez facile pour être exécuté en mer. Les marins tentaient aussi vainement de perfectionner le loch, ou de calculer les variations de la boussole. Les mécaniciens faisaient d'autres essais & paraissaient devoir être plus heureux.

La terre en tournant sur elle-même, offre en 24 heures tous ses méridiens au soleil : il s'agissait donc de trouver une horloge qui, insensible également au froid du pôle, à la chaleur de la zone torride & à toutes les secousses des flots, en parcourant toutes les

mers de ce globe ne ſe dérangeât pas, & marquât toujours exactement l'heure du lieu d'où le vaiſſeau était parti ; de ſorte qu'en comparant l'heure qu'elle marque & l'heure du lieu où ſe trouve le vaiſſeau, on pût ſavoir avec préciſion combien on avait parcouru de dégrés à l'eſt ou à l'oueſt du méridien du port d'où l'on avait commencé ſa route.

Il fallait empêcher que le chaud ou le froid n'allongeât ou n'accourcît le métal de cette horloge ; il falloit qu'elle eût une pendule ou un balancier dont tous les mouvemens fuſſent iſochrones. Cela ne paraiſſait pas impoſſible à trouver. On avait beaucoup écrit ; on avait fait beaucoup d'expériences ; tous les hommes inſtruits s'étaient beaucoup entretenus ſur cette matiere. On avait donc acquis par les livres, par les expériences, par la converſation, beaucoup d'idées, de lumieres & de connaiſſances confuſes ſur cet objet. C'était un fruit que le temps mûriſſait. Le principe n'était pas connu ; mais

tout le monde tournait autour. Faut-il s'étonner que toutes les têtes étant ainsi exaltées, deux ou trois personnes ayent découvert en même tems un objet si près de l'être ?

Marche de l'esprit humain. Il n'imagine rien soudainement.

Telle est la marche de l'esprit humain. Nul n'imagine soudainement un objet parfaitement nouveau. Ce n'est que quand les hommes les plus instruits ont agité longtemps une matiere, ce n'est que quand ils ont acquis toutes les connaissances préliminaires, que la découverte se fait.

Le premier qui creuse la mine y perd sa fortune ; le dernier qui arrive trouve l'or. Si deux hommes l'exploitent, d'abord ils s'aident mutuellement ; si tous deux rencontrent le métal, ils se battent à qui l'emportera.

J'ai vu cette marche lente de la nature dans les objets même de pure imagination. *Regnard* & *du Fresny* se disputerent *le Joueur* ; MM. *de Belloy* & *du Rosoy*, le *Siége de Calais* ; MM. *Barthe* & *Caithava*,

l'Egoïste. Mais depuis *Moliere* on regardait le Joueur comme un caractere qu'il aurait dû peindre : mais dans plusieurs sociétés littéraires on avait vanté le Siége de Calais comme un superbe sujet de Tragédie : mais j'ai cent fois entendu dire que l'Egoïste était le caractere le plus favorable qu'on pût mettre au théâtre ; j'ai même entendu proposer quelquefois différens plans pour le traiter, & quand un Auteur profiterait ainsi des idées heureuses qui échappent aux autres dans la conversation, il ne serait pas plus répréhensible que *Racine* ne le fut en prenant Phèdre dans *Euridipe*, ou *Moliere* en tirant de *Plaute* quelques traits pour orner son Avare.

Le petit inconvénient de voir deux hommes se disputer un sujet, est bien peu de chose, en comparaison du bien qui résulte de ces conversations savantes.

Plusieurs artistes, & même de simples artisans, ont cultivé les lettres ; comme beaucoup de gens de lettres & de gens du monde

ont étudié les procédés des arts. Ces lumieres mutuelles ont étendu l'esprit des uns & des autres, & ont apris aux hommes de différentes professions à s'estimer réciproquement.

Dans l'histoire des arts, publiée par l'Académie des sciences, plusieurs artisans ont fait eux-mêmes les articles relatifs à leur art. C'est un garçon menuisier nommé *Roubo*, qui a donné la description de tout ce qui concerne la menuiserie.

Canons.

Tous les arts se sont perfectionnés, surtout dans les dernieres années de ce régne : ce fut vers l'an 1752, que *Maritz* substitua l'art de fondre les canons pleins & massifs, à celui de les fondre vuides ; il inventa une machine pour les forer ensuite, & pour polir leur surface intérieure. Cette maniere de les fondre, les rendit beaucoup plus solides.

Statues de bronze. *Gor* fondit en 1758, la statue du

Gor, Commissaire des fontes de l'arsenal, au lieu de jetter en moule de haut en bas les statues de bronze, comme on fai-

Roi, selon cette méthode.

ſait autrefois, oſa faire couler le bronze, fondu, de bas en haut dans le moule, comme de l'eau dans un ſiphon : & cette maniere hardie aſſura l'opération qui manquait quelquefois auparavant ; elle en rendit la fonte plus propre & moins terreuſe.

Machine pour deſcendre ſous l'eau.

Le génie n'eſt pas un fruit de l'étude ; & celui des ignorans confond quelquefois les ſavans. En 1773, un pauvre malheureux Perruquier apprend au fond de ſa boutique, qu'un vaiſſeau richement chargé, a fait naufrage ſur les côtes d'Eſpagne. Il ſe perſuade qu'on peut retirer ces richeſſes du fond de l'Océan ; cette idée le tourmente ; en treſſant des cheveux, ou en peignant une tête, il s'en occupe ; il rêve, il médite, il imagine qu'en joignant des ventilateurs à une boîte qui envelopperait la tête, l'air enfermé dans cette boîte ſerait propre plus long-temps à la reſpiration ; & il conſtruit ſa machine.

Il connaiſſait peu les loix de la mécanique, & celles de l'hydroſtatique : ſa machine ne valut rien ; il communiqua ſon idée à M. *Perrier*, jeune mécanicien, déja diſtingué par ſon mérite, & M. *Perrier* fit bientôt une machine avec laquelle il deſcendit ſous les arches du Pont Royal & travailla au fond de l'eau : il l'eſſaya enſuite ſur l'Océan, & retira deux ancres fichées dans le ſable à 52 pieds ſous l'eau ; profondeur où jamais plongeur n'avait deſcendu.

Tentative plus étonnante.

Cette petite incurſion au fond des flots eſt peu de choſe : c'eſt l'Océan entier qu'il faut conquérir, & cette conquête eſt peut-être plus facile à faire que celle d'un village. On a remarqué que le fœtus dans le ſein de ſa mere, vit ſans reſpirer au milieu d'un fluide, & que la circulation du ſang ſe fait dans le cœur par le trou ovale ; trou qui ſe ferme peu-à-peu lorſque l'air, agiſſant ſur les poumons, le rend inutile. On a ſoupçonné que ce trou ne s'était point

entierement refermé chez quelques plongeurs qui restoient très-long-temps sous l'eau ; on croit que si l'on y plongeait un enfant au moment de sa naissance, & qu'on l'y nourrît, il y vivrait sans respirer comme dans le sein de sa mere : & l'on croit même que, en le plongeant & en le retirant alternativement, on le rendrait amphibie.

M. de *Buffon* hasarda cette expérience sur des petits chiens ; il paraît qu'elle lui réussissait lorsqu'il l'interrompit, & il ne nous dit pas ce qui l'empêcha de poursuivre une expérience si curieuse & sur-tout si utile.

Cette épreuve réussirait beaucoup mieux sur l'homme, parce qu'il n'est aucun animal qui s'accoutume comme lui à tous les climats & à toutes les manieres de vivre.

La vie des hommes est cependant si précieuse, qu'il n'y a peut-être aucun Roi en Europe assez hardi pour ordonner qu'on tentât cette expérience, sur une demi-dou-

zaine d'enfans : eux qui font maſſacrer les hommes par milliers pour ſatisfaire un caprice politique. Leurs amuſemens, leurs fêtes, font quelquefois périr plus d'ouvriers qu'il ne coûterait d'enfans, pour faire préſent de l'Océan à la race humaine, & pour en peupler la vaſte étendue.

Des beaux Arts.

SI les arts mécaniques font la proſpérité d'une nation, les beaux arts en font la gloire. Qui s'intéreſſerait aux héros & aux bourgeois des petites villes de la Gréce, si elles n'avaient produit des Poëtes, des Orateurs, des Sculpteurs & des Architectes? Les vainqueurs ont ſuivi les vaincus dans la tombe ; mais la voix des Poëtes & des Orateurs retentit à nos oreilles, elle nous arrête ſur les débris des tombeaux, elle nous inſpire le deſir de connaître & la main

qui les érigea & l'homme dont on y dé-
posa la cendre.

Voyons si ce siécle n'a pas produit d
monumens dont les ruines arrêteront u
jour les voyageurs, & si nos artistes n'o
pas déja fixé les yeux des étrangers.

De la Peinture.

Dans la Peinture, aux grands noms d
le Brun & du *Poussin*, qui distinguent
siécle de *Louis* XIV, on peut opposer cel
de *le Moine* qui peignit à St. Sulpice la co
pole de la chapelle de la Vierge, &
Versailles l'apothéose d'Hercule. La gloi
n'amene pas le bonheur : *le Moine* dévo
d'une mélancolie sombre, se perça de ne
coups d'épée, & fut ensuite ouvrir la por
de sa chambre à son ami M. *Berger* qui
frappait, & qui venait lui proposer d'al
à la campagne : *le Moine* tomba mort
ses pieds.

Le nom de *Carle Vanloo* n'est gu
moins célébre. Son beau tableau du sacrif

l'*Iphigénie* , décore le Palais du Roi de ?ruſſe.

Jamais Prince ne fut flatté d'une maniere plus ingénieuſe que *Louis* XV ; par *Amedée Vanloo.* Il avait peint toutes les vertus qui caractériſent un Grand Monarque : on engagea le Roi à regarder ce tableau au travers d'un verre à facettes ; toutes ces figures ſe réunirent, & il ne vit plus que ſon portrait.

MM. *Greuze* & *Vernet* ſe ſont ouverts de nouvelles routes. La collection des Ports de France demanderait une galerie où ces tableaux ſi beaux par leur *faire*, & ſi intéreſſans pour la nation, fuſſent ſans ceſſe exposés aux yeux du public qui les deſire. *Vernet* qui les a peints, ſemble s'être encore ſurpaſſé dans ſes marines & dans ſes tempêtes. On ſait qu'un jour cet artiſte étant ſur un vaiſſeau pendant un violent orage : inſenſible au danger, & ne voyant que les grands effets de la nature en tumulte, s'écriait à chaque

moment : que cela eſt beau ! que cela e
beau !

M. *Greuze* eſt le peintre des moraliſtes. O
devient meilleur en regardant ſes tableau
Le Pere de famille, le *Paralytique ſervi pa
ſes enfans*, le *Contrat de mariage*, font aime
la vertu : ils reſſerrent les liens de la parent
dans le cœur de ceux qui les regardent : o
ne peut s'en détacher : on deſire d'être l'am
du peintre qui les a conçus.

Le temps uſe les ouvrages des peintres
c'eſt un malheur qui ſembloit inévitable. Ce
pendant *Picaut* vient de trouver l'art de tran
porter la peinture ſans l'altérer, d'une toil
ſur une autre, & de prolonger ainſi ſon exiſ
tence. Il a trouvé auſſi le moyen de tranſpo
ter une peinture à freſque de la muraille ſu
la toile.

Loriot a inventé l'art de fixer le Paſtel, &
de lui donner la durée des tableaux peints
l'huile.

Parmi les encouragemens donnés aux beaux ırts, aucun ne fut plus propre à inſpirer de 'émulation, que l'uſage de raſſembler dans ın même ſallon & d'expoſer chaque année ıux regards, aux éloges & à la critique du public, tous les ouvrages qu'ont fait les peintres de l'Académie, & cet uſage eſt ın bienfait de ce régne : il n'a commencé qu'en 1740.

C'eſt depuis ce temps-là, qu'on ouvrit au public cette ſuperbe galerie de *Rubens* qui lécore le palais du *Luxembourg*; & la vue les tableaux de ce grand peintre fut un nouveau ſujet d'émulation pour les jeunes artiſtes.

Tous les arts qui tiennent à la peinture ſe ſont perfectionnés. Nous avons vu expoſer u ſallon du Louvre parmi les tableaux des plus grands peintres, un portrait du Roi fait à l'éguille par la manufacture des Gobelins; il trompait l'œil par la fineſſe du

travail & par la vérité des couleurs : on l
prenait pour une véritable peinture.

La porcelaine de la Chine, si long-temps l'objet de notre admiration & de notre émulation, a été surpassée en Europe, sinon par la qualité de la pâte toujours plus vitrifiable que celle de la Chine, du moins par l'élégance des formes, la régularité du dessein & la vivacité du coloris. Celle de Seve l'emporte par ces qualités sur toutes celles de l'Europe.

Il semble que ce goût pour la porcelaine si général aujourd'hui, aurait dû rendre moins rare la peinture en émail, seule peinture dont l'éclat soit toujours inaltérable; peinture d'un travail trop pénible & trop désagréable pour être cultivée par beaucoup d'artistes; peinture trop fragile pour se flatter que ses chef-d'œuvres parviennent jamais à la postérité. Les peintres de ce genre ont toujours fait un espece de mystére des pro

édés de leur art, & par-là ils l'ont toujours xposé à se perdre.

On croit que ce sont des Français qui ont nventé l'art d'appliquer l'émail sur l'or, & qui ont fabriqué les premiers bijoux dans ce enre. Cet art se perfectionna sous *Louis* XIV. Plusieurs portraits de la plus grande eauté furent faits sous son regne & se conervent encore. On a fait dans ce genre, sous e feu Roi, de véritables tableaux d'histoire. *Durand* fit un *Hercule filant aux pieds d'Omhale* qu'on cite dans l'Encyclopédie, comne un ouvrage digne des plus grands maîres.

De simples particuliers ont ainsi en tabaieres, en montres, en bagues, en cent sores de bijoux, pour un prix médiocre, des hef-d'œuvres qui exigent des travaux faits lans les quatre parties du monde, par des nilliers d'artistes.

Que de travaux, que d'arts différens, que de ſciences raſſemblées dans une montre d'or, peinte en émail, & garnie de diamants!

Enfin le goût de la peinture a dégénéré en un luxe prodigieux, que de ſeveres moraliſtes ont condamné. On a reproché à quelques femmes d'étaler aux portieres de leur carroſſe des tableaux trop magnifiques & trop voluptueux. On a prétendu qu'on négligeait d'orner les palais & les temples pour décorer des cabinets & des voitures. Ce luxe prouvait ſeulement que les artiſtes habiles étaient nombreux, quoique les hommes de génie, les créateurs, fuſſent toujours des hommes rares.

Il y a tel vaſe, tel bijou qu'on prodigue tous les jours ſans égard & ſans ménagement, qui mérite d'être conſervé pour ſervir de modèle dans tous les âges.

Le Roi a établi des écoles gratuites de deſſein à Paris, à Bordeaux, à Rheims : elles ſont

ſont plus utiles pour le petit peuple que des Colléges ; une légere teinture du deſſein eſt néceſſaire pour preſque tous les arts mécaniques : la connaiſſance des langues ſavantes ne peut ſervir qu'à peu de perſonnes, & qu'à un ſeul uſage.

De la Sculpture.

Nos Sculpteurs ont peut-être reçu encore plus d'honneur que nos Peintres. Les étrangers les ont préférés à ceux de l'Italie.

Les Etats de Norvége ont fait venir à Copenhague le célébre *Sally*, pour y élever en bronze la ſtatue équeſtre de *Frédéric* V. Deux ſtatues répréſentant le Danemarck & la Norvége, en embraſſent le piédeſtal ; une fontaine, ſymbole de l'Océan, eſt devant cette ſtatue, une autre, ſymbole de la Baltique, eſt derriere.

Une ſuperbe rotonde ſert de point de vue à la place où ce monument eſt érigé ;

& cette rotonde eſt l'ouvrage d'un Français nommé *Desjardins.*

Un autre Français nommé *l'Archevéque*, a fait le modèle du monument que la Suede fait élever à *Guſtave-Adolphe.* Il y repréſente ce héros monté ſur un cheval qui galope, & la victoire qui le ſuit, qui veut le couronner, & qui ne peut l'atteindre.

Falconnet fut appellé en Ruſſie ; il vient d'y jetter en fonte la ſtatue équeſtre de *Pierre* I, il l'a repréſenté courant à toute bride, franchiſſant des rochers qui s'aplaniſſent ſous ſes pas & qui ſe changent en des campagnes fertiles : idée ſublime qui n'avait point encore d'exemple. A Paris, à Londres, à Rome, dans toutes les ſtatues équeſtres, le cheval marche au pas, & le cavalier tranquille & ſans expreſſion, paraît s'avancer ſans deſſein.

Ainſi les ſtatues érigées aux héros des trois Royaumes du Nord, furent faites par

des Français, comme celles des héros de l'ancienne Rome, avaient été ſculptées par la main des Grecs.

Dans Paris, *Bouchardon*, qui peut-être ſurpaſſa en talent le plus célébre ſculpteur du regne de *Louis* XIV. fondit la ſtatue équeſtre de *Louis* XV. Au lieu d'enchaîner des captifs autour du piédeſtal, il y poſa les quatre vertus cardinales. C'eſt ce même *Bouchardon* à qui l'on doit cette belle fontaine de la rue de Grenelle, ſeule fontaine de Paris qui ſoit apparente. Celle des *Innocents* eſt peut-être plus belle, mais elle eſt trop peu remarquable ; on paſſe tous les jours devant elle ſans la voir. Celle qui eſt proche de l'hôtel de la Vrilliere eſt belle comme architecture, on regrette qu'elle ne ſoit pas décorée de ſculpture.

Le *Mercure* & la *Vénus* de *Pigale* ont été tranſportés à Berlin, & placés dans le palais du Roi de Pruſſe. Le *tombeau du Maréchal*

de Saxe, digne monument de ce grand homme, va ſervir d'ornement à l'égliſe Luthérienne de Strasbourg, ſeul endroit dans la France où l'on pût enſévelir ce guerrier qui la fit triompher tant de fois. C'eſt ce même *Pigale* qui fut choiſi pour ſculpter cette ſtatue de M. *de Voltaire*, que les gens de lettres ont ſi juſtement élevée à ſa gloire.

Ces deux chevaux fougueux que l'on voit à Marly, contenus avec peine chacun par un homme, ſont de *Couſtou*. Son fils exécute aujourd'hui le tombeau du feu Dauphin pere du Roi.

Le *Moine* a jetté en fonte les ſtatues équeſtres de *Louis* XV qui ſont à Bordeaux & à Rennes : magnificence qu'aucune ville de province n'a connue ſous le régne de *Louis* XIV. c'eſt ce même ſculpteur qui a fait en marbre la ſtatue de *Louis* XV que l'on voit à l'école militaire.

Je ne parlerai point ici de cette foule de ſtatues dont on a décoré des égliſes, des jardins & des hôtels. Le talent des grands artiſtes a trop été employé pour des édifices particuliers, & trop peu pour des monumens publics.

De la Gravure.

La Gravure ne peut orner que des cabinets, des galeries, des maiſons trop peu vaſtes pour y admettre des ſtatues ou des tableaux. La gravure s'eſt perfectionnée, elle a même acquis une nouvelle branche en imitant le deſſein & les yeux les plus exercés peuvent s'y tromper. MM. *François* & *Deſmarteau* ſe ſont encore diſputé cette invention, cette diſpute confirme ce que j'ai déja dit, on cherchait depuis long-temps cette imitation.

On a auſſi trouvé l'art de graver avec des couleurs. Un Allemand nommé *le Blond*, nous apporta ce ſecret en 1735, il a fait des éléves Français qui ont ſubitement avan-

cé cet art, & *Gautier Dagoty* vient de le porter presque à sa perfection.

Du Vivier fut plus habile, dit-on, que ses prédécesseurs dans l'art de graver des médailles. *Gai* surpassa les siens dans celui de graver les pierres précieuses. *Ridaz*, en 1758, trouva un nouveau procédé pour ce genre de gravure qui facilite & qui abrege ce travail.

Le grand avantage de la gravure est de multiplier les ouvrages des peintres & des architectes, ou du moins de nous en donner une idée assez précise. C'est par elle que dans toutes les grandes villes de l'Europe, il n'y a pas d'amateur des beaux arts qui n'ait dans son cabinet la représentation de tous les grands édifices, de tous les plus beaux tableaux des plus grands maîtres.

On a gravé dans ces derniers temps, toutes les peintures dont *le Brun* a décoré la galerie de Versailles & les deux sallons

qui l'accompagnent. *Cochin* a gravé toutes celles du dôme des Invalides. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, a fait graver à Paris la fameuse galerie de sa ville de Dresde. Des Jésuites Français ont même envoyé ici des desseins représentans les batailles gagnées par l'Empereur de la Chine, afin de les y faire graver & d'instruire à la fois, la Chine des talens de nos artistes, & la France des exploits de cet Empereur.

Les ouvrages de tous nos Poëtes ont été ornés d'estampes & de vignettes. Les fables *de la Fontaine* ont été gravées d'après les desseins *d'Oudry*, presque aussi célebre que ce Poëte dans l'art de peindre les animaux. On peut même dire que le goût de cet ornement a été poussé trop loin : on a fait cet honneur à des ouvrages que l'on n'a jamais pu lire.

Enfin, on a su rendre cet art utile au progrès des sciences ; on a gravé avec les cou-

leurs de la nature toutes les parties internes & externes du corps humain, & des collections, peut-être aussi complettes qu'il est possible de les faire, d'oiseaux, d'insectes, de plantes. Ces gravures ainsi coloriées, sont plus utiles que les descriptions les plus savantes. La plante même séchée dans l'herbier, est moins reconnaissable que dans cette espece de portrait.

De l'Architecture.

Les tableaux, les statues, les gravures, sont la proye des vainqueurs, ils peuvent les enlever pour jamais du pays qui les a vu naître : ainsi les chef-d'œuvres des Sculpteurs d'Athènes & de Corinthe, décorent aujourd'hui le parc de Versailles & la galerie de Potzdam. Mais il est un art dont les monumens ne se transportent point, & qui lui seul inspire encore la curiosité de voir un pays, quand sa gloire est passée. Cet art c'est l'Architecture.

Il y a peu de Royaumes en Europe dont quelques ſavans ne ſoient allés viſiter la Grece & l'Egypte. La France a vu ſous le feu Roi, M. le Comte de *Caylus* aller fouiller dans les ruines de l'ancienne Grece, & nous en rapporter des connaiſſances utiles aux progrès des arts.

M. *le Roi*, fils de cet horloger célébre, qui fit fleurir ſon art, & frere de celui qui inventa une montre marine, fut à Conſtantinople en 1754; & il parcourut l'Attique & le Péloponeſe, des bords du Céphiſe à ceux de l'Eurotas. Il raſſembla, pour ainſi dire, les débris des monumens antiques, il les meſura, il les deſſina, il en écrivit l'hiſtoire à ſon retour en France, il les fit graver, & il les expoſa ſous les yeux du public, qui peut les comparer avec ceux que les artiſtes modernes élevent dans nos murs.

Mais ce que l'Egypte, ni la Gréce, ni Rome, ni la Toſcane, ſous les *Médicis*, ni la

France sous *Louis* XIV, n'ont connu, & c
qui est pourtant plus utile & plus précieu
que les Cariatides & les Colonades, c'est l
distribution intérieure des appartemens. Ju
qu'à nos jours, on ne connaissait que de lon
gues galeries & d'immenses sallons ; on n
les ornait que de sculptures, ou de tableau
appendus aux murs comme des *ex-voto* dan
des temples.

On fit pour la premiere fois au pala
Bourbon en 1722, l'essai de ces distribution
intérieures qui dégagent avec tant d'art u
appartement, & qui le rendent si commod
pour le maître & pour le domestique. *Côt*
qui mourut en 1735, est le premier archi
tecte qui ait mis des glaces sur les chemi
nées. Aujourd'hui le plus petit bourgeoi
dédaigne un appartement qui n'en est pa
décoré. On a imaginé depuis des chemi
nées qui tournent sur un pivot, & qui peu
vent servir à deux chambres ; on en a fai
d'autres dont le tuyau s'incline, & dont l

lace non étamée, laiſſe voir au-dehors de maiſon, comme une fenêtre : de ſorte l'en ſe chauffant, on voit dans la rue ou ns la campagne.

On eſt étonné que de telles inventions ient ſi modernes : ce qui doit ſurprendre core davantage, c'eſt qu'elles ſe ſoient rfectionnées en ſi peu de temps. Il ne pa- t pas poſſible qu'on ajoute rien aux com- odités dont on jouit aujourd'hui.

Nos architectes n'ont rien bâti de plus u que la colonade du Louvre ; mais leurs iſes, & ſur-tout celle de Ste. Genevieve, ſtruite par M. *Soufflot*, la ſalle de l'O- a, & celle du théâtre de Verſailles, ſont belles qu'aucune de celles qu'on éleva *Louis* XIV. On aurait deſiré ſeulement ces deux ſalles fuſſent plus ſonores, & convenables aux ſons harmonieux dont retentiſſent.

De la Musique.

De tous les beaux arts, la Musique
peut-être celui qui a éprouvé les plus gra
changemens, & qui s'est le plus perfection
sous le feu Roi. La gloire de *Rameau* a s
passé celle de *Lully*. Ses simphonies, &
airs de danse s'exécutent sur les différ
théâtres de l'Italie. On accuse, il est vr
nos musiciens modernes d'avoir beauco
pillé les Italiens & d'avoir peu créé. C'
ainsi que *Ronsard* & les premiers Poëtes
ont débrouillé notre langue, trop occu
des chef-d'œuvres des Grecs & des R
mains, traduisaient plus qu'ils n'imaginaie
& n'osaient que rarement s'abandonner
leur propre génie. Nos musiciens ont mie
fait, ils ont forcé les Italiens mêmes d'a
mirer plusieurs de leurs ouvrages. On ai
à chanter les airs de leurs musiciens, m
on se plaît à danser sur les airs des nôtr

Le goût de la musique introduisit un no
veau genre de spectacle : les concerts sp
rituels n'ont été établis qu'en 1725,

Philidor, pere de celui qui ſe diſtingue aujourd'hui par la muſique de ſes opéra-comiques.

De la Danſe.

La Danſe théâtrale a fait beaucoup de progrès. Les vieillards même en conviennent: dans le ſiécle dernier, la danſe haute était inconnue aux femmes.

Il eſt remarquable peut-être que dans le temps où cet art s'eſt perfectionné au théâtre, il s'eſt perdu dans la ſociété. Peu de particuliers ſe piquent aujourd'hui de le diſputer aux danſeurs de profeſſion.

Le ſage *Helvetius* dans ſa jeuneſſe, prit le maſque de *Dupré*, & danſa ſur le théâtre de l'Opéra. Le public s'y trompa. Perſonne aujourd'hui peut-être, ne ſerait en état de prendre la place de *Veſtris* ou de d'*Auberval*. Ce n'eſt pas que le goût de la danſe ait diminué, on danſe peut-être, plus que jamais; l'hiver n'a pas moins de bals particuliers, ceux

de l'Opéra ne ſont pas moins fréquent
Depuis dix ans, ſous le nom de *Vauxh*
& de *Colliſée*, on a ouvert au public de no
velles ſalles de bals, plus ſuperbes qu'a
cun Roi de l'Europe n'en fit jamais con
truire pour des fêtes. En été, dans les bo
& dans les parcs dont Paris eſt entour
on a conſtruit vingt ſalles de bals dans d
boſquets, ſous des arbres décorés de gui
landes & de luſtres. Ainſi tout reſpire l'a
mour de la danſe, mais le plaiſir ſeul
préſide; & depuis que les danſes appellée
de caracteres, ont paſſé de mode, l'art
diſparu. Cet art cependant était néceſſair
pour donner de la grace & du maintien
nos vieillards ſe plaignent juſtement que l
jeuneſſe le néglige trop.

A cet art qu'on oublie on en a ſubſtitué
un autre; c'eſt celui de la Comédie. On la
joue dans toutes les ſociétés aſſez riches
pour élever un théâtre, & pour ſe livrer
à ce plaiſir aſſez diſpendieux. Il développe

es graces du corps, comme la danſe ; il emande de plus, de l'intelligence ; de la némoire & du ſentiment : mais il n'eſt pas omme elle d'un uſage journalier.

De l'Art du Théâtre.

De la Déclamation.

L'Art des acteurs était bien peu connu ſous *Louis* XIV, puiſque tout le monde convient que *Baron* & Mlle *le Couvreur* urent les premiers qui jouerent naturellement, & qui abolirent cette déclamation mphatique qui tenait du chant.

Mlle *Dumeſnil* fut la premiere qui fit enendre le cri de la nature, & qui oſa s'aandonner aux grands mouvemens d'une ame ortement agitée.

Mlle. *Clairon* & le *Kain* ont été en mêmeemps les plus grands peintres des paſſions, t les plus beaux modeles que les peintres

puſſent choiſir. Il eſt impoſſible de deſirer & peut-être même d'imaginer plus de noblesſe dans le maintien, plus de vérité dans l'expreſſion, plus de pathétique dans les inflexions de la voix; plus de grace, d'aiſance, de force, d'énergie, d'intelligence qu'ils n'en ont montré. Ce n'était pas un vain jeu de théâtre, c'était la nature même, mais la nature dans toute ſa beauté, telle qu'elle eſt quand les peintres, les ſculpteurs, & les orateurs la prennent pour objet de leurs études, & pour modele de leurs ouvrages.

C'eſt *le Kain*, c'eſt Mlle. *Clairon*, c'eſt M. *de Voltaire* qui forcerent les acteurs à s'habiller ſelon le coſtume des temps & des pays dont ils repréſentent les héros. C'eſt M. le Comte de *Lauraguais* qui depuis quinze ans a débarraſſé le théâtre de ces balcons ridicules, où une jeuneſſe en déſordre gênait les acteurs & nuiſait à l'action théâtrale.

Je ne ſais point ſi dans la Comédie, la déclamation

clamation s'eſt perfectionnée : ſi le régne de *Louis* XIV , a vu dans ce genre un acteur plus profond & plus noble que *Grandval* ; une actrice qui eût plus de goût & plus de fineſſe que Mlle *Dangeville* : je ſais que les ſoubrettes paraiſſaient autrefois vêtues magnifiquement , & que Madame *Belcour* , imitant trop bien la nature pour la défigurer par une vaine affectation , eſt la premiere qui ait oſé paraître avec une robe ſimple & un grand tablier. Cet exemple approuvé du public & de tout homme de goût , fut peu ſuivi : nous voyons encore des actrices affecter plus de parure en jouant des rôles de ſoubrettes, que celles qui repréſentent leurs maîtreſſes ; nous en voyons qui jouent des payſannes avec des habits qu'une Ducheſſe mettrait pour aller au bal , & qui contraſtent ridiculement avec les acteurs qui jouent des payſans. La plûpart des femmes ne veulent ſe montrer en public que parées comme des poupées : cela eſt bon pour des enfans ; les hommes ſont comme les peintres , ils

cherchent le nu ſous la parure, & n'eſtiment un artiſte que par ſon talent.

Pluſieurs particuliers paſſent pour jouer auſſi - bien que des acteurs comiques.

Pluſieurs particuliers paſſent pour jouer auſſi-bien que les acteurs, des rôles de ſoubrettes, d'amans, de petits-maîtres ; aucun ne s'eſt jamais flatté d'approcher de le *Kain*, *de Briſſard* de Mlle. *Dumeſnil*, ou de Mlle. *Clairon* : c'eſt ainſi que les amateurs peignent des payſages, des animaux, des portraits, & ont quelquefois autant d'expreſſion que les artiſtes ; aucun n'a jamais entrepris de peindre un grand tableau d'hiſtoire. Ce n'eſt pas qu'*Alexandre*, vainqueur dans les plaines d'Arbelles, ou *Marie de Médicis* accouchant de *Louis* XIII, ne ſoient auſſi-bien dans la nature, que ce berger qui joue de la flûte en gardant ſes moutons ; mais pour faire un grand ouvrage, où l'on ſoit toujours noble, toujours grand, toujours dans la belle nature, il faut joindre au goût & au génie, un travail aſſidu, une application ſans relâche, un ſoin con-

tinuel, des études profondes, qui ne ſont point le partage de l'amateur, & dont même très-peu d'artiſtes ſont capables.

Obſervons que le chant, la danſe & la déclamation ſont les ſeuls arts où les femmes réuſſiſſent auſſi-bien que les hommes. Madame *Dacier* fut auſſi ſavante que ſon mari. Mais *Sapho* & Madame *Deshoullieres* ne peuvent ſe comparer à *Homere* ou à *Corneille*. De tant de femmes qui ont réuſſi dans la peinture, aucune n'entreprit de travailler dans le genre de *Michel-Ange* ou de *Raphaël*. Sur le théâtre, elles peuvent le diſputer aux plus grands acteurs, & Mlle. *Dumeſnil*, Mlle. *Arnould*, & Mlle. *Henel* peuvent ſe comparer hardiment à *Baron*, à *Géliott* & à *Veſtris*.



De la Tragédie.

* M. *de Voltaire* donne plus d'action & plus de pathétique à la tragedie.

AUcun Poëte, ſans doute, n'a ſurpaſſé les belles ſcènes de Corneille; aucune piece ne fut plus parfaite que le *Britannicus* de *Racine*, que ſon *Iphigénie* en Aulide. Aucun caractere ne fut mieux deſſiné que ceux de *Roxane*, d'*Acomat*, de *Burrhus*, de *Phèdre* : il eſt impoſſible à l'humanité d'aller plus loin. Cependant M. *de Voltaire* a donné à la ſcène tragique plus de majeſté, plus d'action, plus d'intérêt, plus de pathétique, qu'elle n'en avait jamais eu. Il a mis au théâtre une foule de caracteres nouveaux, dont on n'avait point eu d'idée. Tels que ceux de *Coucy*, d'*Oroſmane*, de *Tancrede*, de *Gengis-Kan*. Les Tragédies d'*Azire*, de *Sémiramis*, de *Mahomet*, de *Mérope*, ne ſont point déparées quand on les compare aux plus belles de *Racine* : ſi elles leur cédent à quelques égards, elles l'emportent infiniment à d'autres.

Crébillon qui précéda M. *de Voltaire*, & qui donna ses premières tragédies dans les dernieres années du régne de *Louis XIV*; *Crébillon* s'est fait une grande réputation : il la dut sans doute à ses talens, & les ennemis que la jalousie attirait à M. *de Voltaire* contribuerent beaucoup à l'étendre. Pour rabaisser ce grand homme, on affectait de lui opposer *Crébillon*. On criait, on répétait, on imprimait que lui seul avoit du génie, que l'autre n'était qu'un *bel-esprit*. A force de le dire, on obligea M. *de Voltaire* à jouter contre un rival qu'il avait toujours respecté. Il le combattit trois fois, en remettant trois fois sur la scène les sujets traités par *Crébillon* : & malgré les clameurs de la cabale écrasée, il en triompha trois fois. *Oreste*, par sa simplicité véritablement grecque ; *Sémiramis*, par sa pompe asiatique ; *Rome sauvée*, par sa fierté Romaine, ainsi que par la vérité des caracteres, toutes trois enfin par leur diction, l'emportent in-

Crébillon ; on force M. *de Voltaire* à jouter contre lui.

finiment ſur l'*Electre*, la *Sémiramis*, & le *Catilina* de *Crébillon*. La queſtion fut alors décidée. De petits journaliſtes n'en ſoutinrent pas moins ce qu'ils ne croyaient pas, & M. *de Voltaire* refit encore le *Triumvirat*, & l'*Atrée* ſous le nom des *Pélopides*. Aucun Poëte n'avait débuté dans un âge auſſi tendre que M. *de Voltaire*; aucun parmi nous ne travailla dans un âge auſſi avancé.

De la Comédie.

Elle a perdu ſa gaieté ſous *Louis XV*.

IL eſt remarquable qu'on n'a compoſé ſous le feu Roi aucune grande Comédie véritablement comique : quoiqu'on ait donné pluſieurs petites pieces qui le ſont infiniment.

Moliere, dont la gaieté cache une philoſophie profonde qui répand un charme ſecret ſur ſes écrits, & qui fait qu'on ne ſe

rassasie jamais de voir ou de lire ses ouvrages: *Regnard*, plus comique peut-être encore, qui ne peint ni des mœurs vraies, ni les ridicules de son pays, qui brave toutes les convenances & toutes les vraisemblances, qui se joue perpétuellement de la raison de son spectateur, & qui en triomphe par l'excès de sa gaieté; excès qui ne permet point de réfléchir sur toutes les incohérences & les extravagances qu'il étale dans sa scène: *Dancourt* non moins gai, mais dont les Comédies approchent trop de la farce: *Moliere*, *Regnard* & *Dancourt* ont vécu tous les trois sous *Louis* XIV. La Comédie même de *Turcaret* que *Moliere* n'eût point désavouée, ainsi que le *Crispin*, *rival de son maître*, furent faites l'une & l'autre dans les derniers jours de son régne; quoique *le Sage*, leur Auteur, ait vécu long-tems sous *Louis* XV. La meilleure piece même de *Dufresny*, *l'Esprit de contradiction*, fut faite sous le régne de *Louis* XV. Cet Auteur a cependant beaucoup travaillé sous le feu Roi; ce fut en

1719, qu'il donna *la Réconciliation normande*, qu'on regarde comme une de nos meilleures Comédies, quoiqu'elle respire une morale dure, & qu'elle manque d'attrait, comme presque toutes les Comédies de cet Auteur. *Le Méchant* de *Gresset* est peu comique; il ne se soutient que par la diction: il prouve que le mérite des vers suffit quelquefois pour faire réussir une piece.

Ce régne cependant a vu naître une Comédie que *Moliere* même eût pu envier, quoiqu'elle ne soit ni dans son style, ni dans sa maniere, & qu'elle n'ait pas cette gaieté naïve qui régne dans la plûpart des siennes. Cette piece est, la *Métromanie*. Par quelle fatalité *Piron*, après un tel chef-d'œuvre, n'a-t-il jamais pu faire une autre Comédie qui ne fût au-dessous du médiocre?

Elle acquiert de l'honnêteté & de l'intérêt.

Si *Moliere* bannit l'indécence & l'obscénité du théâtre, *Destouches* y amena des mœurs honnêtes. Mais les mœurs honnêtes

nt peu comiques : on ne rit point à ses
eces : on y soûrit, elles attachent plus
i'elles ne divertissent. M. de *Voltaire*, dans
s Comédies, mit les scènes les plus tou-
iantes à côté des scènes les plus gaies ;
nsi l'intérêt prédomina sur le comique.
n s'accoutuma à ne plus voir dans les
eces nouvelles des valets, des filles, des
rigans, des fripons de toute espece, &
escroqueries de tout genre ; & quand un
teur voulut y revenir, le public s'étonna,
l'on demanda, où l'Auteur a-t-il donc
u ? ces mœurs, ces discours, ne sont pas
a bonne compagnie. Le premier qui dit
mot égorgea la Comédie ; les Auteurs
lurent passer pour être du beau monde,
r avoir le bon ton ; & l'on n'osa plus
er de ces caracteres grotesques, de ces
ations hardies & licentieuses qui seules
nent des éclats de rire.

Comique dit Larmoyant.

e théâtre acquit cependant un autre mé-
Nivelle de la Chaussée donna des pieces

remplies de sentiment & de pathétiqu
présentant un nouveau genre, elles exi
rent un nouveau nom, & l'on appella
gere *Comique Larmoyant* : non mal cho
qui prête à la plaisanterie, mais qui ne dét
pas le mérite de ces ouvrages. On criti
beaucoup les pieces de cet Auteur ; on s'
ve contre leur genre : cependant le pu
les revoit toujours avec plaisir, & ses lar
démentent bien formellement la critique
Censeurs.

Drames. Un génie plus hardi trouva encore un n
veau genre, & il fallut encore un nouv
nom. On prit le nom générique de toute
pieces de théâtre pour désigner un ge
particulier. Il est remarquable que ce ne
point M. *Diderot*, l'inventeur de ce gen
qui lui donna ce nouveau nom ; ses pieces
rent d'abord intitulées *Comédies* ; ce fu
de Beaumarchais : ce génie fier & indép
dant, qui ne suivant que la raison seule, f
chit les obstacles & brave toutes les pe

ſidérations dont les hommes embarraſ-
leur marche, conſidérations qui les for-
à ramper quand ils devraient voler. Ce
uî qui oſa rappeller le comique exilé
uis tant d'années, & qui retraça de ces
ēteres groteſques qui entraînent les éclats
re : comme ſon *Bazile* & ſon *Figaro* ;
ne ſont pourtant point des caricatures cal-
s d'après *Moliere*.

mit le premier le nom de *Drame*, à la
de ſa touchante *Eugénie*. Tous les criti-
s'éleverent contre ce nom, & ſur-tout
re ce genre : on dit, on écrivit, on ſou-
qu'il ne pouvait plaire, & en même-
s on imprimait qu'il ferait tomber la
able tragédie. C'était une contradiction :
n ni l'autre n'arriva ; le public admira
urs avec tranſport le *Pere de famille*,
nie, & *le Philoſophe ſans le ſavoir* ; &
courut pas moins en foule à toutes les
dies bonnes ou mauvaiſes qu'on lui pré-
.

Ce nouveau genre de pieces amena
nouveau genre de déclamation, & ce
Molé qui en donna le premier l'exemple.
acteur dont le talent facile, se prête a
succès à tous les caracteres, mit tant de
rité, d'intérêt de pathétique dans son j
qu'il ne paraît pas possible que jamais
imite mieux la nature.

Enfin l'art dramatique se perfectionna
point, qu'on osa tenter une tragédie en pr
La Motte avait fait cet essai au commen
ment du siecle; mais la *Motte* ne vou
que décrier les vers, & non pas donner p
de vérité & plus de naturel à la scène. A
choisit-il un sujet qui n'est nullement vr
semblable; un trait de la fable qui ne p
passer qu'à la faveur de la magie des ve
il échoua, & cela devait arriver: dans un
sujet la prose n'était qu'une invraisemblan
de plus. Il n'avait pas même l'idée de ce
simplicité & de ce mouvement, qu'il f
donner à toutes les scènes d'une tragédie

e. Il n'y avait pas alors des acteurs qui nt jouer avec le naturel & la précision lle exige.

a Motte plaidoit contre les vers : sa cause mauvaise en tout. C'était un homme sans les qui soutenait que l'Opéra ne pouvait e, parce qu'il n'est point naturel de se en chantant. Cela est vrai : cependant la que a son naturel, on y reconnaît le ge des passions, & sans professer cet on s'apperçoit bien des erreurs ou de l'i-nce du musicien.

s vers ont sur la prose l'avantage de se r facilement dans la mémoire ; le spec- les emporte avec lui : il ne se rapelle s situations d'une piéce en prose. C'est d'un dessein, plutôt que celui d'un u.

sieurs femmes ont travaillé pour le e sous ce régne ; mais je ne connais

connais que la seule Comédie de *Cénie*, par Madame de *Graffigny*, qui s'y soit tenue.

L'Europe entiere, qui préférait la mu Italienne à la nôtre, donna la préfér au théâtre Français sur celui de toutes le tres nations. De St. Petersbourg à Cadi n'y eut gueres de grande ville qui n'eût troupe de Comédiens Français. Le pe Anglais seul, ne voulut jamais en sou dans sa capitale. Ses Poëtes mirent sur théâtre & dans sa langue presque toute situations de nos meilleures pieces.

De l'Opéra.

Castor & Pollux.

A L'Opéra, *Quinault* semble unique, c me *Moliere* à la Comédie. On peut p tant opposer à ses ouvrages le *Castor* & lux de M. *Bernard*. Et peut-être *Quinault*

jamais fait de plus beaux vers que ceux *prologue du ballet des Elémens du Poëte i*, & que ceux de la *pastorale d'Eglé* de M. *ujon.*

Le devin du village.

n de nos meilleurs Opéra, pour le plan, ur les paroles & pour la musique, c'est le *vin du village.* Le même homme a composé les vers & la musique ; & cet ouvrage, agréable & si leger, a été fait par *Jean-Jacques Rousseau*, le plus sévére des Moralistes de notre siécle. Beaucoup d'hommes aujourd'hui, réunissent les talens les plus opposés.

Des autres Genres de Poësie.

. *B.Rousseau*, banni du Royaume dès 1712, doit être compté au rang des Poëtes qui illustrerent le siécle de *Louis* XIV, quoiqu'il ait fait plusieurs de ses Odes sous le ré-

gne de son successeur; & qu'il ne soit mo
qu'en 1741. Ainsi ce régne ne peut oppo
à celui qui l'a précédé que le seul M. de *Vo*
taire.

Poëmes épiques.

M. de *Voltaire* a réussi dans tous les gen
res qu'il a traités : poësie ou prose ; c'est
lui seul que la France doit ses deux poëm
épiques, comme la Grece en devait deux
Homere. Les deux poëmes de M. de *Voltai*
différent plus entr'eux, que l'Iliade & l'O
dissée ; le poëme de la Pucelle est d'un gen
absolument neuf, & dont on n'avoit poi
d'idée dans notre langue.

Lorsqu'il travaillait à sa Henriade, l'ou
vrage de poésie qui, peut-être, fait le pl
d'honneur à notre nation, tout le monde l
décourageait, on regardait cette entrepri
comme impossible. Il fallut d'abord triom
pher du préjugé.

C'est ce que ne considerent pas asse
ceux qui reprochent à ce grand homm
d'avoi

l'avoir été trop timide dans ſon plan ; l'avoir trop ménagé les fictions & les avanures romaneſques : cette retenue, cette ageſſe dans ſa marche, était un nouvel obſtacle. On ſuit plus facilement ſon imagination qu'on ne la regle. Eh ! quelles ictions ſont plus grandes que celles de la Politique, & de la Diſcorde, allant chercher la Religion, & ſe couvrant de ſes oiles ; que la deſcente de St. *Louis* qui rrête *Henri* ſur les remparts de Paris ; que le temple de l'amour ; que ſon voyage ; que la Sageſſe guidant *Mornay* & rrachant le héros des bras de ſon amante ?

Il a bien prouvé depuis, par le poëme le la Pucelle, que, s'il avait été ſobre le fictions dans la Henriade, ce n'était pas défaut d'imagination. Quelque eſtime que 'on ait pour la Henriade, j'oſe dire qu'on ne 'admire point encore aſſez. C'eſt le ſeul ouvrage, peut-être, où l'on ne trouve amais ni un vers faible, ni un vers dur,

ni une phrase louche, ni une expression obscure, ni une pensée fausse, ni un mot impropre ; où tout est grand, sans être gigantesque ; où tout est noble, sans enflure.

Je ne m'étendrais pas autant sur le mérite de cet ouvrage, que tout le monde doit sentir, si, dans le temps où j'écris, il ne paraissait un prétendu commentaire de ce poëme, où l'on s'efforce d'en affaiblir toutes les beautés.

Malheur. Tel est le malheur des Poëtes : on les combat sans cesse & sans pudeur : on les attaque sur le plan de leurs ouvrages, sur les détails, sur les pensées, sur les vers, sur les hémistiches, sur les syllables mêmes. On ne convient de leur mérite que malgré soi : même après leur mort. *Homere* trouve encore des détracteurs : & sa gloire, sa gloire est de rencontrer, deux mille ans après sa mort, des gens qui contestent ses talens : s'il n'en avait point

u, ſe donnerait-on la peine de les ier, après vingt ſiécles ?

M. de *Voltaire*, dans ſes pieces de néâtre, eſt auſſi ſublime, auſſi abondant, plus varié que *Corneille*. Il eſt l'égal de *Racine* par la pureté de ſon ſtyle, & l'élégance de ſon expreſſion : quelquefois même ſon coloris eſt plus brillant, quoique ſouvent il ſoit moins recherché dans es vers. Le *Poëme de Fontenoy* eſt ſupéeur *au paſſage du Rhin* ; comme les diſours ſur *la nature de l'homme* ſont plus oëtiques & plus inſtructifs que les *Epîes de Boileau*. Le *Ruſſe à Paris* & le *Paure Diable* ſont des ſatyres plus énergiques plus fines que celles de cet Auteur : ne faut pourtant pas le déprimer ; on *art Poëtique* & ſon *Lutrin* n'ont été ni nités, ni ſurpaſſés. Le poëme de la *loi Naturelle* & celui ſur le *déſaſtre de Lisbonne*, e M. de *Voltaire*, n'avaient point de odele. Ses poéſies fugitives, ſont plus

M. de *Voltaire* reuſſit dans tous les genres.

ſont plus agréables, plus variées, plus rem-plies de verve que celles de *Chaulieu.* Je ne connais rien dans l'antiquité, ni chez nos voiſins qui puiſſe s'y comparer.

Si l'on ajoute à tant d'ouvrages, ſon hiſ-toire générale, d'un genre plus original en-core; hiſtoire dont tant d'Auteurs ont pillé des pages entieres, & que tant d'autres vou-dront en vain imiter; ſes romans, d'un genre inconnu juſqu'à lui; ſes élémens de *Newton*, & tant d'autres écrits, qui nous portent un caractere de nouveauté; il faut convenir que M. de *Voltaire* eſt non-ſeulement au-deſſus des Ecrivains du ſiécle de *Louis* XIV; mais peut-être au-deſſus des plus grands hommes qu'ont produit les peuples antiques & les nations modernes. *Ariſtote* & *Leibnitz* ont eu comme lui des connaiſſances univerſelles; mais ni l'un ni l'autre, n'eurent ainſi que lui, & le don de la poéſie & le don de l'é-loquence.

Il n'y a peut-être point de talent dont la nature ſoit ſi avare, que du talent des vers. Par-tout, le nombre des peintres, des Sculpteurs, des Architectes, des Muſiciens, des bons Proſateurs, l'emporte ſur celui des grands Poëtes.

Cependant ce ſiécle a vu pluſieurs Auteurs qui, ſans pouvoir ſe comparer à cet homme unique, ſe ſont diſtingués dans cet art dangereux, & ont prouvé qu'on pouvait être quelque choſe encore au ſecond rang. M. de *Voltaire* a porté ce jugement de *la Motte*; eſprit plus fécond qu'inventif, plus fin qu'énergique, il travailla dans tous les genres, & ne fut original dans aucun.

Autres Auteurs.

Racine, le fils du célebre *Racine*, eut véritablement du talent pour la poéſie. Son vers eſt toujours agréable, toujours facile, toujours plein de douceur & d'harmonie. Son poëme de la Religion ſe lit cependant avec quelque difficulté, moins par le choix

du ſujet, comme on le dit, que par la mo-notonie du ſtyle, toujours grave, toujours également bon. Cette monotonie, pour le dire en paſſant, eſt le défaut le plus commun de nos Poëtes, & c'eſt celui qui tue le plus infailliblement un ouvrage en vers.

Il eſt bien rare qu'un fils ſe diſtingue dans le même art que ſon pere; cependant cet exemple n'eſt pas unique parmi nos Poëtes. Nous en trouverons un dans *Clément Marot*, dont le pere s'était acquis une aſſez grande réputation par ſes vers; & dans ce *Mélin de St. Gelais*, bâtard *d'Octavien de St. Gelais*, Evêque d'Angoulême, & plus habile que lui.

Qu'on parcoure toutes les pieces de poé-ſie, écrites en Français depuis ces anciens Poëtes, & même depuis *Villon* jusqu'à ce jour: & qu'on en trouve une que l'on puiſ-ſe comparer avec le *Soir* & le *Matin*, de M. de *St. Lambert*; *les quatre parties du jour* du Cardinal de *Bernis*, *la Chartreuſe*, & *le Vert-*

vert, de M. *Greſſet*. Qu'on me cite une piece plus tendre, plus touchante, plus animée, que l'épître *d'Héloïſe à Abaillard*, de M. *Collardeau* : une épître mieux faite & plus aſſaiſonnée du ſel attique que les *diſputes*, de M. *Rullieres* : une traduction en vers qui aproche de celle des *Georgiques*, de M. *l'Abbé de Lille*, des Rondeaux, des Ballades, des couplets plus ingénieux & plus enjoués que vingt pieces fugitives dont les titres & les noms des Auteurs m'échappent en ce moment ; & ſi l'on n'en trouve point, que l'on convienne donc de bonne foi, que ce ſiécle n'a pas autant dégénéré pour la poéſie, qu'on le dit tous les jours, par l'ignorance profonde où l'on eſt des ſiécles paſſés, & par l'ignorance honteuſe où l'on ſe trouve, du ſiécle même dans lequel on vit.



De l'Erudition.

On n'a pas moins d'érudition que dans le siécle passé.

C'Est encore par un effet de cette même ignorance, qu'on ne cesse de répéter & de réimprimer dans des pamphlets & dans des journaux, que l'érudition est perdue ; que personne n'est profondément instruit des langues & des Auteurs de l'antiquité : mais M. *Dacier* & sa femme, morts l'un & l'autre au commencement du régne de *Louis* XV : mais *du Cange* & quelques autres érudits du siécle de *Louis* XIV, s'étaient-ils beaucoup plus enfoncés dans les ténebres de l'antiquité & dans les buissons épineux des langues, que ce *Fourmont* qui nous donna une *histoire critique des anciens peuples, qui ont précédé Cyrus* ; qui composa une grammaire chinoise, & tant d'autres ouvrages ? que le pere *Montfaucon* ? que ce *Freret* mis à la Bastille pour avoir composé un discours sur l'origine des Français, & beaucoup plus connu par ses lettres de *Trasibule* à *Leucippe* ? lettres qu'il

e garda bien de faire imprimer pendant sa ie, & qu'on ne manqua pas d'imprimer dès u'il fut mort : il porta l'érudition jusqu'à ouloir éclaircir *la Chronologie Chinoise & Lydienne*, également impénétrables.

Etaient-ils plus savans que M. de *Fonce-agne*, M. de *Guignes*, M. de *Ste Palaye*, I. *Court-de-Gébelin*, tous vivans encore, & ont le nom seul emporte l'idée de la plus aste érudition ? que M. de *Villoison* reçu à ge de vingt ans à l'Académie des belles-ttres, & honoré pour y entrer d'une dif-ense d'âge ?

Ont-ils laissé enfin une traduction plus stimée que celle de *Lucrece* par M. *de la range*; ou celle de Juvenal par M. *Dussault* ?

Ce ne fut qu'en 1717, deux ans après la ort de *Louis XIV*, que l'Académie des lles-lettres commença à nous donner ces émoires qui jettent un si grand jour sur les

L'Académie des belles-lettres donne des mémoires & des prix.

ténebres de l'antiquité : & ce ne fut qu'e
1754, que M. le Comte de *Caylus* fonda u
prix annuel pour être donné à celui qu
éclaircirait le mieux une question relativ
aux mœurs ou aux usages des peuples an
ciens.

Celle des sciences en donne aussi.

L'Académie des sciences avait déja don
né cet exemple ; mais elle ne l'avait donn
que sous *Louis* XV. Ce ne fut qu'en 1722
que M. *Rouillé-de-Meslay*, Conseiller a
parlement, y fonda un prix annuel.

Ouverture des langues entièrement oubliées.

Les travaux des membres de l'Académi
des belles-lettres, ont produit des fruits qu'o
ne pouvait se promettre en la fondant. M
l'Abbé *Barthelemy* a retrouvé l'alphabet Pal
myrénien. M. de *Ste Palaye* a retrouvé la
langue des Troubadours, que personne n'en
tendait plus : il s'est fait un dictionnaire, &
il a traduit leurs ouvrages. M. l'Abbé *Millo*
en a été l'éditeur & le rédacteur, à cause de
la grande vieillesse de ce vénérable Académi

ien. M. de *Ste. Palaye* avait, pendant plu- 1740.
ieurs années, parcouru la France & l'Italie, énétré dans toutes les bibliothéques, obtenu es brefs du Pape pour se faire donner la ommunication de certains manuscrits ; il vait enfin, par un travail immense, rassemblé quatre mille pieces de vers & douze cens ragmens des ouvrages des Troubadours. M. *Inquetil* fut aux Indes chercher les livres de *Zoroastre*, & apprendre la langue dans laquelle ils ont été écrits originairement, langue que personne ne sait en Europe, & qui n'est connue dans l'Indoustan même, que de quelques Parses.

Erudition Asiatique.

M. de *Voltaire*, qu'on s'étonne de ne point ouver parmi les membres de cette Académie ; M. de *Voltaire* a fait traduire par un rame au fond de l'inde, un commentaire u Veidam, qu'on appelle *Ezour-Veidam*, il l'a déposé à la bibliothéque du Roi.

Ainsi donc à l'érudition grecque & latine, seule que l'on eût sous le régne de *Louis*

XIV, nous avons ajouté une érudition asi
tique qu'alors on soupçonnait à peine.

Je sais que les antiquités asiatiques ne no
offrent point de modeles, comme les ant
quités grecques : on n'y trouve, ni un be
tableau, ni une belle statue, ni une belle c
lonne : leurs Poëtes & leurs Romanciers so
ampoulés ; leur imagination est gigantesqu
si leurs livres sacrés, souvent obscurs, renfe
ment de beaux traits de morale, leur myth
logie est remplie d'allégories qui n'ont ni
justesse, ni les agrémens de celles que l
Poëtes de la Grece ont employées dans leu
fables.

Si nos artistes ne doivent pas imiter l
artistes de l'Asie, le Philosophe ne doit p
dédaigner d'observer leurs ouvrages. Il e
bien curieux & peut-être plus utile qu'on n
pense, de connaître & de comparer les livr
qui ont semé la morale & la superstitio
chez tous les peuples de la terre.

De la Littérature.

Gazette & Journaux.

PArmi les divers ouvrages qui caractéri-
sent le siécle de *Louis* XIV, il en parut
ux d'un genre inconnu à tous les siécles qui
vaient précédé ; ce sont les Gazettes & les
urnaux. *Renaudot* , quelques années avant
régne , imagina la *Gazette de France* ; le
rcure parut à peu près dans le même-
nps. Ces ouvrages étaient également uti-
& curieux. Toute l'europe les adopta &
imita. Toute ville capitale voulut avoir
Gazette & son Journal ; sous le dernier
gne ils se sont multipliés à un tel point,
ils en sont devenus ridicules. Leurs Au-
rs toujours pressés par le temps , plus avi-
d'écrire que de bien penser, n'ont respec-
a vérité , ni dans leurs nouvelles , ni dans
rs jugemens : ils ont perdu la confiance :
sont restés sans gloire : on ne s'informe
nais de leur nom. Quelques-uns , pour être
ins ignorés , se sont faits calomniateurs

publics, & ont infligé une tache éternelle au nom de Journaliste, que *Bayle* & le *Clerc* avaient d'abord honoré.

Aujourd'hui ces sortes d'écrits ne se soutiennent que par cette insatiable avidité de s'informer de tout, qui tourmente la plûpart des hommes, & qui les fait courir après les nouvelles les plus évidemment fausses, comme après les plus vraies.

Dictionnaires.

Un ouvrage du même siécle, non moins utile, non moins original, & presque autant imité, c'est le dictionnaire historique de tous les hommes célébres par leurs actions, ou par leurs talens. Le seizieme siécle avait vu naître les Dictionnaires des langues mortes: *Moréri* inventa celui dont nous venons de parler, & pour récompense on appella son ouvrage de son nom. Ce fut d'abord une simple notice alphabétique qui contenait peu de noms & quelques généalogies, on l'a refait plusieurs fois depuis sa mort; il est bien plus

nple, mais il n'eſt encore ni complet, exact, ni écrit comme il devrait l'être. faut qu'une ſociété de gens de lettres cons, qu'une Académie, par exemple, en onne une nouvelle édition, & le refondant ntierement, en faſſe un de ces monumens ui honorent à jamais la littérature d'une naon. Tel eſt le Dictionnaire de l'Académie ançaiſe, autre ouvrage original du ſiécle ſſé, qui ſervit beaucoup à fixer notre lanie.

Sous le feu Roi, les Dictionnoires ſe ſont ultipliés à l'infini; on en a fait pour les ommes & pour les femmes célébres: tout t, toute ſcience eut le ſien. Preſque tous nt mal faits, & tous ont quelque utilité.

Enfin deux hommes de génie, d'un cou- Encyclopédie. ge & d'une patience qui effrayent l'imanation, oſerent entreprendre de faire un ictionnaire qui fût le dépôt des connoiſnces humaines: les difficultés étaient ſans

nombre, ils les combattirent sans relâche; & ils y travaillerent assidument pendant vin années. Ils engagerent les hommes les pl célebres dans les arts, dans les sciences, da la littérature, à y concourir : chacun sig son article ; chacun en répondit, chacun piqua de le bien faire : & quoique tous l articles ne soient pas également bons, c ouvrage immense réussit au-delà de ce qu'o pouvait en esperer.

A peine achevé, on le réimprima hors d Royaume dans plusieurs endroits. Des savan le commenterent en Suisse, & l'Encyclop die, persécutée dans sa naissance, suspendu par le Gouvernement, reclamée par la na tion, admirée de l'Europe, est le monumen le plus étonnant que la littérature ait enco produit chez aucun peuple.

Dictionnaire d'histoire naturelle. Un autre homme entreprit seul un ouvrag qui aurait la même immensité, si les homme étaient assez instruits pour l'exécuter da toute

ute ſon étendue Il s'agiſſait de décrire &
: ranger par ordre alphabétique toutes les
roductions de la nature. Ce Dictionnaire
it par M. de *Bomare*, eut un ſuccès pro-
gieux ; toute l'Europe le rechercha, & les
vans de la Suiſſe lui firent le même hon-
ur qu'à l'Encyclopédie : ils le commen-
rent.

Utilité d'unir la littérature aux ſciences.

Si l'on fit tant de progrès dans ce genre
le & nouveau, on en fit encore plus dans
autres. *Fontenelle*, dès le commence-
nt de ce ſiécle, apprit aux ſavans à ne
int dédaigner les fleurs de la littérature ;
ut clair, il fut agréable dans tout ce qu'il
ivit : & par les charmes qu'il répandit ſur
ſciences, il étendit beaucoup leur em-
e.

Depuis cette époque, tous ceux qui ont
tendu à la gloire, ont traité des ſujets
s importans, & ont revêtu leurs ouvrages
n caractere de moralité qui a fait ap-
ler ce ſiécle, le ſiécle de la philoſophie.

Littérature du siécle de *Louis XIV.* comparée a celle du siécle de *Louis XV.*

Les plus beaux ouvrages de litttérature d[illegible] siécle de Louis XIV, furent les oraisons fu[illegible] nebres de *Fléchier* & de *Bossuet*, l'histoir[illegible] universelle de ce dernier, les sermons d[illegible] *ordaloue* & de *Massillon*, le Roman d[illegible] *Télémaque* par *Fénelon*, les ouvrages sur l[illegible] langue, de *Vaugelas* : tout le monde les con[illegible] naît.

Mais les ouvrages de *Dumarsais*, & le[illegible] synonymes de l'Abbé *Girard*, production[illegible] du dernier régne, sont-ils inférieurs aux plu[illegible] savantes observations des Grammairiens d[illegible] ce beau siécle ?

Eloquence.

L'éloquence a-t-elle dégénéré, ou a-t-ell[illegible] changé de genre ? Je ne connais point d'o[illegible] raisons funebres qu'on puisse comparer [illegible] celles de *Bossuet* & de *Fléchier* ; mais M[illegible] *Thomas*, dont l'élocution est moins facil[illegible] peut-être, & dont l'éloquence est si mâle & si philosophique ; M. *Thomas* a-t-il disput[illegible] vainement contre ces grands hommes ? dan[illegible]

e barreau ? le *Normand* & *Cochin* n'ont-ils ɔas effacé la gloire de *Patru ?* les premieres ɔlaces de la magiſtrature n'ont-elles pas été ccupées par les plus grands hommes ? pou-roient-elles être mieux remplies que par le Chancelier *Daguеſſeau* & par M. de *Maleher-es*, ſi renommé par ſon éloquence, par ſon mour pour le bien public & par la ſimpli-ité de ſes mœurs ? les Parlemens de Province 'ont-ils pas produit des hommes auſſi diſtin-ués par leur éloquence, que celui de Paris ? I. *de la Chalotais* à Rennes ; M. de *Montclar* Aix ; *M. Servant* à Grenoble ; MM. *du Paty* de *Monteſquieu* à Bordeaux.

M. *des Broſſes*, premier Préſident du Par-ment de Dijon, eſt célébre par ſon livre mécaniſme du langage. Sous quel régne s tribunaux de la France ont-ils raſſemblé tant d'hommes doués de grands talens, d'un courage plus ferme dans les revers ? n reproche cependant à ces tribunaux de

manquer de philoſophie, & d'être moins éclairés que leur ſiécle.

Traités d'éducation.

Je ne ſais point du tout, il eſt vrai, ſi les prédicateurs de nos jours ont égalé ceux du ſiécle paſſé. Mais je ne crains point de comparer l'*Emille* au *Télémaque* : s'il eſt moins ſage dans ſa compoſition, moins timoré dans ſes principes, moins réſervé dans ſa morale ; il eſt plus rapide dans ſon ſtyle, plus mâle, plus hardi dans ſes conſéquences ; il creuſe plus profondément dans le cœur humain : il eſt plus éloquent, plus pathétique, plus intéreſſant ; eh ! quels livres quels traités d'éducation que ces deux ouvrages ! que leur comparera-t-on dans les autres nations ? eſt-ce la Cyropédie de *Xénophon*, ou le traité que *Loke* a compoſé ſur l'éducation phyſique ?

L'hiſtoire que *Boſſuet* appella univerſelle & qui l'eſt ſi peu, fut toujours plus vantée que lue. La premiere partie qu'il intitula *d*

la suite des temps, est trop seche, trop aride, ressemble trop à une table des matieres : la seconde qu'il nomma *suite de la Religion*, n'est qu'un ouvrage de théologie, contraire à la théologie des autres sectes Chrétiennes : la troisieme partie, qui traite *des Empires*, vaut beaucoup mieux : ce n'est pas l'histoire, c'est le tableau des grands empires de l'antiquité ; mais ce tableau manque par la critique ; il offre autant de fables que de vérités ; il est trop dénué de cette philosophie, qui doit animer tout écrivain, & surtout celui qui retrace les actions des Rois & les malheurs des peuples. *Bossuet* s'occupe trop des Juifs ; il oublie les Tartares, les peuples de l'Indoustan, les Chinois, & les Japonnois. Dans son histoire générale, M. de *Voltaire* fait exactement le tour du globe : tous les peuples, tous les climats, tous les siécles, sont toujours présens à sa pensée : il les compare ou les oppose sans cesse les uns aux autres, avec un art admirable : il est infiniment supérieur à *Bossuet* par l'excellence

de ſa morale, par l'impartialité de ſon eſprit, par l'exactitude, par la maniere de repréſenter les faits : par l'intérêt, par la critique ſi néceſſaire à tout hiſtorien ; & ce qui doit ſur-tout étonner ceux qui, ſans avoir lu *Boſſuet*, l'ont tant entendu vanter, cet ouvrage l'emporte ſur le ſien, par le ſtyle plus varié, plus ſimple, plus véritablement noble.

L'hiſtoire de *Charles* XII, eſt écrite d'un ſtyle auſſi brillant, & auſſi rapide que ſes conquêtes. Celle du Czar *Pierre* I, écrite avec moins d'éclat, a un ſtyle plus convenable à l'hiſtoire d'un légiſlateur. C'eſt ainſi que ce grand homme, eut toujours le véritable ton qui convenait à ſon ſujet.

Eſprit des loix.

Mais quel livre le ſiécle de *Louis* XIV, a-t-il laiſſé qui puiſſe ſe comparer à l'*Eſprit des loix* ? ce livre où il y a tant d'erreurs & tant de vérités : qu'on peut critiquer, mais qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer : dont la

ecture toujours inſtructive, eſt toujours in-éreſſante : il faut s'en méfier, mais il faut le ire. J'oſe en dire autant de la *grandeur & le la décadence des Romains*, de ce même *Monteſquieu* : ſi l'on peut attribuer à d'au-res cauſes la gloire & la chûte de cet em-pire, on ne peut ni mieux écrire, ni dire plus de choſes en moins de mots.

L'Eſprit.

Ce livre de l'*Eſprit* qui fit jetter tant de ris contre le ſage *Helvetius*, n'eſt ni ſi oncis, ni ſi correct dans ſon ſtyle : mais il ait penſer ſi profondément & ſi abondam-ment ſes lecteurs, qu'il faut néceſſairement e lire, malgré quelques erreurs, & malgré uelques petits contes qui le déparent.

Si l'on met au rang des Auteurs qui ho-orent notre littérature, l'Auteur d'Emile, uoique né à Geneve, parce qu'il eſt d'un ays où l'on parle Français ; parce qu'il a ixé ſon ſéjour en France ; parce qu'il y a crit ſes ouvrages : ne doit-on pas auſſi ad-

mettre dans ce rang ce M. *Paw*, Auteur d
recherches ſur les Américains, ſur les Chi
nois & ſur les Egyptiens ? s'il eſt né en Alle
magne, s'il n'a point préféré la France à ſ
patrie, il s'eſt naturaliſé Français en écrivan
dans notre langue deux des meilleurs ouvra
ges qu'elle ait jamais produits : pleins de re
cherches profondes, ils ſont écrits avec u
intérêt dont ces recherches paraiſſaient pe
ſuſceptibles. Il y parle une langue qui n'eſ
point la ſienne, avec une facilité, une pré
ciſion, & quelquefois même avec une ori
ginalité dont un Français s'honorerait ; i
ſonde les ténebres de l'antiquité, & il ſai
être clair dans tout ce qu'il dit : prodigue
de faits, avare de mots, en étonnant le
lecteur par ſes connaiſſances, il ſait toujours
lui plaire : on aime à le ſuivre dans les de-
ſerts de l'Amérique, ou parmi les ruines de
l'ancienne Egypte.

Un livre d'une érudition non moins pro-
fonde, peut-être, mais toute différente,

ſt, *l'hiſtoire philoſophique & politique des ablisſemens & du commerce des Européens ans les deux Indes.*

Cet Ouvrage de génie eſt plein d'une ſciene qu'on n'acquiert point dans les livres. Ce ne ont pas les ſeuls ſavans, ce ſont les Négocians e tout l'univers que l'Auteur a conſultés. Il emble avoir compulſé tous les regiſtres de ous les Bureaux du commerce & de la mane de tous les Etats de l'Europe : on ſerait enté de croire qu'il a vu tous les lieux dont parle, & qu'il a vécu long-temps chez les euples de l'Amérique & chez les peuples e l'Inde. Ce Philoſophe s'eſt dérobé aux aſtes éloges qui lui ſont dûs, en gardant le lus profond anonyme. Je ne connais qu'un eproche à lui faire. Sa grande ame irritée ar l'injuſtice & par la tyrannie, a quelqueois un peu trop décrié l'humanité, ſon ſiéle & ſon pays. Mais cette noble colere fait lle-même l'éloge de celui qui l'éprouve.

Histoire naturelle.

Il faut remonter jusqu'à *Pline* & jusqu'au temps d'*Aristote*, pour trouver un ouvrage qu'on ose mettre à côté de *l'histoire naturelle de* M. de *Buffon*. Cette histoire, écrite avec l'éloquence de *Platon*, l'emporte infiniment sur les ouvrages de ces deux anciens. Lorsque ce livre parut, & qu'il étonna ses lecteurs par la majesté de son style, par la beauté de ses descriptions, par la hardiesse de ces traits qui peignent toute la grandeur de la nature & qui ravissent l'imagination ; on disait de M. de *Buffon, que Dieu l'avait choisi pour écrire les merveilles de la création.*

Tandis que ce grand homme interrogeait la nature & nous la peignait dans toute son étendue ; un autre, M. de *Réaumur*, l'étudiait dans ses productions les plus petites, nous traçait l'histoire naturelle des insectes, & nous faisoit connaître des peuples entiers, des êtres innombrables, dont la plûpart des hommes ne soupçonnent pas l'existence, &

nt la peticeſſe, le nombre, la forme & métamorphoſes étonnent la raiſon humaine.

Mais ici ſe confondent les bornes de la littérature & des ſciences, que tant de ſavans nous ont appris à méconnaître.

Pluſieurs Rois accueillent nos ſavans & nos Philoſophes.

M. de *Fontenelle*, M. de *Monteſquieu*, M. *Voltaire*, M. d'*Alembert*, M. *Diderot*, ont ité des ſciences les plus abſtraites, avec clarté & les agrément de la ſimple littérae : ce double mérite, en les rendant infiment utiles, a répandu leur gloire dans ute l'Europe & les a fait rechercher de uſieurs ſouverains. On ſait l'accueil que fit Roi de Pruſſe, à l'Auteur de la Henria-, à celui qui compoſa le diſcours prélimiire de l'Encyclopédie ; à M. de *Mauper-s* ; à M. *de la Lande*, à tous les ſavans Frans qu'il attirait à ſa Cour.

M. d'*Alembert* refuſa de ſe charger de l'écation du fils de l'Impératrice de Ruſſie.

M. *Diderot* fut comblé des bienfaits de ce souveraine. Cette Impératrice, le Roi Prusse, le Roi de Suede, le Roi de Danmarck, ont été en correspondance avec de *Voltaire* : je ne sache pas qu'aucun souverain du midi, excepté *Benoît* XIV, ait jamais écrit à ce grand homme.

Des Pédants les persécutent.

Tandis que tant de Rois se faisoient mérite d'honorer les sciences, en accueillant ainsi ceux qui les faisaient fleurir, on n'osa imprimer leurs ouvrages dans le Royaume où ils étoient composés, & dont ils faisaient la gloire.

L'Esprit des loix fut d'abord imprimé Geneve ; *l'histoire générale* à Londres, à Amsterdam, à Geneve, & jamais en France ; l'*Emile* en Hollande.

Ce qui arrive à M. de *Buffon*.

L'histoire naturelle le fut à Paris : la Sorbonne s'éleva contre elle ; l'Auteur allait être persécuté ; la Cour, la ville de Paris

France entiere prirent en vain ſa défenſe,
fallut qu'il fit imprimer une eſpece de juſ-
cation.

Helvetius fut encore plus puni d'avoir l'audace de faire imprimer à Paris ſon li-
de *l'Eſprit*. Le Cenſeur qui l'avait aprouvé rdit toutes ſes places, l'Auteur fut obligé ſe défaire d'une charge qu'il avait chez Reine; le Parlement fit brûler ſon livre, la Sorbonne écrivit contre lui. Sans ſa fem-
e, ſans ſes enfans, ſans les prieres de ſes nis, ſans les larmes de tant de malheureux i ne ſubſiſtaient que de ſes bienfaits, il ſe t réfugié en Hollande ou en Angleterre; n cœur ne put réſiſter à tant d'aſſauts, & our appaiſer les clameurs de ſes ennemis, conſentit à ſe rétracter comme *Galilée*.

M. *Helvetius*.

Jean-Jacques Rouſſeau fut plus malheu-
eux encore : en vain ſon livre d'*Emile* por-
it le nom d'une ville étrangere, & était nprimé avec la permiſſion d'une puiſſance

étrangere ; le Parlement de Paris le condamne au feu & décrete son Auteur de prise de corps. *Jean-Jacques* veut se rendre en prison & confondre ce Tribunal. Le Prince de *Conty*, le Maréchal de *Luxembourg*, qui l'honoraient d'une amitié particuliere, s'opposent à ce dessein ; ils n'osent se croire assez de crédit pour le sauver, si ce Tribunal le condamne ; ils l'arrachent à la solitude où il vivait ; ils le forcent à fuir, à quitter ce Royaume qu'il aimait. Il tourne ses pas vers *Geneve* dont il était citoyen : il apprend dans sa route, qu'il y est condamné comme à Paris : il se sauve au milieu des Montagnes de la Suisse. Une lettre fulminante de l'Archevêque de Paris parvient jusqu'à lui au fond de ces déserts ; il y voit que cet Archevêque le dénonce à tous les fidéles, comme un impie dont ils ne doivent point lire les écrits. Alors son ame abattue se ranime : & dans ses malheurs il se conduit avec plus de fierté que n'en eut jamais aucun Spartiate, ou aucun Romain.

Il renvoie à ſa patrie ingrate ſon titre de citoyen : il renonce à ſon pays & à ſes droits : il donne le premier un tel exemple. Il fait une réponſe impérieuſe à *Chriſtophe de Beaumont , Archevêque de Paris.* Il reproche au Parlement de cette ville d'avoir violé les loix en le décrétant de priſe de corps , avant de l'avoir *aſſigné pour être oui.*

La Cour , ni les habitans de Paris , ni le peuple de France ne penſaient comme les Tribunaux , ou comme le clergé. *Jean-Jacques* inquiété dans les Montagnes de la Suiſſe , veut paſſer en Angleterre ; il tourne autour de la France ſans oſer y rentrer. On l'apprend à Verſailles, & ſoudain le Miniſtre lui envoie un paſſeport de la Cour , qui le met ſous la protection immédiate du Roi , qui le ſouſtrait aux perquiſitions de tous les Tribunaux , qui lui permet de traverſer la France , & de venir à Paris. Il jouit quelque-temps , dans cette capitale , de la douceur de revoir ſes amis , & d'être admiré d'un peuple qui

le plaignait & qui désavouait ses Magistrats.

Il passe à Londres, & bientôt, son ame vive & fiere ne s'accommodant point de l'esprit froid & altier des Anglais, il sort de leur Isle, il revient en France sans passeport de la Cour, sans précautions, il débarque à Calais. Les habitans de cette ville ont toujours aimé les grands hommes & les actions courageuses ; les Magistrats s'assemblent ; ils veulent porter à *Jean-Jacques* le Vin de la ville : ils craignent d'irriter le Parlement, en rendant cet hommage à un homme qu'il a décreté, & en supprimant une vaine cérémonie, ils lui rendent l'honneur d'aller le féliciter tous en corps.

Il se dérobe à tant d'accueil, & ne sachant où porter ses pas, il écrit au Marquis de *Mirabeau* qu'il ne connaît que par son livre de l'*Ami des hommes* : » Je suis homme » & malheureux ; vous êtes l'ami des hom- » mes, vous devez être le mien. « Il des- cend

cend chez lui, & il y trouve tout ce que l'amitié peut offrir.

Depuis ce moment, il n'a point quitté la France ; il a fixé enfin sa résidence à Paris, sous les yeux du Tribunal qui l'a décrété ; n'ayant d'autre appui que sa gloire, & que la certitude qu'il n'y a pas dans la nation un seul homme assez lâche, pour demander l'exécution d'un décret qu'on n'aurait point dû lancer, puisqu'au moins il aurait dû être précédé d'un autre.

M. de *Beaumarchais.*

Ainsi donc le sort d'un grand homme ne dépend pas tout-à-fait du caprice d'un Tribunal. L'Aréopage, pour avoir fait mourir *Socrate*, & l'inquisition pour avoir condamné *Galilée*, sont devenus la haine de toutes les ames fortes, & l'objet éternel des railleries de toute l'Europe.

Ce Parlement éphémere qui usurpa quelque-temps les droits de celui qui était exi-

lé, fit une cruelle épreuve du danger que court un Tribunal en condamnant un homme de bien, doué de grands talens.

Il avait fait perdre à l'Auteur d'*Eugénie* une cause évidemment juste : mais cet Auteur avait alors deux Ministres contre lui, & son adversaire était un homme de condition, immensément riche.

Un procès plus dangereux succéda bientôt à ce procès.

M. de *Beaumarchais* se plaignait hautement du juge qui avait rapporté son affaire, & sur-tout de la femme de ce juge. Elle vendait les audiences de son mari, & elle avait reçu de M. de *Beaumarchais* des bijoux & de l'argent.

Le juge effrayé de ces plaintes, & de la rumeur publique, le dénonce & l'accuse d'avoir voulu le corrompre.

Ce fut alors que M. de *Beaumarchais* publia ses mémoires dont le succès prodigieux l'étonna lui-même. On les compara aux lettres Provinciales, parce qu'ils étaient d'un style original, qu'ils versaient le ridicule sur ses adversaires, & qu'ils attaquaient, quoiqu'indirectement, une grande société d'hommes, qui prétendaient par leur état à la considération publique.

Mais les lettres provinciales avec autant d'esprit & un style plus égal & plus pur, peut-être, ont moins d'énergie, moins de chaleur, & sont d'un intérêt moins général. *Paschal* tranquille, méditait ses lettres à loisir & se cachait en les écrivant; M. de *Beaumarchais* composait dans le tumulte des affaires, au milieu des cris d'une famille désolée, & il combattait à découvert contre ses propres juges.

L'instruction de tout procès criminel se fait en secret chez nous; l'Auteur de ces mé-

moires oſa publier tout ce qui s'était dit dans ſes confrontations ; il oſa publier les queſtions que le Parlement lui fit quand il comparut à huis-clos devant lui, & les réponſes qu'il fit à ces queſtions, dont pluſieurs étaient inſidieuſes : c'était bleſſer l'uſage & ſur-tout ſes juges ; mais c'était éclairer la nation que tant de myſtere indigne, & qui déſirerait que l'inſtruction de tout procès criminel ſe fît publiquement comme dans l'ancienne Rome & comme chez nos voiſins : c'était offrir un modele de défenſe à tout homme injuſtement accuſé.

Chaque pas qu'il faiſait était une preuve d'innocence & de courage ; à peine trouvait-il un Avocat qui oſât ſigner ſes mémoires ; ſes parens effrayés ne lui conſeillaient que de fuir ou d'arranger cette affaire ; ſes amis s'efforçaient d'arrêter ſa plume, de modérer ſes démarches, d'affaiblir tous les traits qu'il lançait & qu'ils craignaient de voir retomber ſur lui. Ses ennemis cherchaient à

l'intimider par les rapports les plus effrayans, les nouvelles les plus fausses, les calomnies les plus atroces. Enfin il marchait seul, sans guide & sans conseil, dans une carriere nouvelle, obscure, semée de dangers & terminée par un précipice.

Sans crainte au milieu de tant de périls, il attaqua toujours tout adversaire qui se présenta. On sentit que, par ses attaques réitérées, il provoquait ses ennemis à faire sur sa vie & sur ses mœurs les perquisitions les plus rigoureuses; on sentit encore que ses adversaires les avaient faites, & on jugea par leur silence qu'elles n'avaient tourné qu'à leur confusion & qu'à sa gloire.

Plusieurs de ses juges étaient ses ennemis déclarés: en vain il demanda qu'ils se récusassent, il ne fit que les irriter.

La haine confondit tout; & le Tribunal condamna également au blâme, & le juge,

& sa femme, & l'homme qu'ils avaient eu l'imprudence d'accuser.

Le public ne les confondit point; le juge fut flétri, abandonné, rejetté du milieu de la société: M. de *Beaumarchais* n'en fut que plus recherché, que plus honoré. On courut en foule à la porte de sa maison qu'il n'osait plus habiter; des personnes de tout rang, des inconnus, des étrangers lui écrivirent & le presserent d'accepter des services, de l'argent & une retraite.

Le Prince de Conty, dont la noble fermeté ne se démentit jamais, l'honora d'une visite dans l'asile où il se dérobait à la foule & à ses ennemis. Le Duc de Chartres voulut le connaître. Le public au théâtre applaudissait à tout ce qui faisait allusion à ses affaires; le Magistrat se crut obligé de défendre la représentation d'*Eugénie* & de ses autres ouvrages: c'était un triomphe complet.

Ce triomphe rendit ſes ennemis plus acharnés ; on allait attenter à ſa liberté : mais tandis qu'on le croyait à Paris ſous la main du Miniſtre, il ſortit de ce Royaume dont toutes les iſſues lui étaient fermées.

On crut alors qu'il employerait ſon éloquence à ſe venger de ſa patrie, il n'employa ſes talens qu'à la ſervir ; & tandis qu'il tirait une nouvelle conſidération de ſes propres malheurs, on prévoyait & l'on annonçait la chûte d'un Tribunal peu ſolide, qui s'ébranlait lui-même par de tels jugemens.

M. de *Voltaire* réuniſſant tous les talens, éprouva tous les genres de perſécutions. On le calomnia à la Cour, à la ville, dans les Tribunaux ; on publia, on imprima contre lui, les livres les plus abſurdes & les hiſtoires les plus fauſſes. Ses œuvres avaient valu pluſieurs millions à la Librairie, & les preſſes ne ceſſaient d'imprimer des libelles pour le diffamer. Les Journaux étaient remplis

M. de *Voltaire.*

de petites pieces qui lui échappaient, les Journaliſtes ſentaient qu'elles ſeules faiſaient rechercher leurs compilations, & ils l'injuriaient ſans ceſſe. Ses œuvres étaient la gloire de la nation, & des Tribunaux en faiſaient brûler une grande partie par la main du Bourreau; on fut long-temps ſans oſer imprimer en France la Henriade. Pendant qu'on le perſécutait ainſi, ce grand homme ſecourait en ſecret la miſere de pluſieurs hommes de lettres, dont quelques-uns ſe ſont depuis élevés contre lui, de peur qu'on ne les ſoupçonnât d'en avoir reçu des ſecours. Je tiens ce fait de l'homme que M. de *Voltaire* chargea pendant pluſieurs années de diſtribuer ſes bienfaits, & que l'ingratitude de ces prétendus gens de lettres, a juſtement indigné.

Depuis, dans ſa retraite ſur les confins de la France, il conſacra ſa vie entiere à faire du bien; on le vit employer ſa plume, ſon crédit, ſa fortune, à venger les

las des outrages du fanatiſme ; à ſauver s *Sirven* en butte aux mêmes fureurs.

Répandant les bienfaits autour de lui, onnant un aſyle aux deſcendans des Cor- eilles ; défendant les opprimés ; défrichant ne terre juſqu'alors ſtérile ; peuplant un ays autrefois déſert ; bâtiſſant une égliſe ; ombattant à la fois les ſuperſtitieux & les hées ; il eut des querelles très-vives avec Évêque d'*Annecy*. On alarma ce vieillard énérable ; on ameuta des payſans contre i ; on lui fit craindre pour ſes jours : il e rétracta point ce qu'il avait écrit ; mais ſe crut obligé, à l'âge de près de 80 ans, e communier publiquement, & d'en pren- re acte par-devant Notaire, pour ſe ſouſ- aire aux intrigues qu'on tramait contre lui.

Rien ne décourage les Philoſophes. Services qu'ils rendent.

Ainſi l'étude de la philoſophie avait ſes angers : ainſi des hommes qui paſſaient ur vie à chercher la vérité, à faire le bien, enſeigner la vertu, à recommander la

paix & la concorde, étaient perpétuellement en butte à mille perſécutions auſſi ridicules qu'odieuſes. Cependant rien ne les décourageait ; ils produiſaient des chefs-d'œuvres au milieu des troubles ; ils répandaient de nouvelles lumieres juſques chez le peuple : ils empêcherent enfin deux fois des querelles de théologie de dégénérer en factions atroces, & peut-être ſanglantes. Les prétendus miracles arrivés ſur le tombeau du diacre *Pâris*, & les billets de confeſſion à l'uſage des mourans, auraient produit des troubles funeſtes, ſans les digues que la philoſophie élevait de toutes parts contre les torrens du fanatiſme.

Des Romans.

LEs ſages ont employé des armes de toute eſpece pour combattre l'erreur, les vices, & l'ignorance. On a déguiſé la

rité sous les traits de la fable : cet usage t ancien.

Dans le siécle passé, les romans n'étaient e de faibles imitations des poëmes du *oyardo* & de l'*Arioste* : on n'y trouvait ères que de la galanterie, des femmes levées, des ravisseurs punis, & toujours la Chevalerie : le seul but qu'on s'y prosât était d'amuser, mais il n'y avait aune espece de moralité. Il faut pourtant excepter le *Télémaque* de *Fénelon* ; mais ouvrage n'était qu'une imitation des ëmes grecs.

Romans du siécle dernier.

Montesquieu, dans ses lettres Persannes, ignit les mœurs nationales, & les opposa x mœurs de l'Orient ; il y déposa une critiue fine & ingénieuse dont l'utilité était nsible. Madame de *Grafigny* donna ses *tres Péruviennes* ; c'était le même esprit ec une critique plus forte & un sentiment us profond. Ces livres si souvent imités,

Ceux d'aujourd'hui ont acquis une moralité que n'avaient point ceux qu'on écrivit sous *Louis XIV.*

n'ont point égalés, si ce n'est par M. de *Vol-taire* dans ses lettres *d'Amabed*, ouvrage d'un morale plus hardie, mais qui pese sur l'am du lecteur, si je puis m'exprimer ainsi : on est fâché que la vertu de ces Indiens s'al-tere en Italie, & que les crimes qui le avaient si violemment révoltés aux bords d Gange, ne soient plus que des legerete aux bords du Tibre. Tous les romans de c grand homme sont remplis d'imagination de moralité & de critique. Il n'est personn qui ne les ait relus vingt fois.

Depuis les lettres Persannes, presque tou les romans furent moraux. On voulut imite la nature, dans ce genre comme dans le autres. Las de courir le monde en imagi-nation, & d'écrire des aventures peu croya-bles, les Auteurs voulurent peindre le mœurs domestiques. On écrivit le roma de ses propres foyers, on préféra la form de lettres ; c'est un genre de dialogue qu permet de détailler les sentimens du cœu

: qui demande peu d'aventures. Le plus cé-
bre de tous, fut *l'Héloïſe de Rouſſeau*. J'ai
onnu des perſonnes ſenſibles, qui n'avaient
mais oſé en faire une ſeconde lecture, tant
les avaient été affectées de la premiere.

Je ne parlerai point ici de cette foule
rodigieuſe de romans, de contes, d'ou-
rages legers que chaque jour voit éclôre :
en eſt pluſieurs qui, dans tout autre pays,
uſſent fait la réputation d'un Auteur, &
ı'à peine on a remarqué au milieu des
hef-d'œuvres dont nous ſommes entourés.
e n'obmettrai point pourtant les *contes mo-*
ux de M. de *Marmontel*, ouvrage en-
hanteur, d'une morale douce, dont la plû-
art ont déja été mis en Comédie par vingt
uteurs. Son roman de *Béliſaire* fut cenſuré
ar la Sorbonne, & peu de temps après la
our nomma M. de *Marmontel* Hiſtoriogra-
he de France.



Etabliſſemens utiles à la Littérature.

TOus les genres étant ainſi cultivés, l'émulation paſſa de la capitale dans les Provinces ; il ſe forma des Académies & des ſociétés littéraires, dans toutes les villes dont les citoyens ont un peu d'aiſance. L'Univerſité de Paris prit plus d'activité : pour animer davantage la jeuneſſe, elle diſtribua tous les ans, en préſence des Magiſtrats appellés à cette ſolemnité, des prix publics aux écoliers qui s'étaient ſe plus diſtingués. Cet uſage n'a commencé qu'en 1747.

Accroiſſement de la Bibliothéque du Roi.

La Bibliothéque du Roi fut tranſportée dans le bâtiment qu'elle occupe aujourd'hui, rue de *Richelieu.* Elle s'eſt plus enrichie ſous le feu Roi que ſous tous ſes prédéceſſeurs. En 1729, M. l'Abbé *Sévin* fut envoyé à *Conſtantinople* & dans tout le levant, pour

acheter tous les manuſcrits Grecs, Turcs, rabes ou Perſans qu'il pourrait acquérir.

On fit plus, on établit à *Conſtantinople* un ollége de jeunes gens deſtinés à apprendre s langues Orientales, & à nous en traduire s livres. On dépoſa à la bibliothéque du oi leurs traductions & les livres originaux. nſi en 1732 cette bibliothéque fut augentée de 10 mille manuſcrits : on frappa ıe médaille pour célébrer & pour conſer cet événement. On y compte aujourhui plus de 82 mille manuſcrits : il n'y avait gueres que 30 mille à la mort de ouis XIV. Le nombre des volumes reliés, ui ſe monte aujourd'hui à plus de 150 mille, allait pas alors à plus de 72 mille.

Notre langue prédomine en Europe.

Tant d'activité, tant de grands ouvrages it répandu notre langue, du Nord au midi l'Europe. Il y a peu d'hommes bien éles qui ne la parlent dans toutes les Cours : le eſt aſſez commune dans toutes les gran-

des villes, pour que des Comédiens Françai
y subsistent des représentations qu'ils don-
nent de nos pieces de théâtre. Le Roi d
Prusse n'a pas dédaigné d'écrire dans cett
langue les annales de sa nation & les ver
qu'il a faits pour sa propre gloire. Le der-
nier traité de paix entre les Russes & le
Turcs, fut rédigé en Français.

Des Sciences.

UN peu d'agriculture, un peu de com-
merce, quelques arts grossiers, voil
l'Etat où sont les trois quarts des habitan
de ce globe. Les rêves de l'imagination or
tenu lieu de sciences pendant bien des sié-
cles, à tous ceux qui ont tenté de sortir d
cet état de langueur & d'ignorance.

Chercher à pénétrer avec une applicatio
sans relâche tous les secrets de la nature
étudie

udier ſa marche, obſerver ſes effets, ſuivre
ous ſes mouvemens, & défendre à ſon imagination de faire un pas au-delà de l'expéience; c'eſt une des plus difficiles tentaves de ce dernier ſiécle, & l'on n'a pas
oujours réuſſi.

Je ne prétends point détailler ici tous les
rogrès qu'ont fait les ſciences depuis 60 ans,
i m'égarer ſur cet Océan ſans bornes: heuux ſeulement ſi je puis y marquer quelques
les.

Il eſt même aſſez difficile de diſcerner ce
ui appartient aux ſavans Français, & aux
vans étrangers. La communication qui réne aujourd'hui entre toutes les grande vils de l'Europe, eſt très-facile & très-rapide;
eſt un avantage particulier à ce ſiécle, il eſt
ès-grand: mais il fait douter quelquefois du
ays où une connaiſſance eſt née.

La Phyſique, la Chymie, la Géographie
l'Aſtronomie, ont fait ſur-tout des pro-

grès dans ce siécle, & se sont prêté des secours mutuels.

Connaissance du globe.

Si les Anglais ont découvert par des calculs, les loix de l'attraction & de la gravitation; les Français, par des voyages & des travaux immenses, ont vérifié la figure de la terre.

Il a plus de chaleur qu'il n'en reçoit du soleil.

M. de *Mairan* a démontré que la terre avait par elle-même une chaleur qu'elle ne tenait point du soleil, & qui est beaucoup plus considérable que celle qu'elle en reçoit.

Les faits sont connus, les causes restent cachées. M. de *Mairan* attribue cette chaleur, à un feu central qui s'exhale par la bouche des volcans. M. de *Buffon* croit, que la terre est une partie du soleil, détachée par le choc d'une cométe, & qui d'abord brûlante, s'est refroidie au point d'être habitée, & se refroidira au point de ne l'être plus.

Cela lui parut d'autant plus vraiſemblable, que l'applatiſſement des pôles, & l'élévation de l'équateur, ſemblent prouver que la terre entiere a été quelque-temps un globe ſans conſiſtance ; une maſſe de matiere, ou délayée par l'eau, ou miſe en fuſion par le feu, & que la chymie lui démontra que tous les corps ſont vitrifiables à différens degrés de feu.

Il paraît qu'il a été embraſé & ſubmergé.

Cependant les voyages des ſavans Français, donnant des connaiſſances plus exactes ſur la géographie, on s'apperçut que preſque toutes les hautes montagnes étaient, ou avaient été des volcans ; que l'extérieur du globe était formé de longues couches de terre ou de ſable, ou de coquilles, qui ſemblaient avoir été dépoſées lentement par les eaux : que les angles ſaillans que forment une chaîne de montagne étant toujours ſitués vis-à-vis des angles rentrans de l'autre chaîne, il paraît que les vallons ſont les lits deſſéchés des anciens courans qui coulaient dans

la mer. Enfin, les productions marines que l'on trouve, en quelque endroit qu'on creuſe la terre, même ſur les montagnes, ne permirent plus de douter que l'Océan n'en eût couvert toutes les parties.

Toutes les connaiſſances humaines qui paraiſſent ſouvent ſe contredire, ſe prêtent pourtant un appui mutuel, quand elles ſont approfondies.

Ainſi l'hiſtoire parut d'abord démentir la phyſique; en la liſant mieux, on trouva que tous les peuples du monde, les Chinois, les Chaldéens, les Perſes, les Grecs, les Péruviens, avaient conſervé quelque ſouvenir du monde embraſé & du monde ſubmergé : il fut facile de tout concilier.

On conçut que le globe enflammé, par quelque cauſe que ce ſoit, avait commencé à ſe refroidir par les pôles, & pouvait brûler encore dans la zone torride & vers l'équa-

teur, lorſque le genre-humain ſortit du néant : & vraiſemblablement il en ſortit vers le cercle polaire. M. de *Buffon* croit que les premiers hommes nés ſur cette terre, preſque encore embraſée, ont été noirs. L'Océan, plus prompt à ſe refroidir que les corps ſolides, a dû être habitable long temps avant la terre, ſur-tout pour des animaux à coquilles, qui vraiſemblablement ont été ſes premiers habitans. Cette terre preſque brûlante, avait alors peu de conſiſtance : elle offrait peu de réſiſtance à l'effort des vagues. Les vagues diſpoſaient facilement de cet amas énorme de cendres de laves, de pierres ponces, de matieres friables, & pouvaient inſinuer par-tout au milieu d'elles les productions de la mer. Dans cette hypothèſe, la formation des montagnes, l'applatiſſement des pôles, l'élévation de l'équateur, les bancs de coquilles, les mines de ſel, les couches horiſontales, s'expliquent facilement.

De ſiécle en ſiécle, la terre refroidie, s'affermit ſous les pieds de ſes habitans : les

révolutions furent plus rares : la mer fut contenue par des bornes plus difficiles à surmonter.

Derniere révolution du globe.

Il paraît par une remarque de géographie très-singuliere, que, dans la derniere de ces révolutions, la mer inonda le globe, en se précipitant du pôle austral vers le pôle boréal. Tous les continens connus se terminent au Sud par des pointes. C'est M. *PaW* qui fit le premier cette remarque. L'*Amérique*, par le Cap *Horn*; l'*Afrique*, par celui de *bonne Espérance*; l'*Asie*, par le Cap *Comorin* & la presqu'Isle de *Malaca*; la *nouvelle Hollande*, par le Cap du *Sud*. Il observe que cette disposition s'étend jusques dans les contrées septentrionales. La *Californie* se termine ainsi par le Cap *San-Lucas*; la *Floride*, par celui de *Buhama*; la *Sicile*, par le Cap *Passaro*; la *Grece*, par celui de *Matapan*; la *Crimée*, par celui de *Caroski* : enfin cela se voit jusque dans la *Groenland*, qui prolonge au Sud le Cap *FarWel*, & jusqu'à la *nouvelle Zem*-

Tous les continens se terminent au sud par des pointes très-prolongées dans la mer.

ble, qui s'étend pour former le détroit de *Waigatz* : le *Spitzberg* même, au 80e degré de latitude nord, présente une longue pointe au midi.

Presque tous les golphes ou mers Méditerannées ont leur embouchure au Sud, ou au Sud-Est.

Il résulte de cette disposition, que presque tous les golfes & les mers Méditerannées ont leur embouchure vers le Sud. La mer de *Kamtchatka*, le golfe de *Pekin*, celui de *Tonquin*, celui de *Bengale*, celui de *Perse*, la *mer Rouge*, le golfe de *Venise*, la *mer Noire*, la *mer d'Asow*, la *mer Vermeille*, la Baye de *Baffin*, & même celle d'*Hudson* ; toutes reçoivent les flots de l'Océan vers le Sud, ou le Sud-Est, & sont portées vers le Nord, ou le Nord-Ouest.

Preuves tirées de la géographie ancienne.

La géographie ancienne acheve de prouver ce que la géographie moderne fait appercevoir. La *mer Egée*, la *mer Noire*, *la mer d'Asow*, ne sont qu'une continuation de la *mer Rouge* : les *Palus-Méotides* au nord de ces mers s'étendaient autrefois quatre cens

lieues plus loin qu'aujourd'hui, & les mines de ſel de la Pologne ſemblent prouver que ces mers ſe joignaient à la *mer Baltique*, qui, par le *Golfe de Finlande* & les *Lacs de Ladoga & Onega*, s'uniſſaient à la *mer Blanche*.

Ainſi la *Suede*, la *Laponie* & la *Norvege* formaient une Iſle; l'*Europe* en faiſait une ſeconde, l'*Afrique* une troiſieme: ou pour mieux dire, toutes les plaines de ces pays inondés, ne laiſſaient apparaître que les lieux les plus élevés: il n'y avait dans ces contrées qu'une continuité d'Iſles ſemblables à celles des Iſles *Philippines*, des *Marianes*, des *Moluques*, & des Iſles de *Salomon*.

Le *Golfe Perſique*, la *mer Caſpienne*, le *Lac Aral*, ſemblent n'avoir été qu'un bras de mer qui ſe répandait au travers de la Sibérie; pays bien moins élevé qu'on ne l'a cru, & rempli de mines de ſel qui le rendent ſi froid, & qui atteſtent le long ſéjour que la mer a fait dans ſes plaines.

L'Amérique paraît être ſortie du fond des ux, plus tard que notre continent.

Points du globe où les hommes ont pu ſe ſauver de ces inondations.

Telle fut la derniere révolution de notre obe. Mais le genre-humain exiſtait depuis en des ſiécles. Si des milliards d'hommes rirent; ſi des milliers d'Etats furent déuits; ſi toutes les ſciences furent anéanties r ces innondations ſucceſſives; la race enre des hommes, ne périt point. On a ême retrouvé les points du globe, qui, ns ces lentes ſubmerſions, ont dû ſervir aſile au genre-humain, & pourraient en ſervir encore, ſi la maſſe entiere du obe affermi, n'était pas maintenant aſſez ide pour réſiſter aux flots de l'Océan.

Le plateau de la Tartarie dont le Gange, rtiz, l'Amur & preſque tous les grands ives de l'Aſie découlent dans les mers du rd, de la Chine & des Indes; la Suiſſe, ù le Rhône, le Rhin, le Danube deſdent vers l'Océan, le Pont-Euxin & la

Méditerranée ; les montagnes de l'Abyssinie
où le Nil prend sa source : les monts Ser
relionne, d'où tombent le Niger, & le Se
négal ; les hautes vallées du Pérou, où la ri
viere des Amazones, l'Uragai, l'Orenoqu
ont leurs immenses réservoirs ; sont les lieu
de refuge où les hommes ont bravé les fu
reurs de l'Océan.

Volcans. Un autre fléau poursuit les malheureu
humains fugitifs sur ces montagnes. Au m
ment où la mer s'en approche, elles devie
nent des volcans ; les flammes & les torre
de lave qu'elles vomissent, portent la te
reur & la mort par-tout autour d'elles. Ma
en causant cet effroi elles élevent perp
tuellement le terrain, & elles reculent la m
qui menaçait de tout inonder. Les Italie
ont tenté de calculer la quantité de matie
que le Vésuve & l'Etna ont vomie, & el
est de plusieurs milliers de fois plus con
dérable que ces montagnes. Les différent
couches de lave, entassées l'une sur l'autr

s villes englouties par leurs éruptions, & uvertes par des lits de matieres calcinées, ouvent évidemment qu'elles ont élevé prodigieusement le terrain de la Sicile & de l'Ilie : mais l'ont-elle rendu caverneux ? mais, en ont-elles fait qu'une voute que le choc des ots peut briser & engloutir en un moment ? est ce que la postérité seule pourra savoir.

S'il me paraît démontré que la derniere volution du globe s'est faite par une inontion du Sud-Est au Nord-Ouest, une rearque des savans de Suede me ferait croire e la mer se balance d'un pôle à l'autre, que peut-être toutes les grandes révolutions casionnées par l'Océan, se sont faites dans tte direction. Remarque des savans de la Suede.

La mer Baltique diminue, de siécle en cle, de 45 pouces : dans la mer du Sud, navigateurs modernes ne retrouvent plus terres que d'anciens navigateurs prétenient avoir vues autrefois. Les terres austra-

les s'engloutiſſent-elles, tandis que celles
Nord ſe découvrent ?

Réponſe à des théologiens.

Des Théologiens de Stokholm, auſſi intr
pides que ceux qui, dans Paris, oſerent ce
ſurer l'hiſtoire naturelle de M. de *Buffo*
repréſenterent au Gouvernement, que ce
remarque des ſavans de la Suede n'étant
conforme à la Genèſe, il fallait la conda
ner. On leur répondit, que Dieu avait fai
mer Baltique auſſi-bien que la Genèſe;
que s'il y avait quelque contradiction en
ces deux ouvrages, elle était plutôt dans
copies que nous avons de ce livre, que d
la mer Baltique, que nous avons en ori
nal, & telle que Dieu l'a faite. C'eſt à
près ce qu'on répondit aux Docteurs qui v
lurent s'élever, dans Paris, contre le gr
homme qui nous enſeigna l'hiſtoire natu
le, & qui obſerva ſi bien les œuvres du Cr
teur. C'eſt ce que je répondrai, ſi l'on m
cuſe d'avoir diſſerté ſur des obſervations p
ſiques & démontrées.

Etats par où le globe a passé avant d'être tel que nous le voyons.

Voilà donc les différens états par où le obe a passé, avant d'être tel qu'il est au-urd'hui : d'abord il fut enflammé, & alors masse entiere s'applatit vers les pôles, en élevant à l'équateur ; alors les plus hautes ontagnes, alors tous les corps qui ne doint leur origine qu'au feu, se formerent ; ls sont les métaux & les roches, &c. qui, trouvant toujours sans aucun mélange ni régne végétal, ni du régne animal, ni s productions marines, paraissent apparnir au monde primitif, & avoir précédé utes les révolutions du globe.

Mais lorsque la mer, promenant les débris monde d'un pôle à l'autre, forma ces férentes couches de terre qui nous étonnt ; lorsqu'elle engloutit les forêts, & les mmes, & les animaux ; de nouvelles comnaisons se formerent dans le sein du globe. ors nâquirent la plûpart des fossiles, où n retrouve la substance animale & la subsnce végétale dont ils sont formés ;& sur-tout

les coquilles, qui, de toutes les productio de la nature, paraiſſent les plus indeſtru tibles & les plus reconnaiſſables dans le mutations.

Enfin, la couche de terre ſur laquelle no habitons & qui produit nos alimens ; c épiderme du globe n'eſt compoſé que débris des végétaux, & des cadavres c animaux réduits en poudre. Elle ne s'eſt do formée que long-temps après la retraite l'Océan, quoique les plantes marines & poiſſons aient pu y concourir & la co mencer.

L'Iſle de l'Aſcenſion en offre un exemple.

L'Iſle de l'Aſcenſion nous en offre exemple. C'eſt un immenſe amas de roche calcinés : c'eſt un volcan qui paraît étein mais où la végétation ne s'eſt point enco établie : le roc eſt nud, la mer y a dépo du ſable.

Les oiſeaux de mer ſe ſont emparés la cime des montagnes : ils y font leur ni

s y tranſportent les poiſſons qu'ils enle-
ent, ils s'y multiplient à l'excès, ils y meu-
ent, ils s'y réduiſent en poudre. Les tor-
es ſe ſont emparées des bords ſablonneux
ie la mer abandonne : elles y pondent,
elques-unes y périſſent ainſi que leurs
ufs, & la deſtruction de tant d'animaux
ommence à y former une légere couche
terre que quelques ſiécles encore accroî-
ont & rendront propre à la végétation. La
ouſſe couvre déja des rochers; les derniers
vigateurs y ont trouvé quelques plantes :
eſt l'image de ce qui eſt arrivé à nos con-
nens, dont tant de montagnes ont été des
lcans & en portent encore les marques.

On retrouve quelques veſtiges d'un peuple qui exiſta avant la derniere révolution du globe.

Si l'on a retrouvé les points du globe qui
nt ſervi de refuge au genre-humain, pendant
s grandes inondations; on a fait plus, on a
ouvé des preuves qu'avant la derniere de
s révolutions, il y avait eu un peuple auſſi
lairé peut-être, que le ſont aujourd'hui les
euples de l'Europe : on a fait plus encore,

on a retrouvé la place même où ce peupl
habitait. Cette découverte faite dans les der
nieres années du régne *Louis* XV, n'a ét
publiée que depuis sa mort. Elle est asse
importante pour nous faire examiner pa
quel procédé on y est parvenu. M. *Bailly*
à qui nous la devons, en comparant le
antiquités des Chinois, des Indiens, de
Chaldéens, des Egyptiens, s'apperçut bien
tôt que ces peuples avaient des méthode
savantes dont ils ne connaissaient pas le
principes; que les vérités qu'ils savaient
étaient mêlées de fables qu'ils n'auraien
point eues, ou du moins qu'ils n'auraien
plus, s'ils avaient trouvé eux-mêmes ces vé
rités; qu'ils se vantaient de plusieurs ob
servations astronomiques qui ne pouvaien
avoir été faites dans leurs climats : il e
trouva même dans l'Almageste de *Ptolém*
qui ont été faites sous le 49$^{me.}$ degré de la
titude Nord, & qui par conséquent n'appar
tiennent à aucun de ces peuples, beaucou
trop méridionaux.

Alo

Alors ces peuples qui n'ont rien perfec-
onné depuis tant de milliers d'années, lui
arurent suspects de n'avoir rien inventé.

En comparant les fables de leur Mitho-
ogie, avec celles que l'Irlandois *Sœmondre*
rassemblées dans son livre de *l'Edda*, &
vec celles des nations hyperborées qu'a pu-
liées *Olaüs Rudbeck*, il trouva des rapports
rappans entre les opinions de ces peuples,
ui jamais ne se sont rien communiqués,
qui même ne soupçonnaient pas l'exis-
ence les uns des autres.

L'Astronomie lui démontra que les ob-
ervations s'étaient faites vers le 50me. degré
e latitude Nord; la Mythologie, que toutes
es fables font allusion à des jours & à des
uits de six mois, de quatre mois ou de
eux mois; qu'elles n'avaient donc pu naître
ans le Midi. L'histoire lui fit voir que les
uédois & les Indiens, les Chaldéens, les
hinois, & même les Ethiopiens, peres des

Egyptiens, ayant des fables, des connai[ſ]ſances & même des époques à peu près ſem[-]blables; il fallait que le peuple inſtructeu[r] de ces nations eût eu ſa réſidence au milie[u] d'elles, & que vraiſemblablement, il régna dans l'Aſie, de la mer Caſpienne à la Ta[r]tarie Chinoiſe.

En ſupputant les tems où les Chinois, l[es] Egyptiens, les Indiens & les Chaldéen[s] font remonter leurs obſervations, il trouve par des calculs auſſi vraiſemblables qu'ing[é]nieux, que ces quatre peuples les firent [à] peu près dans le même temps, enviro[n] trois mille ans avant notre Ere, & que par[-]tout on trouve des traces d'obſervations bie[n] plus antiques; obſervations telles, qu'aucu[n] de ces peuples ne put les faire, & ne pou[r]rait les faire aujourd'hui.

Il lui parut donc démontré que ce peup[le] ſavant avait habité au Nord de l'Aſie qu'il avait péri environ quatre mille a[ns]

vant notre Ere ; & *que les peuples Asiatiques n'ont aujourd'hui que les débris & non les élémens des sciences* : c'est ainsi qu'il s'exprime.

Remarquez que M. de *Buffon*, par des bservations physiques a été porté à croire que s hommes avaient d'abord habité le Nord ; ue *Alaüs Rudbeck*, par des recherches Iythologiques, eut la même opinion, & u'il fit de la Suéde la fameuse isle Atlantie, dont toute l'antiquité a célébré la subersion ; que M. *Danville*, par des recherches Géographiques, a trouvé des ruines & des ébris depuis le lac Aral jusqu'à la ville de lin-gins-Koi en Tartarie ; & que l'auteur de histoire Politique & Philosophique des étaissemens des Européens dans les deux Indes, ssi-bien que M. *Paw*, ont été induits, r des recherches historiques, à penser qu'il avait eu un peuple savant dans ces mêmes ntrées.

Voilà donc la Physique, la Mythologie, Géographie, l'histoire & l'Astronomie

d'accord, pour prouver l'exiſtence de cet an-
cien peuple.

Mais comment a-t-il péri ? ce n'eſt poin
par la guerre : aucun peuple ne ſe vante d
l'avoir conquis : il n'en reſte aucune trace
tout eſt perdu juſqu'à ſon nom, juſqu'au ſou-
venir de ſon exiſtence. Mais le Suédois, l
Chinois, l'Indien, le Chaldéen me parlen
de déluge, de deſtruction du genre-humain
de la ſubmerſion d'un peuple ou d'une Iſle
les uns diſent qu'un homme & une femme
les autres qu'une famille ſe ſauva dans u
bateau & ſe réfugia dans leur pays.

Je commence à entrevoir quelque vérit
dans ces ténèbres. Cette inondation ne fu
point ſubite : les villes de ces contrées en-
glouties ſucceſſivement, permirent à quel-
ques familles de ſe ſauver d'Iſles en Iſles
car dans ce temps le Nord de l'Aſie dut êtr
ſemblable à l'Archipel des Moluques & de
Philippines.

Ces familles induſtrieuſes, réfugiées chez des ſauvages, les unes fuyant vers l'Occident, les autres vers le Nord, ou l'Orient, ou le Midi, perdirent bientôt leurs connaiſſances, & ne conſerverent que quelques obſervations *Aſtronomiques* néceſſaires à l'agriculture.

Il faut en conclure qu'avant la derniere révolution, qui a donné à notre continent la forme qu'il a aujourd'hui, le Nord était moins froid qu'il ne l'eſt à préſent. Les hommes auraient eu trop d'obſtacles à vaincre, ils n'auraient pu ſe policer. La mer en inondant le pays habité par cet ancien peuple, y a répandu des mines de ſel qui rendent la Sibérie inhabitable, ſous des latitudes qui ſont tempérées en Europe : elle y a peut-être élevé le terrein en ſe retirant ; elle y a formé pluſieurs lacs immenſes, comme la mer Caſpienne, la mer d'Aral, le lac Crana, le lac Tſaitzan, le lac Baïkal, & pluſieurs autres. Les forêts qui ont crû dans ces lieux abandonnés, ont encore contribué à refroidir l'atmoſphere.

Je m'arrête un moment dans les déſerts habités autrefois par un peuple ſavant & induſtrieux. Je vois avec tranſport que ſes travaux n'ont pas été tout-à-fait perdus pour la poſtérité, ni même pour ſa gloire. Après 6 mille ans de deſtruction, un membre de l'Académie des ſciences retrouve des preuves de ſon exiſtence, & lui rend le premier l'hommage qui lui eſt dû. Cet Académicien, M. *Bailly*, dans ſon hiſtoire de l'aſtronomie ancienne ſi remplie de nouveautés & d'exactitude, nous fait entrevoir l'inſtant où il diſparut de la face de la terre; il fixe les temps où les quatre plus anciennes nations de l'Aſie ont commencé à s'éclairer & à recueillir les débris des ſciences inventées par ce peuple précurſeur : il retrouve même quelques-unes des obſervations que ce peuple ſeul a pu faire. Il eſt impoſſible qu'on pénétre plus avant dans l'étendue des ſiécles paſſés, ni qu'on répande plus de jour ſur leurs ténebres.

Ainſi, du haut des cieux & du point le plus élevé de l'atmoſphere, juſqu'au fond de la mine la plus profonde, où quelques ſavans s'enſeveliſſaient pour y chercher des traces du monde primitif, tout a été l'objet des obſervations de nos phyſiciens.

De l'électricité.

Des expériences ſur l'air produiſirent les plus étonnantes découvertes : les hommes ſe trouverent entourés d'un fluide puiſſant & terrible, qui perpétuellement agiſſait ſur eux & en eux, & dont ils ne s'étaient jamais doutés. Tous les phyſiciens de l'Europe s'animerent ; on fit des expériences ſans nombre ; on tenta les plus hardies & les plus dangereuſes : on parvint à détourner le cours de la foudre.

Celui qui conçut, qui tenta & qui éxécuta cette entrepriſe, qu'on eût regardée comme un excès de démence dans le ſiécle paſſé, n'était pas même un Européen : c'était un ſavant né ſur les bords de l'Amérique, dans

un lieu où il n'y avait point d'habitation humaine, dans les beaux jours du siécle de *Louis* XIV ; où, sur la fin de son régne un Anglais appellé *Guillaume Penn*, conduisit une colonie de Quakers qu'on persécutait à Londres, & où cet Anglais jetta les fondemens d'une ville qui, en 80 ans, est devenue une des plus belles & des plus peuplées de l'univers. Ni Rome, ni Londres, ni Paris n'eurent de tels commencemens. Elle cultive tous les arts ; elle a une Académie dont les membres osent disputer d'érudition, avec les savans de l'Europe, & reconnaître leur mérite, en les choisissant pour freres. M. de *Buffon* est le premier Français que cette Académie ait adopté.

Les disciples de ce *Franklin* qui avait osé diriger la foudre, eurent des disputes sur l'électricité avec notre Abbé *Nollet* : celui pour qui le Roi fonda une chaire de Professeur de physique expérimentale au College de Navarre, & qui répandit le goût de cette

ience dans toute la nation ; comme M. e *Bomare*, en donnant le premier des cours hiſtoire naturelle, nous a fait trouver de ouveaux charmes dans la contemplation de nature.

Si ce fluide électrique eſt l'origine de la udre, il paraît qu'il eſt auſſi la cauſe des rores boréales, ainſi que ces feux qui jailſent du milieu des vagues dans la tempête, i étincelle dans le ſillage d'un vaiſſeau, qui ſe placent ſur l'extremité des mâts ; ıx, dont les anciens ont fait des demieux, *Caſtor* & *Pollux* ; & dont les Chréns ont depuis fait *St. Elme*. Les rapports e l'on a trouvés entre le fluide électrique la matiere magnétique, en produiſant un ıvel étonnement, ont produit de noules conjectures & de nouvelles incertiез. Voilà deux fluides dont on ſent l'iriſtible puiſſance, dont tous les effets nnent du prodige ; avec leſquels un mme un peu habile, pourrait perſuader

à un peuple ignorant, qu'il fait des mir[a]cles, qu'il eſt un Dieu : & on ne les conna[ît] point, & l'on ignore & comment ils agi[ſ]ſent, & ſi tous les deux ne ſont pas le m[ê]me ; ou plutôt, ſi tous deux, ainſi que [la] lumiere & la chaleur, ne ſont pas des eff[ets] du feu différemment modifié.

Botaniſtes Français.

Tandis que ces phénomenes occupaie[nt] les phyſiciens de l'Europe, les Botaniſtes fr[an]çais parcouraient la terre. M. de *Juſſieu* ét[ait] au Pérou ; M. *Adanſon* bravait au Sénéga[l la] chaleur accablante de ce climat brûlé ; pour avoir quelques plantes, il s'expoſait ſ[...] dans des déſerts, aux Serpens, aux Lio[ns,] aux Tigres, aux Eléphans, aux Crocodil[es,] aux Hippopotames, à tous les monſtres [de] l'Afrique ; & lorſque retiré ſous ſa hutte [il] voulait dormir ou travailler, les inſectes [ai]lés & ces fourmis qu'il appelle *Vagvagu[es]* l'aſſiegeaient de toutes parts, dévoraient [ſes] livres, ſes papiers, ſes draps, ſes habit[s,] ſa peau même. M. *Aublet* ſupportait à

Guianne d'autres incommodités, paſſait de l'Amérique à l'Iſle de France, & au Cap de bonne Eſpérance, où il franchit les murs du Jardin de la Compagnie Hollandaiſe, afin d'y obſerver des plantes que ce peuple, toujours trop peu communicatif, refuſait de lui faire connaître. *Commerçon* faiſant le tour du monde : *Grangé* & *Simon* parcouraient l'empire Turc : l'un fut en Egypte, & l'autre dans l'Aſie mineure & en Perſe. *Simon* ſurpris à Conſtantinople avec une femme, ſacrifia ſon prépuce pour ſauver ſa vie : dévoré de l'ardeur de s'inſtruire & peu effrayé de cet accident, il vêtit un dolimen : ſachant que la loi Muſulmane oblige à bien traiter tous les infirmes, n'ayant beſoin de converſer avec perſonne pour trouver des plantes, & craignant d'être trahi par ſon accent, il contrefit le muet ; & il courut long-temps cet Empire, toujours bien reçu dans tous les Caravanſeras. Son entrepriſe ne fut pourtant pas heureuſe. *Simon* & *Grangé* périrent tous les deux dans leur voyage, & tous deux de mort

funeste. *Commerçon* ne revit point sa patr
il mourut de maladie avant d'achever
tour du monde

Nos Astronomes parcouraient aussi t
les climats de la terre. Quelques-uns fur
aussi les victimes de leur zèle, comme
Verron qui mourut à l'Isle de France ; co
me l'abbé *Chappe* qui mourut dans la C
fornie.

Travaux des Astronomes.

Tous ces voyages ne pouvaient se fa
qu'à l'aide de l'Astronomie : ils la perf
tionnaient de jour en jour ; & cette scien
en se perfectionnant, rendait les voya
plus faciles.

Cette science fit beaucoup de progrès s
Louis XV. Dès les premieres années de
régne, on fait dans les ports de Fra
des observations exactes des marées, &
détermine par elles les loix & les pério
du flux & du reflux ; & celles de l'attracti

du Soleil & de la Lune ſur les eaux de l'Océan.

On continue la méridienne de Paris, commencée ſous le régne de *Louis* XIV; elle traverſe la France du Sud au Nord, de Collioure juſqu'à Dunkerque.

Jacques Caſſini, le fils du célébre *Dominique Caſſini*, qui avoit tracé cette méridienne, éleve une perpendiculaire à cette méridienne, & cette perpendiculaire traverſe la France de St. Malo à Strasbourg en paſſant par Paris.

Ce même *Jacques Caſſini* avec l'abbé *de la Caille* & M. *Maraldi*, dreſſent aſtronomiquement une carte du royaume.

Je ne parle point ici des voyages au Pôle & à l'Equateur, ni de ceux qui furent faits pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil : nous le traiterons à part.

Les premiers ont servi à déterminer figure de la Terre, à connaître les réfractio de la lumiere, les variations de l'atmosphe re ; & les changemens de la pesanteur différens pays ; ainsi que la hauteur des mo tagnes les plus élevées de ce globe.

Les seconds ont fait connaître la distan du Soleil à la terre, autant peut-être qu est possible à l'homme de la connaître : ava ces voyages on la savait à 8 ou 10 million de lieues près ; aujourd'hui on n'a guéres q 300 mille lieues d'incertitude ; & cette di tance est de 34 millions 357 mille 480 lieue de 2283 toises chacune.

La distance de la lune à la Terre, est au mieux connue : elle a été déterminée par l observations de l'abbé *de la Caille* & de M. *la Lande.* Le premier l'observait au Cap Bonne-Espérance, & le second à Berlin.

L'erreur qui était auparavant de plus mille lieues, n'est pas de 50 aujourd'hu

la Lune dans ſa plus grande diſtance de la Terre, n'eſt éloignée que de 91, 400 lieues ; & elle s'en approche quelquefois juſqu'à 80, 200.

L'abbé *de la Caille*, dans ſes voyages, fit une découverte plus importante : il rendit le plus grand ſervice à tous les navigateurs, & à peine en a-t-il la gloire. Il indiqua la méthode la plus facile & la plus commode pour reconnaître la longitude en mer, par l'obſervation de la Lune : méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, & qui ne permet jamais qu'on ſe trompe de plus d'un demi-degré, ou de 18 lieues marines. En 1755 il publia un plan d'opérations & de calculs pour faire un almanach nautique, qui eût dirigé nos navigateurs. Bientôt après à Paris on fit une partie de ces calculs ; on les publia dans un livre intitulé l'*état du Ciel*, & dans celui qu'on appelle la *connaiſſance des temps.* On n'acheva pas cette entrepriſe. Les Anglais apprenant cette

découverte, & voyant notre négligence s'er
parerent de ce plan qu'on n'exécutait poin
& douze ans après qu'on eut publié en Fran
l'ouvrage de l'abbé *de la Caille*, en 1767,
publierent à Londres leur almanach nau
que : & depuis, tous les ans, ils font calcul
à grands frais celui de l'année ſuivant
toujours ſelon le plan propoſé par cet abb
& l'Europe croit que l'invention en eſt d
aux Anglais, auſſi-bien que ſon exécutio

Cette idée n'eſt pas la ſeule qu'ils n
ayent dérobée, & dont ils auront la glo
dans la poſtérité.

Ce *Bouvet-Lozier* qui, en 1739, déco
vrit, ou prétendit avoir découvert le C
de la Circonciſion, au 55me. degré de la
tude Sud, & qui fut arrêté par des glac
devait faire le tour du Pôle Auſtral.

Ce M. de *Kergueling*, qui fut envoyé
Sud de l'Iſle de France, & dont les vaiſſea
rencontrer

rencontrerent en 1772, au 49$^{me.}$ degré de latitude Sud, une terre qu'ils nommerent la *France Auſtrale*, avait ordre auſſi de faire le tour de ce Pôle : grande & ſublime entrepriſe, qu'il fallait confier à des navigateurs plus hardis, ou du moins plus habiles.

Les Anglais la voyant échouer, s'en emparerent, & en chargerent le célebre *Cook*, qui avait déja fait le tour du monde; qui avait le premier fait le tour de la nouvelle Zélande; & qui le premier encore, avait côtoyé le bord oriental de la nouvelle Hollande.

Il acheva cette grande entrepriſe : il partit avec le Capitaine *Fourneau*; & ils firent les premiers le tour de ce pôle, dans des mers inconnues & dans des parages affreux, où jamais avant eux aucun humain n'avait pénétré.

Malgré tant d'intrépidité, jamais *Cook* ne put paſſer au-delà du 71$^{me.}$ dégré. Il eſt

enfin de retour en Angleterre, où il a repa
avec la gloire d'avoir fait la navigation
plus hardie qu'on ait tentée depuis *Chri-
tophe Colomb*, & la plus heureuſe qu'on a
jamais faite.

Il eſt remarquable que ſur ces de
vaiſſeaux, il n'y avait preſque aucun homm
qui n'eût fait au moins une fois le tour
monde; quelques-uns même avaient fait
tour juſqu'à trois fois. Ils n'ont point e
attaqués du ſcorbut, ce qu'ils ont attrib
à l'uſage de la chour-crout & du cidre:
n'ont perdu que ſix hommes; encore o
ils péri par accident.

Si les navigateurs Anglais l'emportai
ainſi ſur les nôtres, les aſtronômes Franç
ne le cédaient point aux leurs.

Les travaux de M. *Clairaut* & de M. d'
lembert ont fait connaître avec une pré
ſion dont on n'oſait ſe flatter, toutes

inégalités du cours de la Lune & des pla-
nètes.

C'eſt ce même M. *Clairaut* qui nous étonna par ſes calculs ſur la comète qui avait paru en 1607 & en 1682. Il oſa ſupputer les effets que l'attraction de Jupiter & celle de Saturne devaient produire ſur ſa marche ; & il démontra que le retour de cette comète devait en être retardé de dix-huit mois : elle reparut en effet dans le temps qu'il lui aſſigna, en 1759.

M. *Meſſier*, l'œil ſans ceſſe appliqué à ſa lunette, obſervait tous les points du Firmament, & annonçait toujours le premier toutes les comètes qui ſe montraient dans la profonde étendue des cieux. On en a vu preſque toutes les années : & il y en a aujourd'hui 3 dont les orbites ſont calculées, de maniere à les reconnaître, ſi jamais elles reparaiſſent.

Toujours attentif à saisir ce qui échap
aux yeux des autres, M. *Messier* voulut co
naître toutes ces taches qu'on voit dans
Ciel & qu'on appelle nébuleuses, parce qu
gnorant ce qu'elles sont, on les a dénom
mées par la couleur qu'elles ont : & da
l'histoire de l'Académie des sciences, ann
1771, il publia un catalogue de toutes cel
qu'on découvre sur l'horison de Paris :
compte 19 nébuleuses, & 24 petits am
d'étoiles si faibles, qu'on les confond ai
ment avec les nébuleuses : ce qui fait p
sumer que ces nébuleuses elles-mêmes
sont que des amas d'étoiles plus faibles e
core.

Il chercha vainement plusieurs nébuleu
qui avaient été observées & dessinées
des astronomes du siécle passé, & mê
de ce siécle. Il soupçonna qu'il était arr
du changement dans la forme de quelq
autres.

L'obſervation des Satellites de Jupiter découverts par *Galilée* dans le ſiécle paſſé, perfectionna beaucoup la géographie, en faiſant connaître avec préciſion la longitude du lieu d'où on les obſerve.

Ces Satellites offraient deux phénomenes ſinguliers. Les nœuds de leurs orbites ont un mouvement direct ſur l'orbite de Jupiter, quoique la théorie de *Newton* n'attribue en général aux nœuds des planetes qu'un mouvement rétrogade. M. de la *Lande* démontra que ces nœuds rétrogradent ſur l'orbite de ces ſatellites, conformément à cette théorie, & qu'il en peut réſulter quelquefois ſur l'orbite de Jupiter, un mouvement direct conforme à l'obſervation.

Le ſecond phénomene était une variation ſinguliere de l'inclinaiſon de l'orbite de ces Satellites, qui ſemble s'élever & s'abaiſſer périodiquement ſur l'orbite de Jupiter. M. *Bailly*, l'Auteur de cette hiſtoire de l'aſtro-

nomie dont nous avons parlé, détermin
la maſſe de ces ſatellites : il connut leu
diametre & leur groſſeur : il fit voir qu
cette variation de l'inclinaiſon n'était qu
l'effet néceſſaire des mouvemens périodi
ques & réguliers de ces nœuds : ainſi ce qu
paraiſſait une dérogation aux loix de la na
ture, en devint la confirmation.

En travaillant avec M. *Maraldi*, ce mêm
aſtronome a découvert que les nœuds de
quatre Satellites, ont autour d'un certai
point de l'écliptique de Jupiter, un mouve
ment vibratoire : phénomene abſolumen
nouveau, & juſqu'alors inconnu. Et comm
ce point lui-même rétrograde ſur l'éclip
tique de Jupiter, il eſt à préſumer que ce
point parcourra cette orbite entiere, &
tranſportera dans tous ſes points le phéno
mene de la vibration.

Ces découvertes étaient le fruit de la conſ
tance & de l'exactitude à obſerver ces aſtres :

mais ce qui fut le fruit de l'imagination & de la ſagacité, ce fut l'art de meſurer les inégalités de la lumiere des Satellites de Jupiter, en ſe procurant à volonté des éclipſes fictives. Par-là M. *Bailly* connut comment la lumiere diminue dans les véritables; & il trouva le moyen de rendre comparables entr'elles les obſervations qu'on fait d'une même éclipſe, en différens endroits.

Tant d'obſervations aſtronomiques perfectionnaient la géographie : la navigation devenait plus facile : l'Océan fut connu comme la terre. Ces écueils, ces gouffres, ces endroits dangereux où les vents ſe partagent ou ſe raſſemblent, & forment des tourbillons affreux ; les climats où le même vent régne toujours, ceux où le vent change deux fois par an de direction, & toujours aux mêmes époques ; furent indiqués aux navigateurs.

On ſut que les vents aliſés & les mouſſons ne ſe trouvent que dans la zone torride ;

que la mer eſt plus ſalée dans cette zone que dans les tempérées ; qu'elle l'eſt moins encore dans les glaciales ; que ſon âcreté diminue de l'équateur au pôle.

On examina plus attentivement toutes les productions de l'Océan. On rectifia les erreurs. M. *Peyſſonel* le médecin, nous démontra que les coraux & les madrépores n'étaient point des plantes comme on le croyait ; mais des habitations conſtruites par des inſectes, comme des ruches par des abeilles.

Buache nous fit voir que les chaînes des montagnes ſe ſuivent ſous les flots de l'Océan, comme ſur la terre ; que les Iſles ne ſont que les ſommets de cette longue chaîne de montagnes, qui embraſſe tout le globe.

Ce M. *Bouguer* qui fut meſurer au Pérou un dégré du méridien, nous donna un excellent traité de la navigation ; il nous apprit à conſtruire des navires : & depuis, les An-

lais ont imité les nôtres : mais il nous
ıanque encore un bon traité de *Géographie*
hysique.

Nous en avons des morceaux admirables,
ais épars, dans *l'histoire naturelle* de M. de
uffon, dans *les recherches sur les Américains*,
dans celles *sur les Chinois & sur les Egyp-
ıns de M. Paw*; dans *l'histoire Philosophique*
Politique des établissemens & du commerce
s Européens dans les deux Indes; dans quel-
es ouvrages de M. de *Voltaire*; mais je ne
s si la science est assez connue, pour qu'un
ımme de génie puisse en faire un traité
mplet.

De la Chymie.

La Chymie offrit des secours aux naviga-
ırs. M. *Poissonnier*, médecin de la faculté
Paris, trouva le moyen de dessaler l'eau
la mer, & de la rendre bonne à boire.
tte science fournit de nouveaux procédés
x manufactures, & à presque tous les arts :
e donna de nouveaux remédes à la méde-

cine. L'Ether eſt une découverte de ce ſie
cle : il eſt dû à l'Allemagne, où la Chym
ſemble avoir pris naiſſance ; depuis qu'on n
s'occupe plus d'Alchymie, elle y a fait l
plus étonnans progrès. Les Chymiſtes Fra
çais ajouterent leurs découvertes à celles d
Allemands. Ils firent de nouveaux éthers
l'éther acéteux fut trouvé par ce même Con
te de *Lauraguais* qui a débarraſſé le théât
de ces bancs qui nuiſaient à l'acteur & a
ſpectateurs.

De toutes les découvertes chymiques, c
le qui fit le plus de bruit dans le monde, f
l'évaporation ou la conſommation du di
mant par le moyen du feu.

Le Grand Duc de Toſcane, qui f
depuis l'Empereur *François* I, avait au
trefois fait évaporer quelques diamans a
foyer d'un verre ardent. On n'en avait rie
cru ; beaucoup de Chymiſtes même s'étaie
perſuadés qu'un fourbe avait attrapé ce Pri

ce, & lui avait extorqué ſes diamans, en lui faiſant accroire qu'ils s'évaporoient.

Enfin, au bout de vingt ou trente ans, M. Darcet, médecin de la faculté de Paris, voulut s'en éclaircir : il mit des diamans dans un fourneau, & les diamans diſparurent, ſans laiſſer la moindre trace, ſans donner la moindre cendre : on ne douta pas qu'ils ne ſe fuſſent évaporés. Les jouaillers nierent le fait. On fit de nouvelles expériences : on les fit avec une eſpéce de ſolemnité : tous les ſavans, tous les amateurs des arts y aſſiſterent ; les Chymiſtes y appellérent les jouaillers, les diamans s'anéantirent encore. Les jouaillers qui avaient fait leurs expériences à part, à leur maniere, & qui avaient perdu leurs diamans, ne furent pas convaincus. La coutume qu'ils ont de temps immémorial, d'expoſer les diamans à un feu très-vif, leur donnait cette incrédulité. Cette incrédulité fit refaire d'autres expériences ; & l'on connut que le diamant peut ſupporter ſans s'altérer, le feu le

plus violent, lorſqu'il eſt tellement envelop-pé, que l'air ne le touche point ; mais s'il éprouve dans l'opération, le plus leger con-tact de l'air, il ſe diſſipe entiérement ; & il n'a pas beſoin d'être expoſé à un feu bien ardent. Ainſi l'on revint à croire que le diamant ſe conſume plutôt qu'il ne s'éva-pore.

On parla de cette expérience juſques dans les ſoupers : elle fournit beaucoup de plai-ſanteries ſur une parure ſi chére aux fem-mes. On ſe tût ſur une autre plus véritable-ment belle, plus importante par ſes rap-ports, plus inhérente à nous-mêmes, & plus propre à nous faire admirer l'art & la ſim-plicité des opérations de la nature : elle ne fut guéres connue que des ſeuls Chymiſtes.

En Italie M. *Beccari*, & en Alſace à Strasbourg MM. *Keſſel* & *Meyer*, voulu-rent connaître les parties conſtituantes de la farine ; ils la laverent à pluſieurs eaux, ils

en féparerent l'amidon, ils en tirerent une fubftance qui reffemble beaucoup à une fubftance animale.

Dès l'année 1770.

Auffi-tôt M. *Rouelle* à Paris, M. *Maquer* & les plus favans de nos Chymiftes, reprirent ces expériences, & les poufferent auffi loin qu'elles purent aller : ils trouverent que l'amidon ne contenait, pour bien dire, que les parties végétales de la farine ; qu'en l'enlevant il reftait un *gluten*, qu'ils appellerent *vegeto-animal* : toutes fes parties font fi rapprochées, fi liées entr'elles, qu'on ne peut les féparer : quand on le tire, il s'étend dans tous les fens ; & quand on l'abandonne, il fe replie fur lui-même, & il reprend fa premiere forme, comme fait le tiffu de la peau qui tour-à-tour s'étend & fe refferre : fi on le brûle, il fe grille comme la chair, & répand l'odeur des matiéres animales.

Toutes les farines contiennent plus ou moins de ce *gluten* : & tous les peuples de la

terre ſe nourriſſent principalement de fari-neux. Le bled, le ſeigle, l'orge en Europe; le riz, le ſalep, le ſagou en Aſie, le fruit de l'arbre à pain dans les Iſles des Indes orien-tales; les pommes de terre, la caſſave ou la racine du manioc en Amérique, ſont tous des ſubſtances farineuſes.

Plantes apportées en Europe, & particuliérement en France.

Nos Botaniſtes, dans leurs voyages, ont tranſporté ces plantes d'une partie du monde dans l'autre. Ils ont enrichi l'Europe de preſ-que toutes les productions des autres pays que ſon climat lui a permis de s'approprier. Ils ont offert de nouveaux ſecours à la méde-cine, de nouveaux mets à nos tables, de nou-veaux plaiſirs à nos yeux.

Notre Europe, où l'homme eſt ſi ſupérieur à l'homme des autres parties du monde, notre Europe était bien pauvre dans ſon origine : il a fallu tout y tranſplanter, & ſur-tout dans les Gaules. La Vigne, originaire d'Aſie, ne fut plantée ſur nos côteaux que

ous le régne de l'Empereur *Probus :* la Ceſe apportée comme elle de l'Aſie, par *ucullus*, nous vient d'Italie : l'Oranger, la renade, le Citron nous viennent d'Afrique, ù les anciens avaient placé le jardin des ſeſpérides : les Romains tirerent d'Egypte s premieres Lentilles qu'on ait vues en Europe : les Arabes tranſplanterent de la Mautanie en Eſpagne au 9me. ſiécle, cette plante u'on appelle encore de leur nom *Bled-ſarran :* les Pommes-de-terre, dans ces derniers mps, nous ont été apportées d'Amérique : n'y a pas juſqu'à la Laitue qui ne nous ſoit rangere : ce fut *Rabelais*, le célébre Curé e Meudon, qui l'apporta de Rome.

Tout le monde ſait que le Thé, le Café, Sucre, dont nous faiſons tant de cas & tant uſage, ſont des plantes aſiatiques, qui ont aſſé au travers de l'Europe, & que les nagateurs modernes ont portées d'Aſie en mérique.

Nos parterres comme nos potagers, so
remplis de productions étrangeres, & doive
ainsi que nos vergers, une grande partie
leurs richesses à l'industrie humaine.

Ce fut M. *Bachelier* qui nous apporta u
genre d'Anémones des Indes orientales : l
Renoncules doubles nous furent apporté
de Tripoli en Syrie, & les semi-doubles
Constantinople : le Dictame nous vint
Créte.

La Tulipe, dont la beauté inspire à que
ques fleuristes une passion si vive, nous e
venue de la Turquie, & est originaire de
Tartarie : mais dans sa patrie, elle n'est qu'un
petite fleur grise ou jaune, sans éclat, san
appas, indigne d'attirer les yeux. Les voya
ges, les transplantations, & sur-tout les soi
des cultivateurs, lui ont donné ces couleu
si vives, si tranchantes, si variées, qui
changent si prodigieusement, qu'on ne
reconnaîtrait point dans son propre pays.

L'Œille

L'Œillet a peut-être éprouvé de plus grands changemens. Cette fleur ſi belle, qui le diſ-pute à la roſe, qui lui ſerait peut-être préfé-rée ſi ſon faible calice pouvait porter ſes nombreuſes feuilles, & lui conſerver ſa forme évaſée; l'œillet, eſt plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature : les anciens ne le connaiſſaient point : c'eſt un tréſor que les fleuriſtes ont découvert dans ces derniers temps, & qui eſt une digne récompenſe de leurs travaux.

La Roſe elle-même eſt-elle autre choſe qu'un ouvrage de l'art? Comparez cette fleur, ſi abondante en feuilles, ſi éclatante par ſes couleurs, ſi raviſſante par ſon parfum, & ſi agréable par ſa forme, avec cette fleur des champs où cinq feuilles d'une roſe pâle & ſans odeur, s'ouvrent ſans grace & ſans éclat; & jugez ſi elle ne doit pas plus à l'induſtrie humaine qu'à la nature. Elle eſt la gloire des fleuriſtes anciens, comme la tulipe & l'œillet ſont celle des fleuriſtes modernes.

Et qui ſait ſi l'on ne parviendra pas un jo
à donner du parfum à la tulipe, & de la co
ſiſtance au calice de l'œillet ?

Il y a pluſieurs fleurs des champs que n
Jardiniers plus inſtruits commencent à cu
tiver ; comme la Coquelourde, l'Adonis,
Doucette, la Solitaire, la Clemalite, le B
pulage : & elles commencent à développ
des beautés qui les rendront bientôt méco
naiſſables.

Que dis-je ? le Bled, le bled lui-mêm
qu'on croit avoir été tranſporté de la Sic
dans les Gaules, le bled doit plus à l'art q
la nature. Il paraît qu'originairement il n'
qu'un faible *Gramen*, que la culture a chan
en épi. Qu'on le ſéme au hazard, & qu'
l'abandonne ſans ſoins à la terre & aux
fluences de l'air, il dégénere promptemen
& on a peine à le reconnaître.

Quelque idée que l'on ait de la magni
cence & de la grandeur de la nature,

ſa richeſſe & de ſes reſſources, la plûpart des hommes, même des plus inſtruits, n'en ont qu'une idée imparfaite. Elle eſt peut-être encore plus admirable dans la formation des plantes ou des inſectes, que dans celle de l'homme & des quadrupédes. La raiſon eſt confondue quand on voit avec quelle profuſion, quelle ſomptuoſité, quel travail prodigieux elle décore, elle pourvoit d'armes ou de défenſe un ver, un moucheron, ou l'herbe vile qui leur ſert de pâture & de berceau. On peut conſumer la vie la plus longue & la plus active à obſerver un ſeul inſecte, ou une ſeule plante, ſans connaître toutes les merveilles que la nature enfante ou pour l'un ou pour l'autre. M. du *Trembley*, nous a donné l'hiſtoire du Polype d'eau douce; M. le Marquis de St. *Simon* celle de la Jacinthe : on s'y intéreſſe comme à l'hiſtoire d'un grand peuple : on ceſſe de s'étonner des travaux des naturaliſtes, de la paſſion des fleuriſtes; & l'on en admire davantage la nature, qu'on a mieux appris à connaître

On fit des expériences ſingulieres dans ces derniers temps : on renverſa les arbres, & mettant dans la terre leurs cimes chargées de feuilles, on éleva en l'air leurs racines terreuſes : bientôt les branches devinrent des racines, & les racines pouſſerent des feuilles, & ſe chargerent de fruits.

Les Botaniſtes, en ſe jouant de la nature ont fait une horloge avec des plantes ; mais ce jeu prouve une étude & des obſervations ſingulieres. Il y a des plantes qui épanouiſſent ou leurs feuilles ou leurs fleurs, à différentes heures du jour : on arrange ces plantes avec ordre : & l'une s'ouvrant quand l'autre ſe ferme ; dans le plus long jour, depuis quatre heures du matin juſqu'à ſept heures du ſoir, on peut connaître l'heure qu'il eſt.

Un autre jeu c'eſt le feu d'artifice qu'ils font en approchant une bougie de la Fraxinelle, plante tranſportée des Indes dans nos climats. Dès que la flamme s'approche

de la fleur, l'arbre s'embrase de toutes parts, & ce feu léger finit par une petite explosion, sans que la plante soit endommagée. Un autre jour on peut recommencer ce jeu. On l'attribue à la propriété qu'a cet arbre d'attirer les parties sulfureuses de l'air.

Jamais *Louis* XIV ne put faire produire des fruits aux Ananas dans des serres chaudes : aujourd'hui de simples particuliers en font venir dans les leurs. On voit dans les environs de Paris des jardins entierement composés de fleurs & d'arbres étrangers. Celui qui s'y promene ne fait que quelques pas, il semble transporté au fond des Indes ou de l'Amérique.

La Médecine a fait quelques progrès.

Les progrès de la botanique & de la chymie devaient perfectionner la Médecine, comme les progrès de l'astronomie rendaient la navigation plus facile : cependant je ne crois pas que la médecine soit autant avancée que ces sciences. Les médecins fu-

rent pourtant un peu plus ſavans, & l'humanité un peu plus ſoulagée. On prodigua moins les remedes : on laiſſa plus agir la nature : on ſaigna beaucoup moins. Au commencement du ſiécle, la fluxion de poitrine était une maladie mortelle à Paris : les malades périſſaient ſous la lancette : quelques médecins oſerent ſupprimer les ſaignées trop fréquentes, & entre autres M. *Barbeu-Dubourg* qui écrivit contre cet uſage : aujourd'hui il meurt à Paris auſſi peu de gens de cette maladie, qu'il en réchappait peu autrefois.

L'Inoculation.

L'Inoculation eſt une véritable conquête faite ſur la mort. C'eſt en Angleterre que des médecins en firent le premier eſſai : & c'eſt delà que M. de *Voltaire* annonça cette découverte à la France. Ce grand homme toujours zélé pour le bien de l'humanité, nous en apprit à la fois l'utilité & l'hiſtoire. Cette maladie confinée autrefois dans les déſerts de l'Arabie, inconnue au reſte de l'u-

nivers, apportée au 9 [me] siécle en Europe par les conquérans Arabes, se répandit avec la religion Musulmane dans toutes les parties de notre hémisphere, & fut portée dans l'autre au 15 [me] siécle avec la religion Chrétienne & la poudre à canon : nous rapportâmes en échange le tabac, & une maladie effroyable, plus dangereuse que la petite vérole & que la poudre à canon.

L'inoculation fut inventée dans la Géorgie par des Marchands d'esclaves, pour conserver la beauté des filles qu'ils avaient à vendre. Toute l'Asie l'adopta. L'Europe la connut par une Ambassadrice Anglaise qui fit inoculer ses enfans à Constantinople. La France disputa pendant quarante années contre son utilité ; tandis que du Nord au Midi, l'Europe entiere la pratiquait : envain le Parlement de Paris consulta la Faculté de médecine, il ne put en obtenir de réponse. Mais enfin quand cette terrible maladie eut frappé *Louis* XV, & l'eut mis au cercueil ; quand

ſon jeune ſucceſſeur eut eu le courage de ſe faire inoculer, au milieu de ſa nation indéciſe & tremblante, les préjugés ſe turent, & ce remede hardi fut univerſellement adopté. Il eſt vraiſemblable qu'à force d'affaiblir les effets de ce poiſon on les rendra nuls, & que peut-être on parviendra à le renfermer dans les limites que la nature lui avait autrefois preſcrites.

Les médecins ſe vantent d'avoir dompté cette terrible maladie, que l'Amérique nous a fait connaître; mais je crois que ceux qui ont défriché les bords de cet hémiſphere y ont plus contribué qu'eux. Je crois que plus on cultivera cette vaſte contrée; que plus on en rendra l'air ſain & ſalubre, plus on avancera la guériſon, & même l'extinction d'un mal qui n'était dû qu'aux exhalaiſons d'un ſol inculte, où les inſectes, les reptiles, les animaux venimeux étaient d'une force & d'une groſſeur prodigieuſe, & où l'homme & les quadrupedes étoient faibles & languiſſans.

Après les triomphes remportés ſur deux
iſons auſſi terribles, on peut remarquer
ui que M. *Bernard de Juſſieu*, le frere de
célebre Botaniſte qui fut au Perou, a ob-
u ſur un poiſon plus funeſte à l'individu qui
était atteint. Il guérit la morſure de la vi-
re, en faiſant prendre de l'alkali volatil.

L'art de rappeller les noyés à la vie, eſt
autre victoire remportée ſur la mort; un
de cendres chaudes, un peu d'air introduit
s les inteſtins & dans les poumons, ren-
t l'exiſtence à celui chez qui le ſenti-
nt était éteint depuis pluſieurs heures. Que
ommes ont péri pendant des milliers de
les, parce que des remedes ſi ſimples
ent inconnus! Il ne faut pas ſe hâter da-
tage, de condamner les malheureux ſuf-
ués par la vapeur du charbon: des reme-
auſſi faciles peuvent les faire revivre.

Toutes les grandes découvertes anatomi- De l'Anatomie.
s ont été faites avant ce ſiécle: l'Oſtéo-

logie, la connaiſſance des muſcles, la c
culation du ſang ; tous les nerfs prenant
cine dans le cerveau, & portant le ſe
ment à toutes les parties extérieures du co
en s'épanouiſſant en houpes légeres ſou
tiſſu de la peau, le poumon rafraîchiſ
perpétuellement le ſang enflammé par la
pidité de ſon cours, & y mêlant ſans c
un air nouveau ; le cœur recevant ſans c
le ſang des veines, & le rendant à cha
inſtant aux arteres par un mouvement qu
mort ſeule peut interrompre, & que l'é
nouiſſement ne ſuſpend peut-être jamais
tierement ; tous ces grands objets ne f
point des découvertes du dernier régne :
pendant l'Anatomie a fait de nouveaux p
grès.

Winſlow, né Danois, élevé à Paris o
a toujours réſidé, & qui a écrit en Franç
eſt juſtement compté parmi nos Anaton
tes ; il a donné de nouvelles lumieres ſu
uſages particuliers de chaque muſcle.

Hérissant a fait connaître que la présence l'absence d'une matiere crétacée était la ıſe de la dureté ou du ramolliſſement s os.

Ferrein a montré que la voix était à la s un inſtrument à vent & à cordes ; que tons ſont produits par le raccourciſſe-nt ou l'allongement des fibres de la glotte. ſt ce même *Ferrein* qui a découvert les ſeaux lymphatiques dont *Boerhave* avait pçonné l'exiſtence.

a génération a été de tout temps l'objet a curioſité & du déſeſpoir des Anato-tes : c'eſt-là que la nature travaille avec plus grand ſoin des objets infiniment ts, & ſe dérobe à l'examen le plus at-if.

n vain l'œil armé du microſcope, a rvé toutes les parties de la génération l'homme & dans la femme ; on n'a

vu que des apparences trompeuſes, jours détruites par de nouvelles obſe tions.

Ces animaux ſpermatiques dont l'exiſte a paru ſi certaine, ſont niés aujourd' tout eſt encore obſcur ſur cet objet. terrain ſtérile & rebelle à tous nos effo ſe fécondera ſans doute ſous des mains habiles que les nôtres : il fournira de ri découvertes à nos deſcendans, qui nous paſſeront en connaiſſances & en de rité, comme nous avons ſurpaſſé peres.

De la Chirurgie.

Jamais l'Art chirurgical ne fut ſi bril en France que ſous le feu Roi. Ce Pr après les batailles de Fontenoy & de Law avait vu dans cet art des prodiges qui le avaient fait aimer. Il fit ériger une Aca mie de Chirurgie qui propoſa des queſti & qui diſtribua des prix, à l'inſtar des au Académies. Le célebre *la Peyronie* fond

remier de ces prix : il obtint que ce Roi construire un superbe amphitéâtre à Montellier, pour y faire des démonstrations natomiques. M. de *la Martiniere* l'engagea epuis, à en ériger un plus superbe encore ans la ville de Paris.

Cet art n'est point conjectural comme la médecine ; ses progrès sont plus évidens : n les conteste cependant quelquefois.

Un Chirurgien du Berry nommé *Brossard*, couvrit que l'agaric a la propriété d'empêcher le sang de couler. Il en fit un secret, il étonna par ses cures. Auparavant si e artere était piquée par la maladresse d'un hirurgien, il était très-difficile d'arrêter le ng. Lorsqu'on coupait un membre, il fallait avec soin lier les arteres. *Brossard* avec peu de poudre empêchait le sang de s'échapper, & prévenait tous les accidens. Le oi lui acheta son secret & en fit présent à n peuple, en le faisant publier dans tout

ſon Royaume. C'eſt ainſi qu'il fit afficher
tous ſes ports la maniere de traiter les no
pour les rendre à la vie, & qu'il donn
ordres pour qu'elle fût pratiquée. C'eſt
que ſon ſucceſſeur vient de faire pu
le remede qui guérit infailliblement
qui ſont attaqués du ver ſolitaire ; rem
qu'il acheta d'une vieille femme veu
nommée *Nouffer*, habitante du villag
Moral dans les montagnes de la Suiſſe,
le mari avait trouvé ce que tous les méde
de l'Europe cherchaient en vain.

Des médecins de Paris vous diront que
garic était connu dans toute l'Allemag
quand *Broſſard* l'annonça & en fit un ſec
que le remede qui détruit le ver ſoli
était connu dans Paris même, avant qu
Roi achetât celui de *Nouffer* : pourquoi d
n'employaient-ils ni l'un ni l'autre, & au
dirent-ils que ce Chirrugien & cette fem
en euſſent la gloire ?

Petit, ce grand Chirurgien, mort en 1750, & non ce Médecin ſi célebre aujourd'hui par la legéreté de ſon élocution & la profondeur de ſes connaiſſances : *Petit* perfectionna beaucoup l'art de la Chirurgie. Il trouva un moyen de guérir la fiſtule lacrymale. C'eſt un embarras, qui ſe fait dans un petit canal en forme d'Y, dont les deux branches ſupérieures ont leur ouverture à la paupiere, près du grand angle ; & après s'être réunies, elles ne forment plus qu'une ſeule branche qui ſe termine dans le nez. C'eſt par-là que coulent ces larmes, qui, dans les grandes afflictions, s'échappent par les narines. Depuis ce temps un Chirurgien, nommé la *Forêt*, a trouvé le moyen d'introduire dans ce canal une petite ſeringue, & d'y injecter une liqueur qui entrant par le nez, jaillit par la paupiere & nétoye l'intérieur de ce canal des engorgemens qui lui nuiſent.

Faget a trouvé l'art de guérir l'Aneuvriſme, ſans faire de ligature. L'Aneuvriſme eſt

la dilatation d'une veine ou d'une artere.Lo
qu'on l'avait liée, le ſang ne s'y portait p
que par de petits vaiſſeaux ſanguins qui p
ſaient autour de la ligature. Mais ſi le co
de ces vaiſſeaux était interrompu, s'ils
fourniſſaient pas le ſang néceſſaire, la veine
l'artére ne prenait point de nourriture; e
ſe corrompait; la grangrene s'y mettoit
il fallait couper le membre où ce mal é
arrivé.

Ainſi, de jour en jour, l'art a fait
progrès & les artiſtes ſont devenus plus h
dis. *Le Dran* a oſé le premier faire l'amp
tation des membres dans l'articulation m
me: & cette hardieſſe lui a réuſſi.

Soulier, Chirurgien de Montpellier, p
guérir les abcès au foye, oſa percer le fl
du malade, & introduire juſque dans le fo
une canule d'argent émouſſée par le bout:
qui forme un canal par où le pus s'éco
au-dehors.

Da

Daviel a osé faire l'extraction de la cataracte qu'on ne faisoit qu'abaisser avant lui.

Toutes les infirmités qui affligent l'humanité, ont trouvé de nouveaux secours. On a tenté de redresser ceux qui avaient les jambes ou l'épine du dos cambrées ; on a réussi sur quelques personnes.

On trouve le moyen de faire parler les enfans muets & sourds.

Péreire a perfectionné, ou plutôt trouvé l'art de faire parler les malheureux nés sourds & par conséquent muets. On avait fait quelques tentatives dans cet art, dès le siécle passé ; mais *Péreire* exécuta ce qu'on avait essayé. L'abbé de *Lépée* a été plus loin encore : il parvient à faire apprendre à ces infortunés différentes langues : il leur donne des idées métaphysiques. Si cet art se perd jamais, ces faits dont nous sommes témoins, seront mis au rang des fables, & nous passerons pour être aussi exagérateur que les Grecs.

Ce qui prouve sur-tout combien l'art de la chirurgie s'est perfectionné, c'est que dans

la derniere guerre où il n'y eut pas moi
de bleſſés que dans les autres, on a am
puté infiniment moins de bras & de jam
bes. C'eſt une remarque que les Chiru
giens eux-mêmes n'ont pas faite ſans éto
nement.

De l'art des accouchemens.

De tous les accidens, les plus touchan
pour une ame ſenſible, ſont ceux qui arrive
aux femmes enceintes. On s'eſt beaucoup a
pliqué à les ſoulager, & peut-être perſonn
n'a fait plus de progrès que *Levret* dans l'a
de les ſecourir & de les délivrer. C'eſt lui q
a inventé le *Forceps*, cet inſtrument adm
rable qui abrége les accouchemens labo
rieux, & qui épargne tant de douleurs aux fem
mes.

Les animaux ont trouvé comme les hom
mes des obſervateurs & des ſecours. Ils pa
ſent communément pour n'être point ma
ladifs, & il n'y en a guéres qui ne ſoient ma
lades quelquefois. Ceux qui vivent en trou

peaux, ſont ſujets à des épidémies très-dangereuſes, & chaque eſpece a ſes maladies particulieres.

Bourgelat, Ecuyer du Roi, ouvrit à Lyon une école où il enſeigna l'art de les guérir. Le feu Roi la prit ſous ſa protection, lui donna le nom d'école Royale en 1762, & lui fit bâtir une maiſon près de Paris.

L'homme comparé aux animaux.

Jamais dans aucun ſiécle on n'a autant comparé les animaux avec l'homme. Les Moraliſtes ont voulu par-là connaître les ſentimens naturels trop altérés dans la ſociété humaine. Mais où les retrouver? eſt-ce dans l'animal féroce qui ſacrifie tout ce qu'il rencontre à ſes appetits dévorans? eſt-ce dans l'animal timide qui ne ſait que fuir ou ſe cacher? chacun n'a-t-il pas ſon inſtinct? celui de l'homme n'eſt-il pas de tout oſer, de tout vaincre, de tout aſſervir par ſon intelligence? Les Phyſiciens ont trouvé des

rapports plus vrais. L'homme par son corp
différe peu des autres animaux : son cervea
plus grand, admet plus d'idées, & laisse plu
d'étendue à sa mémoire : ses dents & ses in
testins lui permettent d'être frugivore o
carnivore à son choix : sa main lui donn
la supériorité sur tous les autres animaux
son pied procure une assiette solide à so
corps, que ne peut avoir le singe qui e
quadrumane : sa masse lui fournit une forc
capable de résister à la plûpart des chocs
ou de renverser la plûpart des obstacles qu'
rencontre : la longue durée de sa vie, qu
surpasse celle de presque tous les animaux
lui permet d'acquérir des connoissances
de les transmettre à sa postérité.

Si l'Anatomie ne nous a rien appris su
la génération, elle ne nous a rien appris su
le siége de l'ame, si vainement cherché ; su
la cause du mouvement chez les animaux
sur la puissance de la volonté, sur les mu
cles.

De la Métaphysique.

Je sais que les Métaphysiciens modernes se croient bien supérieurs à ceux des siécles passés ; cependant aucun d'eux ne s'est fait un nom qui égale celui de *Mallebranche*. Cette science a pourtant fait quelques progrès; elle s'est avancée plutôt par le nombre infini d'observations que de nouveaux savans ont ajoutées à celles de leurs prédécesseurs, que par les découvertes de quelque hardi penseur. Il me semble, qu'en métaphysique, les étrangers l'emportent sur nous, & que *Locke* l'emporte sur tous les Métaphysiciens du monde. On peut le contester, & cela peut faire un sujet de dispute aussi interminable que le sont les principales questions de cette science.

De tous les métaphysiciens qui ont vécu sous le feu Roi, nul n'acquit peut-être plus de célébrité que M. l'Abbé de *Condillac*. Observateur scrupuleux, il ne s'est point égaré en des recherches vaines sur Dieu, sur l'ame, sur l'esprit, sur la matiere, sur cent

queſtions hardies que l'eſprit humain ne pourra jamais éclaircir. Il s'eſt borné à l'étude de l'homme, il le ſuit exactement, il épie chacune de ſes ſenſations, il les ſcrute, il les examine, il les compare; & ſon traité des ſenſations eſt peut-être l'ouvrage le plus complet & le plus méthodique qu'on ait ſur l'homme, & celui où l'on a le plus ſtrictement développé tout ce qui paſſe en lui.

J'obſerverai que le plan de cet ouvrage, où il ſuppoſe une ſtatue qui acquiert ſucceſſivement toutes les ſenſations différentes, & qui devient un homme organiſé comme nous, eſt dû à une femme : l'aveu qu'en fait l'Auteur n'eſt point une flatterie : Mademoiſelle *Ferant* était morte quand M. l'Abbé de *Condillac* publia cet ouvrage, & inſtruiſit le public de ce qu'il lui devait. C'eſt cette idée ingénieuſe de Mademoiſelle *Ferant* qui fit faire à M. *Diderot* ſa lettre ſur les ſourds & les muets.

Madame la Marquiſe du *Châtelet*, illuſtre par pluſieurs ouvrages, engagea M. de *Voltaire* à donner ſes élémens de *Newton* ; ainſi ſous ce régne pluſieurs femmes ont cultivé les ſciences les plus abſtraites, pluſieurs ont éclairé & encouragé les travaux des grands hommes.

Je ne parlerai point ici de tous ces livres d'une métaphyſique hardie, qui parurent dans les dernieres années du régne du feu Roi : livres qui ont enlevé à l'Angleterre la prétention d'avoir produit des Ecrivains plus audacieux que la France.

Je dirai ſimplement que ces livres n'ont point été faits par le déſir de s'illuſtrer, puiſque leurs Auteurs ont pris les plus grandes précautions pour n'être pas ſoupçonnés, & que leurs noms ſont demeurés inconnus, malgré la curioſité du public, & malgré la recherche des gens intéreſſés à les perdre.

Le désir seul d'être utile anima leurs Auteurs, & cependant d'autres Auteurs dont les principes passent pour hardis, ont combattu leurs principes, & ont prétendu qu'ils étaient dangereux.

Qu'en faut-il conlure? qu'en Métaphysique presque tout est incertain ; qu'aucune opinion n'est dangereuse ; que personne n'est maître de penser d'une façon, plutôt que d'une autre ; que tous les hommes doivent avoir entr'eux la plus grande tolérance. Si *Dieu*, dit le Pape *Clément* XIV, dans sa vingt-unieme lettre, *si Dieu souffre les Incrédules, nous devons les supporter.*

Plus j'ai lu, plus je me suis convaincu qu'en raisonnant bien, avec beaucoup de lumieres & de bonne foi, avec une logique très-exacte, deux hommes pouvaient penser d'une maniere très-opposée, sur les questions les plus importantes : que le seul point

ſur lequel on pouvait s'accorder, était la éceſſité de ſe tolérer.

En reclamant pour moi-même cette to-érance que j'accorde aux autres, oſons dire u'il eſt bien étonnant qu'avec ce deſir exiſter, qui tourmente tous les hommes, erſonne n'ait pu trouver une raiſon évi-ente de l'immortalité de l'ame.

Oſons plus : oſons dire que pour le bon-ur de l'humanité, toutes les queſtions ſur xiſtence de Dieu ſont inutiles : du moins les me paraiſſent auſſi vaines qu'elles ſem-ent importantes aux autres hommes. Fai-es, bornés, ſujets aux maladies & à l'er-ır, nous aurons toujours beſoin de nous ourir & de nous pardonner mutuelle-ent.

Nos forces augmentent pendant quarante nées & diminuent enſuite juſqu'à notre rt, ſans qu'aucun ſecours humain puiſſe

en retarder la perte. Tout homme se se
donc entraîné malgré lui par un agent s
prême qui l'a fait naître sans le consulter
qui chaque jour a développé en lui de no
veaux organes, sans qu'il les lui demandâ
& qui bientôt après les lui ravit, sans qu
puisse l'en empêcher.

Cet agent existe ; nul ne le nie : est-il i
telligent ou aveugle ? c'est à quoi se rédu
sent toutes les questions sur l'existence
Dieu.

Lisez tous les livres, consultez tous
savans ; vous trouverez toujours deux abîm
que le génie le plus intrépide ne peut fr
chir. Si l'agent suprême est aveugle, co
ment toutes les parties de l'univers ne f
ment-elles pas un cahos épouvantable ? c'
à dire, car le mot de cahos a besoin d'ex
cation, une masse informe dont toutes
parties dans un repos éternel, soient éga
ment privées de mouvement ; d'intelligen

de ſenſibilité ; ou une maſſe dont toutes parties, toujours agitées en ſens diffé-ns, (ſuppoſé que le mouvement ſoit né-ſaire à la matiere, comme on l'a ſou-u depuis quelques années,) ſe heurtent rpétuellement ſans garder jamais une for-constante, ſans permettre jamais une ceſſion d'êtres ſemblables qui ſe régéne-t, & qui ſuivent des loix toujours inva-bles ? comment l'ordre, l'état de l'uni-s ſe maintient-il depuis tant de milliers ſiécles, au milieu des viciſſitudes perpé-lles qui font naître & périr les individus, balancent les mers d'un pôle à l'autre, ont changé tant de fois la forme de ce be, qui ont fait diſparaître pluſieurs étoi-, & qui en ont allumé d'autres ? com-nt, ſans une intelligence ſuprême, y il de l'ordre & du mouvement ? comment ne détruit-il pas l'autre ?

is ſi cet agent ſuprême a de l'intelligen-

ce, comment le crime & la douleur exiſte[...] ils ? Je n'ai jamais ni lu , ni entendu fa[...] une réponſe ſatisfaiſante à l'une ou l'au[...] de ces objections. Dans le déſeſpoir d'y [...]pondre , des Savans , Athées de très-bon[...] foi , ont , en démentant leurs yeux & le[...] intelligence , nié l'ordre & la durée de l'[...]nivers : ils ne s'appercevaient pas que la ſu[...]ceſſion de leurs idées , que les raiſonneme[...] qu'ils faiſoient contre l'ordre , démontraie[...] qu'il y avoit beaucoup d'ordre dans leur tê[...] dans les organes de leur cerveau , & qu[...] étaient eux-mêmes la preuve de la fauſſ[...] de leurs opinions.

D'autres Savans , Théiſtes d'auſſi bon[...] foi , ne pouvant réſoudre la queſtion du m[...] phyſique & moral , craignant de maudire [...] de haïr la divinité , ont , en démentant le[...] propres ſenſations & leurs propres larme[...] nié que le mal exiſtât. Ils criaient : *tout* [...] *bien* , & ils ſoulageoient les opprimés ; [...]

onfolaient leurs amis,ils tremblaient pour les
ours d'une époufe déchirée par les douleurs
e l'enfantement ; & en s'occupant de ces
oins pieux, ils trouvaient la mort, ou ils
agnaient des maladies incurables.

La raifon flottante entre ces deux abîmes,
e peut fe déterminer par elle-même ; elle
e trouve ni preuve ni induction : & tout
omme fenfé refterait dans le doute, fi
on cœur impatient de choifir ne le déter-
inait pas.

Celui qui eft né doux, qui a befoin d'ai-
ier, qui craint d'erreur feul dans ce vafte
nivers, qui a des organes faciles, qui ref-
ent vivement le plaifir, qui eft plus fenfible
u bien, & plus frappé des idées de l'ordre
u'effrayé du mal, fe plaît à croire que Dieu
xifte : il aime à lui rapporter le bien dont
jouit, & à le bénir de l'avoir fait naître.
elui qui eft né avec une ame forte, que
idée du mal révolte, que l'injuftice indi-

Influence du tempé-rament fur les opinions

gne, qui embraſſe tous les ſiécles com
un moment, & tous les lieux comme
point, ne voit bien-tôt dans l'univers qu
déſordre funeſte, ou qu'un ordre néceſ
re, plus fatal que le chaos. S'il y avait
être tout-puiſſant & tout intelligent, il
pourrait l'aimer : il nie donc ſon ex
tence.

Ce n'eſt point la raiſon, c'eſt le tem
rament qui décide l'un & l'autre. Il eſt
vrai qu'en métaphyſique, notre tempé
ment nous détermine plus que notre raiſo
que j'ai été intimement lié, juſqu'à l'heu
de ſa mort, avec un homme de bien
joignait, par un mélange rare, la cande
d'un enfant à une tête forte & à un cœur ſe
ſible. Etonné de l'ordre permanent qu'il a
mirait dans l'univers ; atterré par les crim
& par les maux ſans nombre qui affiégent l'h
manité, dupe perpétuellement de ſa cande
il m'avoua un jour qu'il n'était ni déiſt
ni athée, ni manichéen ; qu'il n'admetta

u'un ſeul principe, tout puiſſant, tout in-
elligent, mais eſſentiellement mauvais : en
n mot qu'il ne croyait point en Dieu, mais
u'il était invinciblement perſuadé de l'exiſ-
ence du Diable : & c'était un homme de
ien, un homme ſimple, un homme qui,
ans toute ſa vie, n'aurait pu ſe déterminer
faire une malice à un enfant.

Influence des circonſtances ſur les opinions.

Si le tempérament entraîne ainſi le Phi-
oſophe, les circonſtances déterminent ſou-
ent les opinions métaphyſiques des autres
ommes. Les habitans de la campagne, ſont
éceſſairement ſeperſtitieux. Ils admettent
cilement les métamorphoſes, les mira-
es, les ſortiléges. Tout change perpétuel-
ment autour d'eux, & ſouvent leurs tra-
ux & leurs vœux ſont trompés : le grain ſe
ange en épis, le gland en chêne, les pe-
ins en pommes ou en raiſons. Ce ſont de
rpétuelles métamorphoſes. Se font-elles
gré du cultivateur ? non, ſans doute :
ſe couche plein de la plus belle eſpé-

rance ; un peu de froid ſurvient la nui & l'aurore lui montre ſes travaux entier ment détruits. Tantôt des inſectes dévore ſes fruits malgré ſes ſoins ; tantôt il voit verſant des pleurs, la grêle abbattre grappes prêtes à mûrir. Il ſent ſon impui ſance, il prié, il ſacrifie, il fait des offra des & des vœux. S'il eſt abandonné à ſ ſeul inſtinct, il les adreſſera aux vents, a nuages, au tonnerre, au ſoleil, à tous c êtres dont il ſent l'irréſiſtible puiſſance prendra facilement un fourbe pour un Pr phête ou pour un ſorcier.

Les matelots, au contraire, ſeront ſa foi, ſans loi & ſans mœurs. Expoſés p pétuellement à tous les périls & à la mo habitués à vaincre les vents & les flo ils ſavent qu'avec du travail & du gé on ſurmonte les plus grands obſtacles ; ſeront pleins de confiance en eux-mêm Le ciel ſe couvre, l'éclair brille, la gr tombe ; le Laboureur prie ; le matelot jur

ma

nais il travaille, il ne penſe à Dieu, que
uand tous les efforts de ſon art ſont inu-
iles, que quand il ne peut plus être ma-
elot.

Le guerrier n'aura ni la ſuperſtition ti-
nide du Laboureur, ni autant de con-
ance en lui-même que le matelot. Il ne
eut ni prier pendant le péril comme l'un,
i travailler pour l'éviter comme l'autre :
le cherche, il le brave, il ne conçoit
as pourquoi les uns échappent, quand
s autres périſſent : il lui eſt néceſſaire
être intrépide, il croira bien-tôt à la pré-
eſtination, à la fatalité même, il aura
penchant pour les augures, il aura
eine à ne pas ajouter foi aux rêves, &
x preſſentimens.

Le peuple des grandes villes, accoutumé
voir toutes les opinions ſe heurter, ſe
truire, & changer ſans ceſſe, eſt volon-
rs indifférent à tous les ſiſtêmes : & s'il

n'y avait pas dans ces villes de grands corp
comme le Clergé & la Magiſtrature, q
veulent abſolument que le peuple ait un
croyance, bien-tôt il n'en aurait aucune
& il deviendrait entierement ſemblable
celui de l'ancienne Rome, qui admettan
les Dieux de toutes les nations, ſouffra
qu'on les tournât en ridicule ſur ſon thé
tre, & contemplait avec une égale indi
férence les ſacrifices des Prêtres, les je
des Comédiens, les apothéoſes des Emp
reurs, & les plaiſanteries des Poëtes qui
moquaient de toutes les opinions.

Si l'on m'objectait qu'on a vu des citoye
fanatiques, des laboureurs impies, des m
telots pieux, des guerriers non fataliſtes,
répondrais que des circonſtances particul
res avaient fait ſortir ces gens-là hors
l'ordre commun; que la plûpart des ſo
dats & que beaucoup de matelots ont é
Laboureurs avant d'avoir embraſſé les arm
ou la marine, & que leurs idées ſont alo
un aſſemblage confus & monſtrueux de

perſtition, de fataliſme & d'impiété, qui
ient de leurs différens états, & qui prouve
cette remarque plus qu'elle ne l'affaiblit.
Qu'on obſerve bien, & l'on ſe convaincra
que dans tous les temps & dans tous les lieux,
e laboureur eſt enclin à la ſuperſtition, le
natelot à l'impiété, & le guerrier au fata-
iſme; l'habitant des grandes villes à l'in-
ouciance de tout ſyſtême, & que le Phi-
oſophe ne pouvant nier, ſans ſe mentir à lui-
nême, ni l'ordre de l'univers, ni le mal
hyſique & moral, jamais il ne pourra dé-
ider, par la raiſon, s'il y a un Dieu; qu'il
e ſe déterminera que d'après les idées que
on tempérament lui fournira. Voilà pour-
uoi quand je ſuis heureux, les raiſons en fa-
eur de l'exiſtence de Dieu me paraiſſent
es meilleures: ſuis-je malheureux? elles me
araiſſent inſoutenables: mon cœur eſt-il
ranquille? les unes & les autres me paraiſ-
ent également faibles & inſuffiſantes; les
iſputes ſur ce ſujet me paraiſſent ne pro-

mettre aucun fruit, & leur ſolution ſera tou-
jours indifférente à la morale.

Homme faible, ſecoure ton frere ſi tu
veux qu'il te ſecoure; c'eſt le fondement d
toute la morale: aime ton prochain, ſi tu
veux en être aimé: ſois juſte & ſerviable
ſi tu veux qu'il t'eſtime; c'eſt le fondemen
du bonheur. Raiſonneur pervers, tyran o
eſclave, ſi ta femme, ſi tes enfans, ſi t
famille, ſi ceux qui t'entourent te haïſſent
tu ſeras malheureux: ſi ta conſcience t'avert
qu'on te mépriſe, ſi les regards, les di
cours ou le ſilence même de ceux qui t'ap
prochent te le font ſentir, tu maudiras to
exiſtence. Etre heureux ſans être aimé n
eſtimé de perſonne, eſt un problême don
les grands de la terre ont cherché bien ſou
vent la ſolution; mais depuis le plus an
cien des tyrans juſqu'à *Louis* XI, s'enferman
au château du Pleſſis-les-Tours, & n'oſan
coucher deux nuits de ſuite dans la mêm

hambre, je ne ſache pas qu'aucun brigand it pu le réſoudre.

Que Dieu exiſte ou non, la néceſſité de ien vivre eſt la même, la morale eſt la mêne; & ſi j'oſe le dire, la récompenſe étant noins ſûre, dans l'hypothèſe que Dieu n'eiſte point, la vertu eſt plus généreuſe, & lus pure, & plus vraie. Si Dieu avait voulu tre connu, il nous aurait donné des lumieres ui nous manquent : le doute ne peut donc offenſer, puiſqu'il nous y tient lui-même nalgré nous.

Dieu ne veut pas qu'aucun ſage puiſſe dé-der cette grande queſtion ; c'eſt encore ne nouvelle preuve qu'il eſt inutile à l'homne de la décider.

Je ne ſais s'il eſt vrai, comme on l'a tant t & redit, que chez un peuple athée, les ois abuſeraient de leur pourvoir plus qu'ils e le font. Il me ſemble que c'eſt calomnier

étrangement la nature humaine, que d
croire qu'il y aurait chez un tel peuple de
tyrans plus cruels que les *Nérons*, les *Ca*
ligula, les *Louis* XI, les *Bonifaces* VIII
les *Alexandre* VI, les *Richard* III, les *Hen*
VIII, les *Chrifliern* II; des Miniftres plu
lâches & plus odieux que *Séjan*, que le *Dain*
que *Richelieu*; des brigands plus hardis qu
Cartouche, *Mirivis*, la *Brinvilliers*; des fr
pons plus nombreux qu'ils ne le furent dan
tous les temps : j'en doute. Mais je fuis bie
fûr qu'il n'y aurait jamais eu tous ces grand
forfaits politiques, tels que la St. Barthe
lemi, les maffacres d'Irlande, celui d
Japon, celui du Mexique & du Perou, le
perfécutions facrées, les bûchers de l'Inqu
fition & tant d'autres horreurs : l'humanité
eût beaucoup gagné.

Mais tandis que j'écris ces chofes, que j
médite fur ces grands objets, que je les di
cute de bonne foi, le temps s'écoule, mo
eftomac digère, mon fang circule, m

pensées se renouvellent, mille changemens imperceptibles arrivent en moi ; je sens que e suis sous la main d'un agent que je ne connais pas, que je ne puis connaître ; & dans le moment où je fais usage de mon ntelligence, j'ai bien de la peine à croire que l'agent suprême soit lui-même sans ntelligence : non je ne le crois pas : ce cœur sensible & reconnaissant aime à le bénir, & de l'existence qu'il m'a donnée, & es biens dont il a comblé cette existence.

Mais ce raisonnement si clair, mais cette preuve si démonstrative pour moi, ne vaut ien pour un autre ; je le sens, je n'exige as qu'il la trouve bonne ; je demande seulement qu'il ne veuille pas que je me soumette à ses preuves.

Cette insuffisance de la raison humaine pour démontrer l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & sur-tout la cause du mal physique & du mal moral, a fait con-

clure à presque tous les peuples qu'il fa-
lait une révélation. Et de-là sont nées
mythologie & la théologie.

On peut juger des progrès qu'a fait
théologie en France sous un régne pe-
dant lequel toutes les sciences ont prosp-
ré, par les ouvrages qu'a fait la Sorbon-
en corps, pour censurer & l'*Emile* de *Jea-*
Jacques, & l'*Esprit d'Helvetius*, & le *Bé-*
saire de M. de *Marmontel*; on en peut ju-
ger encore par l'histoire du *Peuple de Dieu*
du pere *Béruyer*, par celle de *Marie à*
Coque, de l'Evêque *Languet*, & par l'*Apo-*
logie de la révocation de l'Edit de Nantes
de l'Abbé de *Caveirac*, où cet Abbé ten-
de justifier la *St. Barthelemi*.

FIN de la premiere Partie.

AUX MANES

DE

LOUIS XV.

AUX MANES DE LOUIS XV.

ET

DES GRANDS HOMMES
qui ont vêcu ſous ſon régne,

OU

ESSAI ſur les progrès des Arts & de l'Eſprit humain, ſous le régne de LOUIS XV.

SECONDE PARTIE.



AUX DEUX-PONTS,
À L'IMPRIMERIE DUCALE.

M. DCC. LXXVI.



AUX MANES

DE

LOUIS QUINZE.

SECONDE PARTIE.

Voyages des Savans Français.

L'ESPRIT des loix, l'Encyclopédie, l'Histoire-Générale, l'Histoire-Naturelle, l'Emile, la Henriade, Mahomet, la Métromanie, les calculs de MM. *Clairault* & d'*Alembert*, & tant d'autres chef-d'œuvres,

n'étaient que le fruit du génie, de l'étud
& de la méditation; des travaux d'un au
genre, peut-être plus difficile, du mo
plus dangereux, signalerent le courage
Savans français.

Le Pere Feuillée va aux Isles Canaries.

Dès l'an 1724, le Pere *Feuillée*, de l'O
dre des Minimes, va aux Isles Canaries
terminer la position du premier Méridi

Le Pere Parénin à la Chine.

Le Pere *Parénin* Jésuite, faisant à la Ch
des observations astronomiques, il dres
des cartes de cet Empire, il nous les
fait parvenir. Il gagnait la confiance
l'Empereur *Cam-hi*. Il lui traduisait en
gue tartare ce que l'on avait écrit de m
leur en Europe sur la Géometrie, l'Ast
nomie, & même l'Anatomie. Ce Jés
mourut en 1741, dans la Capitale de
Chine; l'Empereur lui fit faire des funér
les magnifiques.

Voyages

L'Académie des Sciences entreprit de f

nesurer un degré du Méridien ſous le Pôle, & un autre ſous l'Equateur, afin de connaître uelle eſt préciſément la figure de la Terre.

des Académiciens.

M. de *Maurepas* était alors Miniſtre de la narine : il aimait les ſciences, il donna les rdres néceſſaires pour faire réuſſir cette enreprise, dont il ſentait l'importance & la ifficulté.

Voyage au Pôle par M M. Maupertuis, Clairaut, Camus, & le Monnier.

On nomma MM. *Maupertuis*, *Clairault*, *amus* & le *Monnier* pour aller à Torno en :ede, ſur les confins de la Laponie : MM. *ouguer*, *Godin*, *de la Condamine* furent deſ-iés pous aller au Pérou.

Une année ſuffit aux obſervateurs qui alent au Nord : mais il fallut employer :te année à combattre la nature dans ces mats déſerts.

Difficultés.

D'abord il chercherent un lieu favorable eur travail. Sur les bords du Golfe de

Bothnie, ils n'en trouverent point : il f
s'enfoncer dans l'intérieur des terres : il
lut remonter le fleuve du Tornea, de
la ville de Torno au nord du Golfe, ju
la montagne de Kiltes au-delà du Cercl
laire. Il fallut se mettre à couvert de la
quûre de ces terribles mouches qui so
terreur des Lapons, qui tirent le sang à
que coup qu'elles donnent de leur aigu
& qui feroient bientôt périr un homme
leur nombre. Elles infestaient tous les
Les oiseaux de proie, très-nombreux &
hardis dans ces climats, où on les co
rarement, enlevaient quelquefois les vi
qu'on servait à ces Académiciens. Ils é
comme *Enée* au milieu des harpies.

Travaux. Il fallut franchir les cataractes du fl
il fallut se faire jour la hache à la ma
travers d'une forêt immense, qui emb
sait leur passage, & nuisait à leurs c
tions. Il fallut gravir sur toutes les m
gnes, il fallut dépouiller leur somm

ouleaux, des ſapins, & de tous les arbres
ui les dérobaient à la vue : il fallut dreſſer
r la cime des huit plus hautes, des ſignaux
ropres à être apperçus de pluſieurs lieues,
in de déterminer les triangles néceſſaires.
fallut établir une baſe qu'on pût meſu-
r, ſur un fleuve glacé & couvert de plu-
eurs pieds d'une neige fine & ſeche, ſem-
able à du ſablon, qui roulait ſous les
eds, & qui dérobait aux yeux des précipi-
s où l'on pouvait être enſéveli ſous elle.

Il fallut braver un froid ſi vif & ſi rigou-
ux, que les habitans du pays accoutumés à
1 âpreté, en perdent quelquefois un bras ou
e jambe. L'eau-de-vie était la ſeule li-
eur qui ne gelât point. Si on appuyait ſur
levres le vaſe qui la contenait, le froid
attachait, & il fallait déchirer les levres
ur l'en ſéparer.

Rien ne rebuta les Académiciens. Chacun
des obſervations en particulier. Toutes ſe

rapporterent avec une justesse qui en d
montra l'exactitude. Et après tant de soin
de peines, & de travaux, à leur retour
firent naufrage sur le Golfe de Bothnie,,
penserent perdre la vie & le fruit d'une
treprise si difficile & si pénible.

Voyage à l'Equateur.

Voyage a l'Equateur, par MM. Bouguer, Godin, & de la Condamine.

MEssieurs *Bouguer*, *Godin* & *de la Con*
mine qui allerent au Pérou, éprouver
de plus grandes difficultés. Ils comptai
ne passer que quatre ans hors de leur patr
il leur en fallut plus de dix, & ils euren
combattre, pendant ces dix années, &
nature & les hommes.

Ils étaient partis de la Rochelle le
Mai 1735, un an avant les Académici
qui allerent au Nord. Ils étaient accom
gnés de M. de *Jussieu*, Botaniste, de M.
niergues Chirurgien, de M. *Hugo* Horlo
& Ingénieur en instrumens de mathém

ques, de M. *Verguin*, Deſſinateur pour les plans & les cartes, & de M. de *Morainville*, Deſſinateur pour l'hiſtoire naturelle.

Ils avaient des recommandations du Roi de France pour tous les Gouverneurs des places étrangeres, & des paſſe-ports du Roi d'Eſpagne. Ils avaient de l'argent & des lettres de change. Enfin tout ce qui peut aſſurer un voyage & le rendre utile & commode, avait été prévu & préparé.

Arrivés au petit Goave, dans l'Iſle de St. Domingue, ils ſe rembarquent pour Carthagene, ils vont de-là à Porto-Bello, ils traverſent l'Iſthme de Panama, & naviguent enfin ſur la mer du Sud. MM. *Bouguer* & *de la Condamine* deſcendent à Manta ſous l'Equateur ; ils laiſſent leur compagnie aller débarquer à Guyaquil, & prendre le grand chemin de Quito.

Ils arrivent en Amérique.

En débarquant, ces deux Académiciens

Ils ſe ſéparent.

furent aſſiégés par des légions de Mari
gouins & d'autres mouches non moins da
gereuſes que celles dont MM. *Maupertu*
& *Clairault* avaient été attaqués ſous le E
le. On les avertit de ſe méfier des ſerpens
des ſcorpions.

M. de la *Condamine* grave en latin ſur
rocher de *Palmar : On a reconnu par des o*
ſervations aſtronomiques , que ce promonto
eſt ſitué ſous l'Equateur.

M. de la Condamine ſe rend à Quito, en franchiſſant les Cordillieres.

M. *Bouguer* legérement malade, ſe re
barque pour ſuivre ſes compagnons. *M.*
la Condamine marche au travers des terre
il s'enfonce dans des forêts immenſes tr
mal connues des Naturels du pays, qui
guident. Il monte les Cordillieres, les p
hautes montagnes de ce Globe. Il ſe trou
ſouvent arrêté par des torrens d'une pr
fondeur effrayante. Il voit pour la premie
fois des ponts faits avec des Lianes : c'
une plante ſouple & flexible qui tourne a

tour des arbres comme le lierre, & qu'on employe au lieu de cordes. Les ponts qu'on en fait ressemblent à un filet de pêcheur, tendu d'un rocher à l'autre : courbé au milieu par son propre poids, il fléchit à chaque pas, sous les pieds du voyageur, & lui laisse voir le précipice sur lequel il est suspendu. C'est à peu-près comme si on le traversait sur une corde lâche.

M. *de la Condamine* apperçoit enfin du haut de ces rochers le délicieux vallon où est bâtie la ville de Quito. Il y descend, & il voit le spectacle le plus inattendu & le plus enchanteur pour quiconque n'y est pas accoutumé.

Par-tout des arbres du plus beau verd, étaient couronnés par des fleurs, par des fruits, par des boutons. On moissonnait dans un champ, on semait dans un autre, & les épis commençaient à germer dans un troisieme. Il voit régner à la fois le Printemps,

l'Automne & l'Eté ; tandis que les ſomme des Cordillieres qui bordent des deux côt ce ſuperbe vallon, étaient couverts de broui lards, de neige & de glace, & repréſentaie le plus terrible hiver. D'un coup d'œil il em braſſait les quatre ſaiſons.

Il retrouve ſes compagnons à Quito. I ſont bien accueillis de tout le monde ; d Gouverneur, des Jéſuites, des Magiſtrats.

Ils manquent d'argent.

Dans cette ville où l'or eſt beaucoup pl commun que les denrées, on ne ſe peut rie procurer qu'à un prix exhorbitant, ſelon n tre maniere de ſupputer. L'argent manqu bientôt à nos Académiciens ; & malgré leu lettres de crédit & leurs recommandations ils ne peuvent s'en procurer. Ils ſont obligé de vendre leurs bagues, leurs habits, leu chemiſes garnies de dentelles : & avec c produit, M. *de la Condamine* court par ter à Lima, à quatre cens lieues, emprunte l'argent dont ils ne peuvent ſe paſſer : &

ſe hâte de revenir par mer.

Procès.

Pendant ce temps-là, on intentoit à Quito un procès à ſes compagnons; on les accuſait d'avoir fait la contrebande, parce qu'ils avaient vendu leurs chemiſes. M. *de la Condamine* gagna, non ſans peine, ce ridicule procès.

Travaux.

Tout en plaidant ils travaillaient à la meſure des degrés du méridien. Il fallait placer des ſignaux ſur les pointes des rochers qui bordaient ce beau vallon; & cette entrepriſe était bien plus difficile qu'on ne l'imaginait.

Ce pays eſt peut-être le terrein le plus élevé du globe. La ville de Quito, le fond du vallon où elle eſt ſituée, eſt de quinze cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer. Les ſommets du mont Canigou & du Pic du midi, les deux plus hautes montagnes des Pyrenées, ont moins de hauteur que le fond

de ce vallon : & les montagnes qui le bor-
dent s'élevent infiniment plus au-dessus de
lui, que la cime des Alpes ne s'éleve au-
dessus des plaines qui sont à leurs pieds. Le
sommet du Chimbo-Raço a 3, 220 toi-
ses au-dessus du niveau de la mer : c'est un
tiers de plus que le Pic Ténérif, la plus haute
montagne de notre hémisphere.

Cette double chaîne des Cordillieres n'est
qu'un amas de Volcans. La plûpart sont
éteints; le Sangaï, le Coto-Paxi, & le Pit-
chincha, au pied duquel est Quito, brûlent
encore. Tout le vallon, qui peut avoir sept
à huit lieues de large, est rempli de matie-
res vomies par les Volcans : il est lui-même
fort inégal. Les voitures ne pourroient y
rouler, on ne s'y sert que de mulets.

Nos Académiciens étaient sans cesse obli-
gés de descendre dans des ravines très-pro-
fondes, de traverser à gué des torrens quel-
quefois très-rapides, de gravir de rochers en

rochers, jusques sur les pointes les plus saillantes & les plus convenables pour y placer des signaux & pour y dresser leurs instrumens.

Comme ces montagnes sont très-élevées, jusqu'à une certaine hauteur, ils trouvaient des bois très-épais ; au-dessus de ces bois un tapis de neige & de glace couvrait le rocher & la mousse qui seule y pouvait croître. De la pluye, de la neige ou des brouillards en formaient l'Atmosphére. Plus haut, on ne rencontrait que le roc nud, & l'on voyait les nuages rouler sous ses pieds.

Les Péruviens ou les Métis que les Académiciens prenaient pour les guider ou pour portes leurs instrumens & leurs provisions, les abandonnaient fréquemment dans ces déserts inconnus ; quelquefois même ils les volaient. M. *de la Condamine* fut abandonné seul sur un rocher, au sommet du Coto-Paxi, Volcan alors éteint & couvert de gla-

ce, mais qui s'embrasa bientôt après d'une maniere terrible : il y passa deux jours & deux nuits mourant de froid & de soif. Enfin il s'avisa de prendre un des verres de sa lunette, & de fondre, en y rassemblant les rayons du Soleil, un peu de neige glacée, dont il étancha la soif qui le dévorait. Il s'en servit ensuite pour embraser quelques matieres combustibles.

Les misérables pâtres qui errent sur ces montagnes, volaient souvent les signaux, quoiqu'ils ne fussent que de bois ou de toile. Quelquefois un ouragan ou la chûte d'un torrent inattendu, ou celle de quelque rocher ou d'un amas de neige, les renversait. On fut obligé de rétablir jusqu'à sept fois celui qui avoit été dressé sur la cime du Pamba-Marca.

Quand les signaux étaient placés & que les Académiciens, sur un rocher, exposés à toutes les intempéries de l'air, s'apprêtaient à

prendre les Angles qu'ils formaient, on voyait souvent un nuage s'élever, rouler autour de la montagne, se déployer, s'étendre, envelopper les signaux & les dérober à la vue des Observateurs. Il fallait attendre quelquefois pendant huit ou dix jours que ce nuage fût dissipé; & on n'osait descendre de la montagne, de peur de manquer le moment de l'observation. Pour comble de maux, les Académiciens étaient presque toujours séparés, la nécessité d'observer en divers lieux à la fois, isolait chacun deux.

Ce fut au travers de toutes ces difficultés & avec des fatigues que rien ne pouvait égaler, si ce n'est leur patience, que ces Académiciens parvinrent à dresser leurs signaux sur la cime ou sur le penchant de trente-neuf montagnes, dans une étendue de quatre-vingt lieues, ayant commencé un peu en-deçà de l'Equateur, & ayant fini à trois degrés au-delà.

La ſuite de leurs triangles s'étendait dep
Carabourou, au Nord de Quito, jufqu'à C
nan au Sud de Cuenca.

Dangers. Seniergues eſt aſſaſſiné.

Leurs travaux n'étaient point encore fi
lors qu'aſſiſtans dans cette derniere ville
une courſe de taureaux, la populace fou
vée ſe jetta ſur eux en les menaçant de
mort. Le ſeul *Seniergues* ſe doutant bien
la cauſe de ce tumulte, ſe mit en défen
en impoſa un moment à ces furieux, les
pouſſa d'abord; & leur réſiſtant toujours a
intrépidité, il tomba percé de coups
pieds des Académiciens qui l'emporter
tout ſanglant, en ſe défendant eux-mêm
contre ces hoſtilités imprévues.

L'amour était la cauſe de cet attentat. U
Péruvien, jaloux de *Seniergues*, avait réſc
de le faire aſſaſſiner, & il n'y réuſſit que tr
bien. *Seniergues* mourut dans les bras de
de la Condamine, en le chargeant du ſoin
ſa vengeance. Ce fut un nouveau procès qu

e

eut à ſoutenir, & qu'il gagna : mais avec plus de peine que celui qu'il avait eu pour de la contrebande. Il dura trois ans : l'auteur du meurtre fut condamné au banniſſement : il ne quitta point le pays ; il ſe fit Prêtre.

Procès.

Leurs travaux étaient preſque achevés, lorſqu'il eut un troiſiéme procès. Ce fut au ſujet de deux Pyramides que les Académiciens voulaient poſer aux deux bouts de la baſe meſurée à la toiſe ſur le terrein même, pour ſervir de fondement à tous leurs calculs. Ces deux Pyramides devaient fournir dans tous les ſiécles un moyen facile & sûr, de vérifier leurs obſervations. Cependant des Officiers Eſpagnols s'allarmerent de l'inſcription où il était parlé du Roi de France ; il fallut plaider, & M. *de la Condamine* gagna encore ce procès. C'était toujours lui qu'on chargeait de défendre la Compagnie. Il en était digne par ſa délicateſſe ſur l'honneur, par ſa perſévérance à réuſſir dans tout ce

qu'il entreprenait, & par sa patience activ
que nul obstacle ne rebutait.

Ils élevent deux Pyramides que les Espagnols abattirent après leur départ.

Les deux Pyramides furent posées : elle
ont été abattues depuis le départ des Acadé-
miciens. Des raisons d'une politique inept
firent ainsi renverser ce Monument utile
& le plus étonnant peut-être qu'on eût érig
à l'honneur & à l'avantage des sciences.

M. *de la Condamine* soutint encore cin
ou six autres procès, qui ne sont remarqua
bles que parce qu'il les gagna tous, quoi
qu'il fût étranger, & qu'il plaidât contre de
gens du pays, dont ses propres Juges étaien
les compatriotes & les amis.

Départ.

Quand tous ces procès furent terminés
quand tous les travaux furent finis & toute
les dépenses acquittées, (car M. *Godin* avai
un ordre positif du Roi de ne laisser aucun
dette en Amérique :) quand tout fut fait

ces Académiciens revinrent par différens chemins.

On vole les papiers de M. de la Condamine.

Le jour même où M. *de la Condamine* devait partir de Quitto, ſes papiers lui furent volés. C'était lui ravir le réſultat & le fruit de dix années de peines & de travaux. Qu'on juge de ſon déſeſpoir, de ſes démarches pour les recouvrer, de ſes plaintes chez les Magiſtrats & chez l'Evêque. Un Monitoire lancé contre les voleurs, les effraya plus que les perquiſitions du Juge. Les papiers furent jettés, on ne ſait par qui, dans la cour de M. *de la Condamine.* Il les y retrouva tous, excepté deux petits livrets peu importans, où l'on imaginait trouver quelque indication ſur les mines d'or que les gens du pays croyaient que ces Académiciens avaient été chercher ſur les montagnes.

Retour.

M. *Bouguer* revint par la même route qu'il avait tenue en allant au Pérou. M. *Godin* accepta la place de premier Coſmographe

du Roi d'Eſpagne à Lima ; il ne revint e
France qu'après le tremblemeut de ter
qui renverſa cette ville en 1746. M. d
Juſſieu prêt à ſortir de Quito fut retenu d
force par le peuple & par les Magiſtrats qu
le ſuplierent de ne point les quitter tand
que la petite vérole déſolait leur ville : il
avait déjà guéri beaucoup de perſonne
Quand ce fléau fut appaiſé, il partit pou
Lima : il ne revint qu'avec M. *Godin*, e
traverſant le Tucuman & le Paraguai pou
s'embarquer à Beunos-aires.

M. de la Condamine deſcend la riviere des Amazones.

Pour M. *de la Condamine*, il ſuivit ſon pro
jet de deſcendre la riviere des Amazone
chemin très-peu connu, dès-lors très-ef
frayant. Quelques moines, Jéſuites Eſpa
gnols, & quelques Carmes portugais avaie
des cabanes, qu'ils appellaient couvens, ſ
les bords de ce fleuve. M. *de la Condamine*
deſcendit le crayon à la main, à côté d'u
bouſſole, obſervant & deſſinant ſes rives
ſes détours.

Le Roi de Portugal lui avait envoyé des passe-ports : dès qu'il fut sur les terres de ce Monarque il fut défrayé par tout : les ordres étaient précis ; il eut beau faire, il fallut consentir à être fêté en tout lieu & à ne donner en échange que les témoignages de reconnoissance qu'inspire une telle générosité.

Génerosité du Roi de Portugal.

Le Patron du vaisseau Hollandais sur lequel il repassa en Europe, n'eût pas tant d'égards pour lui que ce Monarque : il lui manqua de parole & il refusa de le descendre à Calais, comme ils en étaient convenus. Il passa sous les murs de cette ville & il l'emmena malgré lui en Hollande. M. *de la Condamine* pensa périr sur ces côtes : il vit le Patron prêt à quitter son vaisseau, pour se jetter dans une chaloupe, où vraisemblablement il ne l'aurait pas reçu.

Retour de M. de la Condamine en Europe.

Débarqué à Amsterdam, M. *de la Con-*

damine fut obligé d'y attendre des passe-ports des puissances Belligérantes ; car alors toute l'Europe était en guerre, les pays-bas étaient dévastés par les armées Anglaises, Hollandaises & Autrichiennes, réunies contre les Françaises, qui en triomphaient à Fontenoy & à Lawfelt.

Voyage au Cap de Bonne-Espérance.

Voyage au Cap de Bonne-Espérance, par M. l'Abbé de la Caille.

MESSIEURS *Godin* & *de Jussieu* n'avaient point encore quitté l'Amérique, lorsque l'académie envoya l'abbé *de la Caille* au Cap de bonne-Espérance, afin d'y mesurer de tous les degrés du Méridien, le plus austral dans notre continent, & afin d'y observer la parallaxe de la Lune.

Il relâche en Amérique.

Une voie d'eau obligea l'abbé *de la Caille* à relâcher à *Rio-janeiro* sur les côtes du Bresil ; il y trouva M. *Godin* qui arrivait de

Buenos-aires, & qui n'attendait que le moment de revenir en Europe où il repassa l'année suivante sur une flotte Portugaise qui le conduisit à Lisbonne.

Il éprouve peu de difficultés pour ses travaux au Cap de Bonne-Espérance.

L'abbé *de la Caille* n'éprouva point au Cap toutes les difficultés que ses confreres avaient éprouvées sous le Pôle & sous l'Equateur. Le Ciel le plus serein n'opposait que rarement de legers obstacles à ses observations. La chaleur quelquefois excessive, était moins nuisible que les glaces du Tornea ou des Cordillieres. Les montagnes infiniment moins élevées : & les Hollandais, au lieu de le plaider, concouraient à le servir dans les opérations dont ils connaissaient l'utilité.

Cependant, sous ce beau Ciel, il éprouva des brumes qui suspendirent ses travaux : il passa plusieurs nuits exposé à la pluye : mais plus souvent encore il travaillait dans des pleines de sable, où il enfonçait jusqu'aux genoux.

Degrés mesurés en différens climats.

Il établit ses triangles dans une étendue de trente-cinq lieues, depuis Klipfonteyn jusqu'au Cap.

On eut alors plusieurs degrés de différens méridiens, mesurés & sous l'Equateur & au-delà du Tropique du Capricorne. Tous ces travaux avaient été faits par des Académiciens Français; tous avaient été achevés en moins de vingt ans.

Ce fut alors qu'on put se flatter de connaître la véritable forme de la terre, & qu'il parut démontré qu'elle était un Sphéroïde applati vers les pôles.

M. de la Caille observe & détermine la position de neuf mille huit cens étoiles.

M. *de la Caille* fit plus encore : il observa & détermina la position du Cap, si nécessaire à connaître pour les navigateurs, & celle de 9, 800 Etoiles australes qu'on ne voit point de notre hémisphére septentrional; il en forma des constellations, & il les dessina : mais il ne leur donna ni des noms d'ani-

naux, comme les Bouviers de la Chaldée vaient fait autrefois, ni ceux de quelques Princes, comme firent dans ces derniers emps quelques Aſtronomes flatteurs : il leur mpoſa le nom des arts & des ſciences : il es appella *la Pompe Pneumatique*, *l'Atelier lu Sculpteur*, *la Bouſſole*, *le Chevalet*, *l'Horloge* ; & il nous rapporta un Planiſphére auſral peut-être plus complet que ne le fut jamais notre Planiſphére boréal deſſiné par ant d'Aſtronomes.

Il obſerve la Parallaxe de la Lune, au Cap, tandis que M. de la Lande l'obſervait à Berlin.

Enfin il obſerva la parallaxe de la Lune. Dès que l'Académie avait été informée de on arrivée au Cap, elle avait envoyé M. *de Lande* à Berlin, obſerver cette même parallaxe : & l'on connut par le rapport de ces eux Aſtronomes, la diſtance de la Lune à Terre à cinquantes lieues près.

Un ordre du Roi envoya l'abbé *de la aille*, du Cap, à l'Iſle de France, pour n deſſiner la carte : & il revint à Paris après

une abſence de trois ans huit mois.

Si l'Aſtronomie, la Géographie & mé
la Vavigation ſe perfectionnerent par
voyages, l'Hiſtoire naturelle leur dut be
coup auſſi. Ces ſavans obſerverent mieux
qu'ils virent que les navigateurs ordinaire
& il rapporterent avec eux les producti
les plus rares des pays qu'ils parcoururent

Voyages pour obſerver le p ſage de Vénus ſur le diſq du Soleil.

Halley prédit ce paſſage.

UNe révolution céleſte exigea bientôt
nouveaux voyages. On ſavait depuis p
d'un ſiécle que la planete de Vénus obſ
vée de la Terre, ſemblerait paſſer ſur le
que du Soleil, le 6 du mois de Juin 17
C'étoit le célébre *Halley*, Aſtronome A
glais, qui avait annoncé le moment de

assage. Il mourut vingt ans trop-tôt pour voir. Il mourut très-vieux ; & depuis le oment où il fit cette prédiction, il porta ns son cœur le chagrin de ne pouvoir être témoin de son accomplissement.

Les Français & les Anglais font de grands voyages pour observer ce passage.

Si les seuls Français s'étaient occupés de mesure des degrés du Méridien, qui seule ouvait apprendre la véritable forme de la erre, toutes les nations savantes voulurent oserver ce passage, qui devait faire conître la véritable distance du Soleil. L'Eupe était embrasée par la guerre ; les Franis & les Anglais se combattaient dans les atre parties du monde : & ce sont les Asonomes de ces nations rivales en tout gen, qui traversent les continens & les mers, our observer le passage de cette planete, pour instruire les peuples que leurs guers épouvantaient.

L'Académie des Sciences envoya le pere *ingré*, de la Congrégation de *Sainte Gé-*

nevieve, à l'Isle *de Rodrigue*, au milieu la mer des Indes; M. *Le Gentil à Pondi* *ry*; & M. l'abbé *Chappe à Tobolsk*, au fi de la Sibérie. Tous les trois se trouva ainsi à peu-près sous le même Méridi le premier près du Tropique du Capric ne; le second entre l'Equateur & le Tro que du Cancer, & le troisieme vers le C cle Polaire.

Voyage aux Indes Oriental

Voyage de M. le Gentil aux Indes Orientales.

M. *Le Gentil* s'embarqua au port de l rient & passa à l'Isle de France d'où il co tait se rendre facilement à *Pondichéry*. guerre avait rendu ce passage danger Les flottes Anglaises couvraient les m Les Français n'en avaient point dans ces rages, peu de vaisseaux osaient s'expose passer au travers des escadres ennemies: le *Gentil* n'en put trouver. Enfin des ord du Roi qu'il fallait faire parvenir au p

ite au gouverneur de Pondichery, arrivé-ent à l'Isle de France, & déterminérent le Gouverneur de cette Isle à envoyer à la côte le Coromandel une frégate, dans une saison où les vents ne sont pas favorables. M. Le Gentil s'embarqua sur elle. Il erra long-temps des côtes de l'Afrique à celles de Malabar. Ils apprirent près de Mahé, par des bateaux du pays, que les Anglais avaient pris cette ville de Pondichery où ils allaient. Alors le Capitaine de frégate résolut de revenir à l'Isle de France.

Ils étaient encore en mer lorsque le 6 Juin arriva : & M. *Le Gentil* observa du tillac, comme il put, le passage de Vénus.

Peu satisfait de cette observation, il résolut de rester dans l'Inde pour observer cette planete à son retour en 1769.

Pour ne pas perdre ces neuf années, M. *Le Gentil* parcourut ces mers, & fit toutes les

observations physiques, géographique[s] astronomiques que les lieux & les circonst[an]ces lui offrirent.

Il dressa une carte très-exacte de la c[ôte] Orientale de Madagascar : il avait déja ép[rou]vé plusieurs maladies dans ces climats : [les] nourritures trop substantielles de cette [Isle] lui causerent un coup de sang si viole[nt,] qu'il eût péri sans de promptes saignées [&] sans l'émétique : mais l'organe de sa v[ue] en fut dérangé, & pendant quelque-tem[s] il vit les objets doubles.

Il dresse une carte de la côte Orientale de l'Isle de Madagascar.

Ensuite il passa dans l'Isle de Manille po[ur] observer le second passage de Vénus : il [y] trouva un Péruvien fort instruit, appellé D[on] *Estevan Melo*. Il était Chanoine de l'Egli[se] Cathédrale de la capitale de cette Isle, pre[s]que aussi éloignée de son pays, que M. *L[e] Gentil* l'était du sien.

Il passe à Manille.

Des considérations pour les savans de Fran[ce], qui desiraient que l'observation se fit

Il revient à Pondichery.

Pondichery, engagérent M. *Le Gentil* à s'y rendre : & en partant il chargea le Péruvien *Melo*, d'obſerver à Manille le paſſage de Vénus.

Les nuits ſont ſuperbes à Pondichery : M. *Le Gentil* dit qu'on ne peut ſe former dans nos climats une idée de la beauté de ce Ciel : & cependant au moment où il voulut faire ſon obſervation, le 3 Juin 1769, un nuage qui cacha le Soleil & la planete de Vénus, & lui fit perdre le fruit d'un voyage de plus de dix mille lieues, de neuf années, & de pluſieurs maladies dangereuſes.

Il s'inſtruiſit de l'aſtronomie des Indiens : il apprit à calculer les éclipſes à leur maniere ; il les étonna en leur prédiſant le retour des cométes. Pluſieurs Brames vinrent le viſiter. Il en vint un de Carical, ville ſituée à trente lieues au Sud de Pondichery. Il fit pluſieurs expériences utiles à nos manufactures. Il retomba malade ; & il lui prit un tel

Il s'inſtruit de l'état de l'Aſtronomie dans les Indes.

desir de revoir son pays, qu'il partit mo
rant pour l'Isle de France, d'où il repa
en Europe sur un vaisseau Espagnol qui
conduisit à Cadix.

Il revint à Paris au mois d'Octobre 177
après une absence de onze ans & demi.

Voyage à l'Isle Rodrigue.

Le 29 Nov. 1760. Voyage du pere Pingré à l'Isle Rodrigue.

DÈs le port de l'Orient où il devait s'er
barquer, le pere *Pingré* éprouve des difficu
tés. Le Directeur de la compagnie des In
des le reçoit mal; il refuse d'embarquer s
ballots; il prétend qu'ils sont remplis
marchandises prohibées: ils ne contenaie
que les instrumens nécessaires à son obse
vation & les hardes convenables à un Rel
gieux. Le Directeur & le Pere écrivent à P
ris; un ordre arrive au Directeur de fai
embarquer le Pere *Pingré* avec tous ses e
fets, & de lui fournir dans l'Inde tout
qu

qu'il demandera, ſans rien exiger de lui qu'un ſimple reçu : faveur dont ce ſavant étoit digne, & dont méme il ne fit aucun uſage.

Un autre déſagrément l'attendait ſur le vaiſſeau. M. *Marion* qui le commandait, très-bon marin à force de pratique, n'avait aucune idée de la théorie, il était même prévenu contr'elle & contre tous les ſavans qui ne connoiſſaient qu'elle. Il regarda le Pere *Pingré* comme un cenſeur incommode qui n'était ſur ſon bord que pour contrôler ſa manœuvre. Il le lui dit avec franchiſe, & fut bien-tôt déſabuſé; dès-lors ils furent amis. C'eſt ce même *Marion* qui depuis ayant été reconnaître les Iſles de la nouvelle Zélande, dont le Capitaine *Cook* à le premier fait le tour, fut pris par les farouches habitans de ces bords, & fut dévoré par eux.

Le 9 Janv. 1761.

A peine ce Capitaine & le Pere *Pingré* furent-ils en pleine mer, qu'ils furent pour-

Il eſt pourſuivi par des vaiſſeaux anglais.

ſuivis par des vaiſſeaux anglais ; une manœu-vre habile les fit échaper. Le Pere *Pingré* avait demandé un paſſe-port à l'Amirauté anglaiſe ; & cette Amirauté le lui avait envoyé, avec les égards que méritaient ſon ſavoir & ſon entrepriſe : mais ce paſſe-port ne garantiſſait point les vaiſſeaux qui le portaient.

Il eſt forcé d'aller à l'Iſle de France.

Un peu au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, ils rencontrerent un vaiſſeau français. Le Capitaine *Blin* qui le commandait, était l'ancien de M. *Marion* ; & il avait le droit de s'en faire obéir. Il lui ordonna de l'eſcorter jusqu'à l'Iſle de France où il allait. *Marion* allégua l'ordre qu'il avait de dépoſer le Pere *Pingré* à l'Iſle Rodrigue, il ne put rien obtenir. Cet Aſtronome ſe plaignit & remontra qu'en lui faiſant perdre du temps on lui ferait manquer ſon obſervation. *Blin* répondit : *qu'on le jette à l'eau.*

Le 6 de Mai.

Il fallut se taire & le suivre. M. *des Forges* gouverneur de l'Isle de France, réprimanda *Blin* ; mais le mal était fait. Il fit armer promptement une petite corvette de six canons pour conduire cet Astronome à *Rodrigue.*

Cette Isle n'est qu'à cent-vingt lieues de l'Isle de France. Mais la direction du vent, toujours contraire, oblige à prendre un détour si considérable pour y parvenir, qu'on est quelquefois six semaines à y aller. Le Pere *Pingré* n'était arrivé que le 6 Mai à l'Isle de France, & il en repartit le 8. Il n'y avoit pas un mois jusqu'au jour de l'observation.

Il arrive à l'Isle Rodrigue.

Le vent ne fut pas si contraire qu'on le craignait ; on découvrit *Rodrigue* le 26 ; & soudain le calme arrêta le vaisseau : il fut deux jours sans pouvoir avancer. Qu'on se peigne l'impatience, l'ennui & le désespoir d'un Astronome, dans une telle situation.

Enfin ils abordérent le 28 au coucher du
Soleil. Rodrigue eſt une Iſle de quatre lieues
de long ſur deux de large : elle eſt déſerte
& ſans culture. Dix ou douze eſclaves né-
gres y ont été tranſportés. Un blanc, qui a
le titre de Commandant, les occupe à raſ-
ſembler des tortues de terre dans un parc
des tortues de mer dans un autre, ou à veil-
ler ſur quelques bœufs & quelques vaches
tranſportés des Indes ou d'Europe ſur ce ro-
cher, comme ces négres l'ont été eux-mêmes
des côtes de l'Afrique.

Une grande cabane de planches mal join-
tes, qui laiſſaient circuler le vent de toutes
parts, ſéparée par une cloiſon en deux par-
ties, dont la plus grande pavée de pierres
bruttes, ſervait de ſalle à manger, & dont
la plus petite ſervait de chambre à coucher
à M. le Commandant, à ſa femme, à ſon
enfant, était le plus beau ou plutôt le ſeul
bâtiment de l'Iſle.

Un mât d'une hauteur prodigieuse surmonté d'un pavillon Français, était le seul monument Royal qu'il eût : quelques mauvais canons pour saluer les vaisseaux qui abordoient, faisoient toute la défense de cette Isle.

En vain le Pere *Pingré* chercha un lieu plus commode pour faire son observation : les montagnes escarpées de cette Isle, & le peu de jours qu'il lui restait, ne lui permirent pas d'en trouver un autre.

Il fait son observation.

Des pluies survinrent : la nuit qui précéda le jour de l'observation, fut obscure ; des nuages empêcherent de voir entrer *Vénus* sur le disque du Soleil : bientôt ils devinrent assez rares pour que le Pere *Pingré* pût suivre le cours de cet astre sur ce globe. Il vit très-bien le commencement de la sortie de *Vénus* : un nuage survint & lui déroba le moment où elle acheva de se détacher des bords de ce disque. En vérifiant ses calculs, il se

trouva d'accord avec les autres Obſervateurs. Ainſi malgré les nuages, ſon obſervation fut bien faite.

L'Iſle eſt priſe par les Anglais.

Quelques jours après les Anglais arrivent, prennent le vaiſſeau qui avait amené cet Académicien, & un autre qui était dans le port; ils tirent cent coups de canon contre l'Iſle; les boulets paſſaient par-deſſus la cabane du Gouverneur, d'où le Pere Pingré les entendait ſiffler ſur ſa tête, bientôt les Anglais deſcendent, coupent le mât, emportent le pavillon Français, enclouent les canons, pillent les bœufs, les tortues de terre, celles de mer; la farine, & ſur-tout le vin. Ils mettent à terre les Officiers des deux vaiſſeaux qu'ils ont pris, ils leur font jurer d'être 18 mois ſans combattre; & ils brûlent les deux vaiſſeaux. Tous les negres s'étaient enfuis dans les montagnes & dans les bois.

Cependant les Anglais traiterent fort bien

le Gouverneur & le Pere Pingré. Ils ne pillerent point ſes effets ; ils lui laiſſerent ſes inſtrumens, & ils partirent bientôt.

Neuf jours après, arriverent deux autres vaiſſeaux anglais, ils acheverent de piller ce que les premiers ont laiſſé ; mais toujours ils traitent avec égard les Français, & ſur-tout l'Aſtronome. Ils leur donnent même quelques ſacs de bled, du riz & de l'eau-de-vie, puis ils abandonnent l'Iſle.

Séparés du reſte du monde par l'Océan, à quatre mille lieues de leur patrie, enfermés dans une très-petite Iſle, ſans communication & preſque ſans eſpérance d'en avoir avec leurs compatriotes, le pere *Pingré*, le Gouverneur, les Negres ſe hâterent de ſemer du bled & du riz, afin de ſe ſuffire à eux-mêmes.

Enſuite ils hazarderent de communiquer

avec l'Isle de France, en construisant une chaloupe pontée.

Un vaisseau Français reprend l'Isle au nom du Roi.

Elle était presque finie, lorsqu'on découvrit un vaisseau, & un vaisseau français. La joie fut vive : ne voyant plus le Pavillon de France, il n'osait approcher ; on alla au-devant de lui dans une pirogue ; on instruisit le Capitaine de ce qui était arrivé, aussi-tôt il fit la cérémonie de descendre dans l'Isle l'épée à la main, & de la reprendre au nom du Roi de France.

Il venait chercher des tortues : il n'en trouva point : il ramena aux Isles de France & de Bourbon le Pere *Pingré*, qui avait resté près de trois mois & demi dans cette Isle inculte & inhabitée.

Il part pour la France. Il est pris par les Anglais.

En repassant de ces Isles en Europe, il fut averti par les Officiers du vaisseau qu'il montait, que le Capitaine avait intérêt à se faire

prendre par les Anglais, & qu'il ſerait pris
nfailliblement. En effet, peu de tems après
voir paſſé la ligne, ce capitaine ſe porta
ans des parages où l'on ſavait bien qu'il y
vait des flottes ennemies, il les rencontra, il
t ſemblant de fuir devant elles: on tira de
art & d'autres quelques coups de canon:
ans la pourſuite un coup de vent abattit le
nât de hune du vaiſſeau anglais; les Fran-
ais ſe crurent ſauvés, ils pouvaient aiſément
chapper; mais le capitaine porta ſi peu de
oiles, & prit ſi bien ſes meſures, que les An-
lais ayant réparé le déſordre qui leur était
rrivé, le pourſuivirent, l'atteignirent & le
rirent.

On ne traita point le Pere *Pingré* en pri-
nnier, ſon paſſeport le garantiſſait: on ne
fouilla point, on ne le pilla point; on lui
iſſa ſes papiers, ſes effets, ſes inſtrumens; on
put cependant réſiſter à la tentation de lui
lever quelques morceaux rares d'hiſtoire
turelle. On le conduiſit à Lisbonne, d'où il

revint en France, en traversant l'Espag

Voyage en Sibérie.

Voyage de M. l'Abbé Chappe en Sibérie.

DE tous les voyages entrepris pour l' servation du passage de Vénus, le plus di cile était celui de l'Abbé *Chappe*.

Il se rend d'abord en Russie.

Il partit de Paris à la fin de Novem 1760. Il passa par Vienne, où il salua l' *pératrice Reine*; par Cracovie, où il fut sal le Roi *Auguste* : il remonta jusqu'à Saint tersbourg où régnait alors *Elisabeth* : il y lait chercher des voitures, des provisions des ordres de cette Impératrice, pour vo ger avec sûreté dans ses vastes Etats; tout qu'il demandait lui fut accordé.

Départ de saint Petersbourg.

Il prit dans cette ville un horloger, & domestique qui pût lui servir d'interpréte en sortit avec quatre traîneaux; l'un cha de vivres, portait un bas Officier, qui av

dre de l'Impératrice de l'accompagner, & lui faire donner tout ce qui ſerait néceſre; l'autre portait ſes inſtrumens; le troime, l'horloger & l'interprète; il était dans quatrieme. Tout était couvert de neige & glace, il avait à faire près de neuf cens ues de Petersbourg à Tobolsk.

On deſcendit d'abord juſqu'à Moskow, courut long-tems ſur le Volga, qui ſert grand chemin quand il eſt gelé. On s'ença dans la vaſte forêt qui s'étend juſqu'aux nfins de la Sibérie. A tous momens les îneaux étaient renverſés : quelquefois ils fonçaient dans des cavités; un des chevaux me fut englouti en paſſant une riviere cée, & il eût abîmé le traîneau où était bbé, ſi l'on n'eût promptement coupé les es.

L'Abbé n'avait pu partir de Petersbourg le 10 de Mars. On lui avait aſſuré que le el arriverait avant qu'il parvînt à Tobolsk, 1761.

& qu'alors il lui ferait impoffible de conti[illegible] fa route ; ni hommes, ni voitures, ni c[illegible] vaux, ne pouvant courir fur une terre [illegible] trempée par la fonte de huit ou dix piec[illegible] neige.

L'Abbé n'avait d'autre efpoir que de [illegible] venir le dégel par la rapidité de fa co[illegible] Il voyageait le thermometre à la ma[illegible] frémiffant à toutes fes viciffitudes, & pr[illegible] pitant fa marche toutes les fois qu'il m[illegible] tait.

L'Horloger, l'interprete, le bas Offic[illegible] les poftillons fe lafferent bientôt de co[illegible] nuit & jour, de braver les précipices, [illegible] gouffres, les tourbillons de neige, qu[illegible] vent éléve dans ces contrées ; comme il[illegible] éleve de fable en Arabie, & de pouff[illegible] dans nos climats. Ils témoignerent de l'[illegible] meur, ils demanderent du repos, l'A[illegible] les refufa.

Il est abandonné seul dans une forêt.

l s'endort quelque-temps après, on dé-
e son traîneau, on l'abandonne, il s'é-
lle, il se trouve seul au milieu d'une
ine immense, couverte par-tout de nei-
, & terminée dans le lointain par les
uleaux & les sapins de la vaste forêt qu'il
versait. Il était nuit. C'est en vain qu'il ap-
lle; personne ne répond à ses cris. Toutes
pensées qui l'agitent à la fois, son trou-
e, son inquiétude, sa colere, ne peuvent
peindre ni même se bien concevoir. Seul
ns un desert de glace, sans vivres, à qua-
rze cens lieues de sa patrie, & loin de
ute habitation humaine.

Il rentrait dans son traîneau, il en sortait,
marchait égaré, il suait à grosses gouttes,
algré l'horrible froid qui gelait tout ce qui
ntourait. Enfin il croit reconnaître un che-
in, il revient à son traîneau, il prend ses
mes, il marche, il s'abîme dans un trou
mpli de neige, il y reste enséveli jusqu'au
enton.

Revenu de son étourdissement, il s'effo[illegible]
d'en sortir, il se dégage, mais avec t[illegible]
d'efforts & de fatigues, qu'il tombe sur[illegible]
bord de ce trou, la face sur la neige, [illegible]
qu'il y reste accablé d'horreur & d'épui[illegible]
ment, désespérant de sa vie, n'attendant [illegible]
ne desirant même que l'instant qui la term[illegible]
nerait.

Cet état d'affaissement, en le contraigna[illegible]
au repos, rétablit un peu ses forces: il r[illegible]
prend ses esprits, & avec eux il retrouve s[illegible]
courage. Il se leve, il regarde de tous côté[illegible]
il apperçoit dans le lointain une faible lu[illegible]
miere: il marche, mais doucement, ma[illegible]
avec précaution, tremblant à chaque pa[illegible]
d'être englouti; & la lenteur nécessaire d[illegible]
sa marche augmentait son impatience.

Il arrive, il trouve une cabane où ses pro-
pres gens couchés à terre dormaient pro-
fondément à côté de jeunes filles, dont mal-
gré leurs fatigues, ils avaient usé avant de
s'endormir.

L'Abbé les réveille, & il pourſuit ſa rou-
Enfin il approche de Tobolsk. Il n'avait
is que trois rivieres à paſſer : mais tout
nonçait le dégel : la ſurface de la neige
ndait ; on trouvait de l'eau par-tout. Les
yſans lui diſent que la débacle eſt pro-
e, les poſtillons refuſent de traverſer des
ieres ſur des glaces fragiles : menaces,
ieres, argent, tout eſt inutile. Il les enivre
au-de-vie, & leur donnant l'exemple, il
verſe les deux premieres. De plus grandes
ficultés s'élevent à la derniere : le maître de
ſte refuſe abſolument de marcher. L'Abbé
ligné entre dans ſa maiſon tenant par ha-
rd ſon thermometre à la main. La chaleur
la chambre le fait monter avec promp-
ude. Le mouvement de cette machine in-
nnue effraye ces eſprits groſſiers. L'Abbé
n apperçoit, & il en profite. Il leur fait
e par ſon interprete, qu'il eſt un puiſſant
gicien ; que ce thermometre eſt un ani-
al qui l'avertit de tous les dangers ; que
le dégel était à craindre, l'animal expoſé

Les poſtillons refuſent de paſſer des rivieres ſur des glaces prêtes à ſe rompre.

au grand air ne descendrait point ; mais
si la glace est encore forte , il descend
bien au-dessous d'une ligne qu'il leur m
que , & il porte son thermometre hors
la maison. Le froid le fait descendre plus
que cette ligne , & les paysans transpo
de surprise & d'admiration , mettent a
plus d'empressement à lui obéir, qu'ils
vaient mis d'obstination à lui résister. C'e
qui attellera ses chevaux , à qui les guide
à qui le servira , & la riviere est traver
avec la plus grande sécurité malgré la ne
fondue , & le bruit de la glace fléchissa
sous le poids du traîneau, & menaçant à c
que instant de se rompre.

Trois jours après, la débacle arriva : l'I
se déborda , & le pays fut submergé par
plus terrible inondation qu'on eût jamais v
dans ces climats.

A Tobolsk on le prend

L'Abbé *Chappe* préparait déja son o
servatoire sur une colline à côté de T
bols

bolsk. Son quart de Cercle, ſon thermometre, ſa pendule, ſa longue lunette, l'obſervation qu'il faiſoit des aſtres, les gardes que lui avoit donné le Gouverneur de cette ville, la conſidération qu'il lui témoignait ; tout avait perſuadé aux habitans de Tobolsk, que ce Français était un ſorcier. Ils lui imputérent l'inondation qui déſolait leurs campagnes : & lui entendant parler fréquemment du 6 de Juin, ils s'imaginerent que ce jour ſerait la fin du monde, ou celui de la deſtruction de leur ville. pour un Magicien.

Ils réſolurent de le tuer pour ſe venger. Le Gouverneur augmenta ſa garde, & l'avertit de prendre des précautions. On veut le tuer.

Le 6 Juin arrive : l'Abbé dès la veille ſe rend à ſon obſervatoire. Le Soleil ſe plonge ſous le plus pur horiſon ; le Ciel était parfaitement ſerein, l'Abbé était au comble de ſes vœux. Bientôt des nuages paraiſſent au bord de l'horiſon : leur nombre Il fait ſon obſervation.

augmente à chaque inſtant : un brouillar
épais ſe répand dans la plaine. L'Abbé d
comble de la joie paſſe à celui du déſeſpoi
Son voyage était perdu : un nuage alla
lui enlever tout le fruit de tant de fatigues
& de tant de dangers. Jamais douleu
ne fut plus profonde. A chaque inſtant
ſortait, il parcourait la colline, il obſerva
tous les points du Ciel. La nuit entiere
conſuma dans ces inquiétudes, & tous ceu
qui l'entouraient, étonnés de ſon trouble, n
le partageant point & n'en pouvant ſoupco
ner la cauſe, s'endormaient profondéme
en écoutant ſes plaintes.

Enfin le lever du Soleil éclaircit un pe
les nuages : un vent d'Eſt les diſſipa bie
tôt : la joie de l'Abbé fut ſi vive, que tout ſ
corps en frémiſſait, & qu'il eut beſoin
toute ſa force pour la combattre & po
obſerver avec exactitude.

Le Gouverneur & l'Evêque de Tobol

s'étaient rendus à ſon obſervatoire. Une garde nombreuſe l'entourait. Précautions ſuperflues ! les habitans alarmés s'étaient réfugiés dans les égliſes, ou cachés dans leurs maiſons, priant Dieu & attendant la fin du monde.

Sur cette colline boréale, les inſectes aîlés apportent le plus grand obſtacle aux obſervations aſtronomiques : il faut marcher en bottes, avoir des gants, & même un voile ſur le viſage, la plûpart des ſoldats qui ſont en garniſon à Tobolsk ſe font un maſque de goudron, pour ſe préſerver de leurs piqûres. L'Abbé *Chappe* faiſait allumer un feu de mottes de terre, dont l'épaiſſe fumée écartait pour quelque-tems les inſectes de ſon atmoſphere : il n'ôtait ſon voile, & ne faiſait éteindre le feu qu'au moment de l'obſervation.

Ces inſectes ſont plus embarraſſans par leur nombre que les bêtes féroces par leur force. Ils feraient périr plus cruellement, ſi

on ne s'en garantissait pas avec une attentio
perpétuelle. Ils rendirent l'Abbé *Chappe*
malade, qu'il fut obligé de garder le l
plusieurs jours.

Son retour en France fut plus agréabl
il revint dans une plus belle saison & par u
plus belle route. Loin de précipiter sa ma
che, il s'arrêta quelquefois pour voir d
choses curieuses, & quelquefois pour s
amusement : il donna même des festins
des bals aux Dames de quelques villes de
Sibérie.



Voyages pour obſerver le ſecond paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil.

MONSIEUR *le Gentil* était reſté dans l'Inde à Pondichery, à quelques dégrés au Nord de l'Equateur, où des nuages lui firent manquer une obſervation qu'il avait paſſé neuf années à attendre ſur ces bords étrangers.

M. le Gentil obſerve à Pondichery.

L'Abbé *Chappe* fut en Californie un peu au-delà du Tropique du Cancer, & le Pere *Pingré* à Saint Domingue; ainſi tous les trois ſe trouverent dans la Zone Torride entre le tropique & l'Equateur.

M. l'Abbé Chappe en Californie, & le Pere Pingré à St. Domingue.

Outre cette obſervation, le pere *Pingré* examinait alors les montres marines de

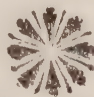
1769.

MM. *le Roi* & *Bertoud.* Il parcourait l
mers, depuis le Cap-verd jusqu'à Terr
neuve, pour leur faire subir toutes les rév
lutions du chaud & du froid.

Il fit depuis pour le même sujet un aut
1772. voyage où il alla plus au Nord : il remon
jusqu'en Islande.

Alors la France & l'Angleterre étaie
en paix : on pouvait parcourir l'Océan sa
danger, & quand deux vaisseaux se renco
traient, ce n'était plus que pour s'offrir d
secours mutuels.

Aucun malheur, aucune aventure dign
de remarque, n'arriva au Pere *Pingr*
dans ces différens voyages. Le sort de l'Abb
Chappe était bien différent.



Voyage en Californie.

L'ABBÉ *Chappe* revenu de Tobolsk en Sibérie, au Nord de l'Asie, alla donc au fond de l'Amérique septentrionale à la pointe de la Californie, vers le Cap St. Lucar, lieu très-méridional relativement à Tobolsk, puisque ce Cap est situé sous le Tropique du Cancer. Il partit de Paris avec quatre personnes : M. *Pauly*, Ingénieur géographe, M. *Noël*, éleve de l'Académie de Peinture, M. *Dubois*, horloger, & un domestique.

Voyage de M. l'Abbé Chappe en Californie.

Les Ports que les Espagnols possedent en Amérique sont fermés à toutes les autres nations. Ainsi M. l'Abbé *Chappe* s'embarqua d'abord pour l'Espagne. Il passa du Havre-de-grace à Cadix, où l'on appareillait une flotte pour la *Vera-Crux*.

Il se rend à Cadix.

On l'attendait à Cadix : les ordres du Roi d'Espagne l'avaient précédé ; mais ces ordres ne parlaient que de lui : on refuse d'embarquer ses gens. Il dépêche un Courier au Marquis d'Ossun, Ambassadeur de France à Madrid, pour le prier de remontrer au Ministre Espagnol qu'on ne fait point un tel voyage, sans avoir quelqu'un qui vous seconde dans vos observations. Il obtient ce qu'il demande.

La flotte s'armait lentement ; le tems pressait. L'Abbé dépêche encore un Courier au Marquis d'*Ossun*, pour avoit la permission de partir sur un vaisseau quel qu'il fût. Il l'obtient, il part sur un petit brigantin Français, qui n'avait que douze hommes d'équipage. Tout le monde frémit en le voyant partir sur un bâtimenr si frêle ; & l'Abbé transporté de joie, ne pensant qu'à son observation, répondait à leurs alarmes : *plus il est leger, plus il ira vîte.* Il part avec ses instrumens, & tout son monde, & deux

ficiers Eſpagnols, chargés de faire la ème opération.

En ſoixante-dix-ſept jours ils abordent à Véra-Crux ſous pavillon Français. Un up de canon tiré du Fort les oblige à er l'ancre au milieu des rochers qui fernt ce port, & à y demeurer au haſard périr à chaque inſtant : juſqu'à ce que Gouverneur, informé que ce vaiſſeau nçais arrivait par l'ordre du Roi d'Eſpa-, lui permit de ſe mettre à l'abri des ts & des écueils.

Il arrive à la Véra-Crux.

e Gouverneur attendait l'Abbé *Chappe*. bruit de ſon arrivée & les ordres du Roi pagne l'avaient précédé dans toute l'Aique, il trouva tous les ſecours que le pouvait fournir. Il mit tous ſes bagaſur des mulets, & il traverſa toute l'Aique d'une mer à l'autre, de la *Véra-* à *San-Blas* ; dans une étendue de trois lieues.

Il traverſe l'Amérique.

Forcé de ſuivre le pas des mules, il m
chait très-lentement. Des chemins affr
des montagnes où l'on ne trouvait p
d'eau, rendaient cette route pénible, &
différente de celle de la Sibérie. Le Mar
de Croix, Vice-Roi du Mexique, le r
avec tous les honneurs que méritaient
courage & ſa perſévérance.

De Mexico à *San-Blas* le chemin eſt
core plus déſert & plus dangereux. On
quelquefois attaqué par des ſauvages
domptés, qui traitent les Européens, com
les Eſpagnols ont jadis traité les habitan
ces contrées. Ils les dépouillent de tout
ſouvent après ils les tuent. Le Vice-Ro
eſcorter l'Abbé *Chappe* par des ſoldats.

Phénomene.

Près de Molino, l'abbé vit un phénom
que pluſieurs Savans ſoupçonnaient de
quelque-temps. Il vit clairement la va
de la foudre s'élever de la terre & aller é
ter vers le haut des nuages. Tous ſes g

on interprête, ſes ſoldats le remarquérent, & en furent effrayés, comme d'un prodige fort extraordinaire. Ainſi nos ſens nous trompent : nous voyons tourner le Soleil, & tomber la foudre : c'eſt précisément le contraire ; le Soleil eſt fixe, & la foudre monte, ou plutôt ce fluide agit dans tous les ſens.

Arrivé à *San-Blas* il ne lui reſtait plus que ſoixante lieues à faire. Mais il fallait traverſer une mer ſujette à des calmes & à des orages. Il fut quinze jours à faire ce trajet. Enfin il débarqua en Californie à la miſſion de ſaint Joſeph.

Il ſe rembarque à San-Blas.

Une maladie contagieuſe dévaſtoit cette contrée, elle avait déjà emporté un tiers des habitans. Les Officiers Eſpagnols propoſent de quitter ce lieu & d'aller s'établir plus près cap *SanLucar*.

Contagion.

Le temps preſſe trop, leur répondit l'abbé,

Intrépidité de l'Abbé Chappe.

il ne s'agit pas de vivre , mais d'observer avan-tageusement. Personne n'osa l'abandonner.

Il fut récompensé de son courage par sérénité du Ciel qui lui permit de faire , 3 de Juin , l'observatiun la plus complet

Son monde est attaqué de la contagion , lu-même en est frappé.

Deux jours après , les deux Officiers E pagnols sont atteints de la contagion : gens de leur suite en sont frappés , M. *Noe* M. *Pauly* , M *Dubois* , en sont attaqués su cessivement.Ils étaient sans secours & presq seuls.

La moitié des habitans avait péri : l'aut avait fui. L'abbé consulte quelques livres médecine , il observe le mal , il distrib & il administre lui-même les drogues qu' croit les plus convenables. Il les arrache pre que tous à la mort. Et tandis qu'il s'occupe les secourir , il est frappé lui-même de cet funeste maladie.

Il se soigne à son tour : il se purge, il se fait saigner par son interprète, qui d'abord le manque, & dont la main tremblante dirigée par celle de l'abbé, parvient à lui tirer quelques palettes de sang. Il eût guéri peut-être, si trop emporté par son zèle & venant de prendre une médecine, il ne se fût appliqué à observer une éclipse de Lune.

Il en meurt.

Cet effort accrut le mal : il ne put y résister, & il expira au milieu de ses compagnons fondans en larmes, souffrans encore le même mal, & incertains s'ils lui échaperoient.

M. Pauly rapporte en France ses papiers.

MM. *Noel* & *Pauly* en guérirent entierement : *Dubois* en mourut sur ce rivage : un des Officiers n'expira qu'après son retour. Mais enfin le fruit de ce voyage ne fut pas perdu pour l'Europe. M. *Pauly* raporta les papiers de l'abbé *Chappe* à Paris : il les remit à M. de *Cassini* qui vient de les publier. Et notre jeune Roi, digne d'entretenir le feu

ſacré qui anime les grands hommes, ne pc
vant récompenſer l'intrépide courage
l'abbé *Chappe*, a donné du moins une pe
ſion à M. *Pauly*, qui le ſeconda avec ta
de zèle dans ſes longs travaux.

Voyage aux Indes Orientale pour chercher les livres d Zoroaſtre.

Voyage de M. Anquetil-du-Perron aux Indes Orientales.

TANDIS que ces Académiciens par
couroient le Globe pour perfectionne
l'Aſtronomie & la Géographie, un homm
plus extraordinaire peut-être, & qui n'éta
encore d'aucune Académie, allait ramaſſe
au fond des Indes les débris de l'antiquité l
plus reculée.

Cet homme était M. *Anquetil-du-Perron*
A l'âge de vingt ans, il avait une érudition

ofonde & il ſavait toutes les langues orien-
es que l'on connaît en Europe.

Il s'était enthouſiaſmé d'amour pour *Zo-
aſtre* : & ſachant que les Parſes ſe vantent
avoir les ouvrages de cet ancien légiſla-
ur, écrit dans la langue originale qu'on
rlait alors, il réſolut de les aller chercher,
étudier cette langue & de traduire ces li-
es. Il était ſans bien & ſans protecteurs : ſon
udition lui avait pourtant procuré la con-
iſſance de pluſieurs Savans illuſtres.

Il parla de ſon deſſein à M. le Comte de
aylus, à M. l'abbé *Barthelemy*, à M. *l'abbé*
allier, à Mrs. *Falconnet*, *Bougainville* &
Guignes. On vanta ſon projet, on l'admi-
, on lui fit des promeſſes, & on ne ſe hâta
as de les réaliſer.

Le jeune homme impatient prend ſon par-
; & ſans ſolliciter des ſecours trop tardifs,
court chez l'Officier chargé par la Com-

pagnie des Indes de lever des ſoldats p
la ſervir, & lui déclare qu'il veut s'enga
pour aller à Pondichery. L'Officier ſur
de trouver ce deſir dans un jeune hom
bien élevé, le refuſe par humanité ; &
pouvant réſiſter à la vivacité de ſes ſolli
tations, il différe pluſieurs jours, & céde e
fin à ſes inſtances.

Depart de Paris.

Le jeune *Anquetil* part de Paris à pie
pour aller aux Indes, emportant ſur ſon d
dans un ſac, pour tout bagage, deux che
miſes, deux mouchoirs, une paire de ba
un étui de Mathématiques, la Sageſſe
Charon, & les Eſſais de *Montagne*.

Ses compagnons, les autres ſoldats d
cette recrue, étaient de vils brigands, tir
des cachots pour aller expier leurs forfai
en ſervant au fond de l'Inde dans une eſpéc
d'eſclavage : & les premiers ſoins d'*Anque*
til ſont d'apaiſer les querelles qu'ils ont entre
eux ou avec les payſans qu'ils tâchent de pil

le

ler ſur leur route. Il arrive au port de l'Orient, où il devait s'embarquer inconnu & ſimple ſoldat; il y trouve ſon congé, que la compagnie lui envoyait; un ordre aux Capitaines de ſes vaiſſeaux de le paſſer gratis; une penſion de cinq cens livres que le Roi lui accordait; & des lettres de recommandation pour les principaux Officiers de Pondichery, & même pour *Dupleix*.

Au bruit de ſon départ, tous les cœurs s'étaient émus, & on s'était hâté de lui envoyer des ſecours qu'on négligeait de lui donner, lorſqu'il était à Paris, & qu'on doutait s'il était mû par une réſolution inébranlable, ou par une effervefcence paſſagére, trop commune aux jeunes gens. Son zèle étonne; on l'encourage.

Il s'embarque enfin, & après ſix mois de traverſée, il arrive à Pondichery, dans ces contrées qu'il avait tant deſiré de voir. Le 7 Fev. 1755.

N'étant ni militaire, ni employé de la compagnie, il fut reçu aſſez froidement Il eſt aſſez mal reçu à Pondichéry.

dans cette ville ; son dessein parut beau, mai
peu important ; on s'en méfia comme d'un
entreprise hasardée pour tenter fortune ; on
citait même un Français, qui peu d'année
auparavant, avait escroqué beaucoup d'argent à la Compagnie, sous prétexte de chercher ces mêmes livres. Pour comble d
malheur, *Dupleix* n'était plus dans l'Inde ; i
eût senti le génie du jeune *Anquetil*, & i
l'eût appuyé de toute sa puissance. M. *Leyri*
qui lui succedait, se contenta de donner à c
jeune Français une pension de 190 livres, &
cinq ans après il la porta jusqu'à 2, 88
livres. La Compagnie des Indes l'approuva

Les premieres études de M. *Anquetil* furen
la langue du Malabar ; & sur-tout celle du
Persan moderne, qu'on parle dans l'Ind
plus communément que toute autre.

Il tombe malade.

Les plaisirs, les maladies & la guerre, ap-
porterent des obstacles sans nombre à se
travaux.

De Pondichery il paſſe au fond du Bengale. Il voulait ſe rendre à Bénarès, cette antique école des Brames. Une maladie oblige de le deſcendre à l'embouchure du Gange, dans un lieu appellé Bernagor. On le porte mourant chez des courtiſannes, dans une maiſon de proſtitution publique : il y eſt ſoigné par ces femmes, avec la plus touchante humanité. Il y recouvre un peu de ſanté : & il ſe rend à Chandernagor. Il parvient à guérir ſa fievre, à force de boire du caffé.

Avril 1750.

Une dyſſenterie plus cruelle, le conduit aux portes du tombeau. A Bernagor on l'avait porté dans une maiſon de débauche ; à Chandernagor on le mit à l'hopital.

Les Anglais, les Français, le Nabab du Bengale ſe combattaient alors ; le comptoir de Chandernagor fut pris. M. *Anquetil* ſe ſauva au travers des troupes Anglaiſes & de l'armée du Nabab. Il erra quelque-temps

Guerre ; Priſe de Chandernagor ; ce qui lui arrive dans l'armée de M. Lav.

dans le Bengale avec une petite armée Française commandée par M. *Law*. Envié, calomnié, insulté par des Officiers, il quitte le Cap, il part seul pour retourner à Pondichery, en traversant des contrées où jamais Européen n'avait passé. Les flottes Anglaises fermaient alors les mers à tout Français. Effrayés de son dessein, ces mêmes Officiers qui l'avaient outragé & qu'il abandonnait, le suivent hors du Camp, lui apportent des armes, des habits, de l'argent : il accepte une paire de pistolets, il refuse tout le reste. On le suit encore ; on lui fait de nouvelles offres ; on en essuie de nouveaux refus. M. le Chevalier *Carillon* ne pouvant les vaincre, glisse dans sa poche, sans qu'il s'en apperçoive, sept roupies d'or. Qu'on juge si ce secours était nécessaire ! M. *Anquetil* n'en possédait alors que deux.

Il se rend de Moxoudabad à Pondichery.

Il retourne à Moxoudabad, Capitale du Bengale : il vend son palanquin, son épée, ses hardes ; il achete un arc, des flèches

un sabre, un bouclier, un petit cheval, & il prend l'habit des Indiens afin de traverser leur pays avec moins de danger.

C'est ainsi qu'il parcourut plus de quatre cens lieues dans des contrées inconnues, exposé aux tigres, aux éléphans sauvages, à des troupes de singes, à des nuées de sauterelles, aux corps-de-gardes des différens Nababs, plus dangereux que les bêtes féroces. Tantôt il avait des passe-ports, tantôt il en manquait : quelquefois il passait à prix d'argent, & quelquefois en menaçant, le pistolet à la main, se donnant pour un Indien quand il le pouvait, soutenant quand on le reconnaissait pour Européen, qu'il était un Officier député de l'armée du Bengale pour aller à Pondichery ; & en en imposant partout par sa fermeté.

Il échappe à Khoda-Leti.

C'est ainsi qu'il échappe à *Khoda-Leti*, Seigneur Mogol, qui prenait le titre de Na-

bab, qui bravait celui de Bengale, qui campait ſous les murs de ſa capitale avec quatre ou cinq mille hommes, & qui paſſait pour être chargé dans ces contrées d'une commiſſion particuliere de l'Empereur réſidant à Delhi.

Ce Mogol le reçut très-bien : il lui fit préſenter du bétel ; il le fit parfumer d'eau roſe : il lui offrit des bijoux, des habits, des femmes. Le jeune *Anquetil* ſe flatte d'abord que ce Mogol ne cherche qu'à s'attacher un Français qui parle Perſan, & qui puiſſe lui rendre tous les ſervices qu'on attend en ces contrees, de l'induſtrie Européenne : & il refuſe ſes offres avec douceur & reconnoiſſance. Bientôt ce Mogol, en ſoûriant, lui demande ſi ſon menton porte de la barbe depuis long-tems, & il accompagne cette queſtion de carreſſes peu équivoques : alors le jeune homme ſaiſit ſes piſtolets, les lui préſente, le fait reculer, & ſe retire au travers d'une multitude d'Indiens étonnés, qui

n'attendaient qu'un mot ou qu'un geste de leur Maître, pour massacrer cet insolent Français qui avait l'audace de refuser l'honneur qu'on voulait lui faire.

Ce fut au travers de tant de dangers, de mille avantures étranges, de mille objets absolument nouveaux pour un Européen, & après une marche de cent & un jours, qu'il arriva à Pondichery.

En entrant dans cette ville il trouve son frere, son frere arrivant d'Europe, & venant chercher la fortune dans ces mêmes climats, où celui-ci cherchait une nouvelle science. Les deux freres s'évanouissent en s'embrassant. Il trouve son frere.

Ils desirent de ne se point quitter. M. *Anquetil* obtient de M. de *Leyrie* que son frere passe avec lui à Surate, avec l'expectative de succéder à M. *Verrier*, Chef de ce comptoir. Bientôt les deux freres s'embar- Il part pour Surate. Le 27 Octobre 1757.

quent, tournent le Cap Comorin, vont descendre à Mahé, petit établissement qu'ont les Français sur la côte du Malabar, presque sous la même latitude que Pondichery.

Il va de Goa à Surate, par terre.

Ils passent de-là à Goa, & se rendent à Surate, l'un en suivant la côte, & l'autre toujours avide de s'instruire, en s'enfonçant dans les terres, en bravant de nouveaux périls dans des climats & chez des peuples presqu'inconnus, se précipitant dans les dangers par goût, par impatience. Qu'on en juge par ce trait.

Le 25 Janv. 1758. Il s'expose à se faire tuer par des Maures.

En partant de Cochin pour revenir à Mahé, voguant dans une barque remplie de Maures, aux ordres d'un Patron Maure, il conçoit à leur maniere de manœuvrer, qu'il sera plusieurs mois à faire un voyage qu'il voulait faire en peu de jours. Il ordonne au Patron de tendre ses voiles, & de s'abandonner aux flots. Le Patron le regarde & ne lui répond pas. *Anquetil* indigné de ce mé-

ris si froid, prend ses pistolets & réitere
on ordre : même indifférence de la part
 Patron. Alors ne se possédant plus, *An-
etil* le saisit par la barbe, & prétend le
ntraindre à lui obéir. Les Maures quittent
 manœuvre, & les armes à la main, ils
ntourent en grinçant les dents. Il allait être
é, si, comme il l'avoue lui-même, le
tron maure n'avait été beaucoup plus sage
e lui. Il se contenta de le faire mettre à
re.

Dans son voyage de Moxoudabad à Pon-
héry, près de la fameuse Pagode de
renat, il avait rencontré une armée de
uirs : ce sont des pélerins qui, de toutes
parties de l'Inde & même de la Tarta-
, viennent visiter cette Pagode : Ils y
nent tous séparément, les uns plutôt,
utres plus tard, & ils sont rançonnés sur
 passage, par tous les soldats de Rajah :
ayent des droits à l'entrée de la ville ;
n payent aux Brames de la Pagode ;

Armée de Faquirs.

Le 23 Mars 1758.

mais quand ils sont tous réunis, ils se f
ment en corps d'armée, ils s'en retourn
en ordre, ils pillent les villages, les vill
& ils forcent quelquefois le Rajah lui-mê
à se racheter du pillage. Cette dévastat
s'étend jusques dans le Bengale, où il
dispersent & retournent chacun chez
Ainsi, dit M. *Anquetil*, *le Rajah*, *les Bram*
les Faquirs s'enrichissent ; & c'est, cor
ailleurs, le peuple qui paye.

Dans cet autre voyage pour se rend
Surate, après avoir quitté la côte du
labar, franchi le sommet des Gattes, &
cendu dans le pays des Marates, le peu
le plus guerrier de l'Inde, il vit une je
femme de ce peuple se brûler sur le cad
de son mari, au son des tambours,
flûtes, des chants des Prêtres & des cr
peuple édifié de son courage.

Boyades. Il demeura aussi quelque-temps avec
de ces troupes de Marchands, qu'on app

oyades : ce ſont des familles ambulantes : les n'ont pas de chariots, comme les Tarres, ni de chameaux comme les Arabes ; s femmes, les enfans, le bagage, les marandiſes ſont portés ſur des bœufs ; les ommes marchent à pied ; les femmes acuchent en route ; elles allaitent elles-mêes leurs enfans. Le Chef de la Boyade nduit la marche, en jouant d'une eſpece flageolet. La plus grande ſimplicité régne ns leurs habillemens & dans leurs repas : r vie eſt préciſément celle des anciens riarches.

Debauches.

i ces mœurs ſont ſimples & innocentes, es des villes ne le ſont pas. M. *Anquetil* dans preſque toutes, & ſur-tout dans celle urengabad, la débauche pouſſée publiment plus loin qu'à Pondichery & qu'au gale, où elle eſt telle cependant, qu'elle lte le plus dépravé des Européens, au nent où il y aborde. On voit à Aurenad des lieux publics de proſtitution, où

il n'y a que des jeunes garçons qui s'a
donnent à tous venans. Ces lieux font
communs & plus fréquentés que ceu
courtiſannes, qui n'y ſont pourtant p
rares.

Pagodes.

Près de cette ville ſont les pagode
loure, creuſées dans le roc, & repréſe
des palais & des temples ; celles de
tabad auſſi taillée dans le roc, & le tom
de la fille d'*Aurengzeb* : M. *Anquetil* f
voir.

Le 1 Mai 1757.

Il arrive à Surate.

Arrivé à Surate, il commence enfin,
trois années de courſes, de fatigues
dangers de toute eſpece, les travaux
raires qui ſeuls l'avaient attiré dans l'In

Deux Prêtres Parſes, *Darab* & *Kaous*
dent à traduire du Zend ou du Pelh
Perſan moderne, le manuſcrit d'un
de Zoroaſtre. Ce manuſcrit était défect
il en emprunte un autre d'un autre Pa

confronte avec le ſien : il refuſe de le ren-
e avant de l'avoir copié : on le menace ; il
aint qu'on ne le lui enleve de force ; il
vaille ſes piſtolets ſur ſa table.

Troubles qui déſoient cette ville.

Tout était alors en combuſtion dans Su-
te : les Anglais aſſiégeaient la Citadelle
cette ville, & ils l'enlevaient aux Indiens.
ous les comptoirs des Européens étaient
ns des alarmes continuelles, celui des
ançais avait les plus vives inquiétudes. Cha-
n cherchait à mettre ſes effets en ſûreté.
s Prêtres Parſes n'oſaient ſe montrer. Les
glais vainqueurs, obtinrent enfin que la
ur de Delhi leur cédât le gouvernement
la citadelle. Ils devinrent ainſi la puiſ-
nce prépondérante à Surate ; & le calme y
nâquit.

Il commença ſa traduction des livres de Zoroaſtre le 24 Mars 1759.

Pendant ces combuſtions politiques, M.
nquetil s'occupait en paix de ſes travaux
téraires. Il vivait ſeul, enfermé, ne ſor-
nt preſque jamais ; goûtant une joye pure,

en faiſant un ouvrage qu'aucun homme
qu'alors n'avait fait, ni pu faire.

Maladie ſinguliere.

Il fut arrêté au milieu de ſes travaux t
aſſidus, par une maladie que je crois inc
nue en Europe. On l'appelle à Surate
dérangement du nombril. C'eſt un relâc
ment des vaiſſeaux ombilicaux. Les art
s'élevent au-deſſus du nombril : le mal
éprouve un vomiſſement continuel, ou
diarrhée fréquente, qui le ferait bien
mourir. On replace le nombril avec
opération violente & douloureuſe. Ce
le reprit pluſieurs fois.

Il eſt attaqué & bleſſé cruellement.

A peine était-il convaleſcent, qu'il
attaqué par un Français qu'on avait ir
contre lui, par de faux rapports. Ils ſe ba
rent avec fureur devant plus de quatre c
Indiens, qui n'oſerent les ſéparer. M. *Anq
til* reçut trois coups d'épée & deux co
de ſabre. Il ſe traîna couvert de ſang,
preſque mort, juſqu'à la loge françaiſe.

Au bruit de cet événement, les Chirurgiens
rançais, Hollandais, Anglais, Portugais,
courururent pour le panser. Les blessures
aient si terribles, qu'il fallut lui faire des
pérations plus cruelles encore, & employer
fer à sa guérison.

Les Anglais le prirent sous leur protec-
on, malgré la guerre qu'ils avaient avec
France. Le Nabab *Aali-Navaz-Kan* fit faire
s informations contre son adversaire. Tous
Européens qui étaient à Surate, de quel-
e nation qu'ils fussent, lui témoignerent
plus grand intérêt. Il se fit porter à la loge
s Anglais, & depuis il demeura sous la
otection de ce peuple, tant qu'il resta dans
te ville.

Il avait déjà rassemblé beaucoup de livres
its en Sams-Kretan, en Zend, en Pelhvi.
profita du crédit des Anglais pour en ac-
érir d'autres. Il ne put cependant obtenir
s ceux qu'il desirait.

Bain.

S'il ne ſe livra pas aux plaiſirs trop lic
tieux, qu'on lui offrait à Surate, com
dans les autres villes de l'Inde ; il en eſt
dont il jouit fréquemment, & dont nous n
vons point d'idée : c'eſt le bain.

Il ne conſiſte pas à ſe plonger, com
en Europe, dans une riviere ou dans u
cuve. Les bains publics ſont compoſés
trois ſalles voûtées & éclairées d'en haut p
des fenêtres rondes. On ſe déshabille dans
premiere, on trouve dans la ſeconde d
fontaines d'eau tiéde, dans la troiſiéme l'e
eſt preſque bouillante, & la chaleur eſt
grande, qu'on peut à peine marcher ſur
plancher.

Dès que vous êtes entré nud dans l'une
ces deux derniéres ſalles, un des ſerviteu
du bain vous étend ſur une planche & vo
arroſe d'eau chaude. Enſuite il vous pre
tout le corps avec un art admirable. Il fa
craquer les jointures de tous les doigts

mêm

même celles de tous les membres. Il vous retourne & vous étend ſur le ventre. Il s'agenouille ſur vos reins, vous ſaiſit par les épaules, fait craquer l'épine du dos, en agitant toutes les vertebres, donne de grands coups ſur toutes les parties les plus charnues & les plus muſculeuſes. Puis il revêt un gant de crin, & il vous en frotte tout le corps au point de ſe mettre lui-même en ſueur. Il lime avec une pierre ponce la chair épaiſſe & dure des pieds : il vous oint de ſavons & d'odeurs : enfin il vous raze & vous épile.

Ce manége, dit M. *Anquetil*, *dure bien trois-quarts d'heure, après cela on ne ſe reconnaît plus : il ſemble qu'on ſoit un homme nouveau : on ſent dans tout le corps une ſorte de quiétude pour produire, par l'harmonie que les frottemens & les tiraillemens ont établie entre toutes ſes parties : la peau eſt quelque-temps couverte d'une ſueur légere qui lui donne une douce fraîcheur : on ſe ſent vivre. Paſſer enſuite deux heures ſur un canapé & s'endormir, partie de*

faibleſſe, partie de chaleur, après avoir fumé un demi hoka, eſt un plaiſir que ne ſentiront jamais les corps reſſerrés par les froids du Nord, ou livrés à l'activité inquiéte des climats tempérés. Ce ſont les propres termes de cet Auteur.

Les femmes prennent les bains avec les mêmes cérémonies : mais ce ſont des femmes qui les frottent. Ce plaiſir eſt ſi grand, que, dans leurs maiſons mêmes, elles paſſent une partie de la journée ſur des canapés, entourées d'eſclaves accroupies qui leur preſſent & leur frottent les jambes & quelquefois tout le corps.

Les Ruſſes ont des bains à peu près pareils : on s'y arroſe d'une eau preſque bouillante ; on s'y couche ſur une pierre ; on y eſt fuſtigé avec de longues verges de branches de bouleau encore garnies de feuilles ; juſqu'à ce que la peau devienne d'un rouge ſanguinolent. Ce ſont communément des femmes qui rendent ce ſervice aux deux ſexes. Les

Ruſſes en ſortant de cette étuve, encore tous couverts de ſueur & ſillonnés de verges, vont ſe rouler dans la neige. L'abbé *Chappe* voulut prendre un de ces bains, il ne put jamais le ſupporter : il s'en trouva très-mal : & il n'en parle pas comme M. *Anquetil* des bains de Surate. Il les croit néceſſaires à la ſanté de ces peuples ; mais il n'y a rien éprouvé de délicieux.

Je crois pourtant que le ſens du toucher épandu dans tout le corps, pourrait être ſuſceptible de plus de plaiſirs que nous ne l'imaginons dans notre Europe, & qu'il n'y a pas un ſeul endroit en nous, où une douce irritation des houpes nerveuſes ne pût procurer une ſenſation délicieuſe. Cet art de la volupté ne me paraît avoir été cultivé qu'aux Indes : nous le dédaignons trop en Europe. Notre activité rejette un plaiſir qui entraîne une perte de temps conſidérable.

M. *Anquetil* en perdait peu. Dès qu'il eut

achevé sa traduction, il voulut connaître le
antiquités qui rendront toujours ce pays
plus curieux de la terre.

Temple des Parses.

En vain cette presqu'isle de l'Inde fut en
vahie & pillée tour-à-tour par les Persans
par les Grecs, par les Tartares, par les Arabe
par tous les peuples de notre Europe ; loix
mœurs, religion, institutions, monumens
tout y respire encore la plus haute antiquit
A côté des vices, des débauches, des intr
gues, des complots que tant d'invasions,
que le mélange de tant de nations, de cu
tes, d'usages différens font naître de tou
parts, on retrouve la simplicité, les vert
& les superstitions des premiers âges.

M. *Anquetil* voulut connaître les mon
mens & les institutions de ces temps qui pr
céderent les siécles si vantés de Rome, de
Grece, de l'Asie mineure, & peut-être mên
de l'Egypte.

D'abord il fut visiter un temple de Parses : il y vit le Feu Sacré. Cette visite d'un étranger était une profanation : elle pouvait être punie de mort. Il s'était habillé en Parse : le Prêtre *Darab* l'avait introduit, le fils de *Darab* officia ce jour-là : car ces Prêtres se marient. M. *Anquetil* fut ensuite visiter leur cimetière : quelques Parses le reconnurent ; ils en murmurerent beaucoup ; mais aucun ne l'insulta.

L'hôpital que les Indiens ont construit pour les animaux attira aussi ses regards. Cette pitié nous paraît ridicule : elle ne pouvait naître que chez un peuple aussi doux. Il n'a pourtant point encore pensé à en fonder pour les hommes : sans doute il a cru qu'un homme ne pouvait jamais manquer de secours.

Hôpital fondé pour les animaux.

Ces monumens sont modernes en comparaison des Pagodes célébres de l'Isle de Salcette, de l'Isle Elephante. Toutes sont

Pagodes taillées dans le Roc.

creuſés dans le roc. Ce genre d'architecture ne pouvait naître que dans la Zone Torride, ou ſur ſes confins ; dans des pays où l'eau ne filtre pas au travers des terres.

Il paraît que les Ethiopiens habiterent autrefois ainſi dans des cavernes taillées au marteau, & que les Egyptiens ſe plurent à ſe creuſer des Palais ſouterrains. Dans nos climats l'humidité les eût bientôt rendus inhabitables.

Ce goût pour les excavations fut commun à ces trois peuples : il provenait ſans doute de la néceſſité de fuir les rayons d'un Soleil trop brûlant. On ne ſait dans quel temps ces Pagodes ont été creuſées ; leur antiquité eſt immenſe.

Il dérobe un bœuf de pierre pour l'apporter en France.

En parcourant la Pagode de Diegueſeri, M. *Anquetil* ne put réſiſter au deſir de voler un bœuf de pierre, d'un pied de long. Il était encore gras de l'huile des ſacrifices ;

en racontant ce fait, il se condamne lui-même ; il convient que la curiosité & le desir d'apporter en Europe une Idole Indienne, déguisant à ses yeux une action criminelle, il avait d'abord voulu faire dérober ce bœuf par le Parse *Irdji*, qu'il appelle son fidèle domestique : mais ce Parse d'une probité sévere ne le voulut pas. Il le fit enlever par un de ses porteurs qui était Musulman : & il le fit cacher dans son palanquin. Les Brames s'apperçurent que ce bœuf manquait; ils soupçonnerent le voleur, mais ils n'oserent faire aucune recherche.

Les figures de quelques-unes de ces Pagodes souterraines ont été enduites de plâtre par les Portugais, qui voulurent changer ces Pagodes en Eglises. Il les ont abandonnées après avoir gâté un ouvrage que tant de siécles avaient respecté.

Dans ses vastes projets, M. *Anquetil* s'était proposé non-seulement de rapporter en Eu- Il ne peut exécuter,

tous les projets qu'il avait formés.

rope les livres de *Zoroastre*, mais encore tou
ceux qui contiennent les loix sacrées de
différens peuples de l'Asie. Il fit cherche
les quatre *Vèdes* que les Brames prétendent
avoir été composés par *Khreschnou* il y
quatre mille ans : ce qui ne me paraît pa
d'une antiquité bien reculée pour l'Inde. Le
livres de *Zoroastre* sont moins anciens enco
re : ils ne remontent guéres qu'à cinq cen
ans avant l'Ère chrétienne.

Ces *Vèdes* sont écrits en Samskretan : le
livres parses en Zend & en Pelhvi. Le dessei
de M. *Anquetil* était d'aller chercher les *Vède*
à Bénarès, & d'y apprendre le Samskretan
Il comptait delà passer à la Chine. Sa sant
& sur-tout les malheurs de la France ne l
permirent pas. Pondichery fut pris. La puis
sance, la fortune, le crédit & même les es
pérances des Français dans l'Inde étaient ab
solument perdues. Un Français ne pouvait
voyager ; en butte à toutes les insultes,
ne pouvait espérer aucun secours, ni se re

commander d'aucune puiſſance. Il ne fallut ſonger qu'à revenir.

M. *Anquetil* partit de Surate ſur un vaiſſeau Anglais.

Il revient le 15 Mars 1761.

Il était encore dans les mers de l'Inde au cinquieme degré 21 minutes de latitude Sud, lorſque *Vénus* paſſa ſur le diſque du Soleil. Il l'obſerva de ſon bord, comme il put, couché ſur le dos. M. *le Gentil* était auſſi dans ces mêmes mers ſur une frégate françaiſe, retenue par des vents contraires : & il obſervait de ſon bord, auſſi mal à ſon aiſe. Leurs vaiſſaux s'étaient croiſés, & heureuſement ils ne s'étaient point apperçus; car ils ſe ſeraient combattus.

Le 15 Mai 1761.

Le 6 Juin 1761.

Enfin, après huit mois d'une navigation périlleuſe, il aborda en Angleterre, & deſcendit à Porſtmouth. Le vaiſſeau qui l'avait amené, portait des priſonniers de guerre. Et quoique M. *Anquetil* ne le fût point, il

fut traité comme tel, malgré ſes protesta-
tions. Il obtint cependant la permiſſion d'al-
ler viſiter l'univerſité d'Oxford, & il trouv[a]
que le plus beau de ſes manuſcrits, comm[e]
il l'appelle lui-même, *le Vendidad-Sadé*
était dans la Bibliotheque Bodlienne : per-
ſonne alors ne l'entendait; lui ſeul en Europ[e]
pouvait le lire.

Il paſſa quelques jours à Londres, il s'em-
barqua pour Oſtende, & revint à Paris le 1[4]
Mars 1762, après ſept ans & un mois d'ab-
ſence.

Le lendemain il dépoſa à la Bibliothequ[e]
du Roi, deux exemplaires des livres de *Zo-
roaſtre*, ſept Dictionnaires Perſan moderne[s]
trois Dictionnaires Sams Kretan, & cen[t]
quatre-vingt manuſcrits dans diverſes lan-
gues de l'Inde.

M. le Come de *Caylus*; M. l'Abbé *Barthe-
lemy*, M. de *Malesherbes*, le reçurent avec

es transſports qu'inſpire le ſuccès d'une grande entrepriſe. Les portes de l'Académie des Belles-lettres lui furent ouvertes, & par-tout dans Paris on le rechercha avec le plus vif empreſſement. Bien-tôt il ſe déroba à tant d'accueil, pour ſe livrer entierement à des études que lui ſeul en Europe eſt capable de faire.

Voyage autour du Monde.

CE fut ſous le feu Roi que des Français firent pour la premiere fois le tour du monde. Il eſt bien étonnant que *Louis* XIV, qui aimait toutes les grandes entrepriſes, & qui envoya ſes Ambaſſadeurs juſqu'à Siam, ait négligé de faire faire un tel voyage, & de chercher un nouveau continent, auquel on eût donné ſon nom.

Voyage de M. de Bougainville autour du monde.

On n'a fait encore que dix-neuf fois le

Voyages

autour du monde. tour de ce globe, & il n'y a que quatre n
tions qui partagent cette gloire.

Les Espagnols firent les premiers cet éto
nant voyage, sans le savoir : & ils étai
guidés par un Chef qui ne s'en doutait p
Ce Chef était un portugais, le célébre *M*
gellan Il trouva un passage dans la mer
Sud, par l'Occident du monde, au M
de l'Amérique : il lui donna son nom, &
mourut sur les côtes de l'Asie dans l'Isle
Matan, l'une des Philippines. *Sébastien Ca*
son Lieutenant, acheva le tour du monde
fut très-étonné de l'avoir fait, & d'avoir
montré que la terre est un globe suspen
dans les airs, & nageant au milieu des
tres.

Il était parti en 1519. Il est remarqua
que les Espagnols après avoir donné les p
miers un tel exemple, n'ont jamais tenté
refaire ce voyage.

Les Anglais ont fait onze fois le tour du monde ; les Hollandais six fois. Dans deux de ces expéditions ils eurent des Allemands pour Chefs.

Enfin les Français l'ont tenté ; mais ils n'ont fait ce voyage qu'une seule fois, & dans ces derniers temps en 1764 , sous la conduite de M. *de Bougainville.*

Un français avoit fait cependant le tour du monde avant lui : il s'appellait *la Barbinais-le Gentil.* Il se rendit au Perou en 1714, sur un vaisseau particulier, pour les affaires de son commerce. Il passa de l'Amérique à la Chine. Il parcourut les mers des Indes , changeant toujours de vaisseau. Il revint en faisant le tour de l'Afrique. Ainsi *Dampierre* avait fait le tour du monde ; ainsi peut-être quelques autres l'ont fait. Mais ce sont des particuliers qui voyagent pour leurs propres intérêts , que l'œil

du public ne remarque point, & que l'hiſ-
toire oublie.

De ces dix-neuf voyages autour du mon-
de, il y en eut dix faits dans ce ſiécle, dont à
peine les trois-quarts ſont écoulés; & de ces
dix, il y en a huit faits par des Anglais.

M. Bougainville fait le dix-ſeptieme de ces voyages.

M de *Bougainville* fit le 17me. de ces voya-
ges; car depuis ſon départ le Capitaine *Cook*
a fait deux fois le tour du Globe. M. de
Bougainville avait ſur ſon bord deux Savans
diſtingués, M. *Verron*, Aſtronôme, & M. de
Commerçon, Botaniſte infatigable. Il paſſa le
détroit de Magellan, où la navigation eſt
ſi dangereuſe, & où l'on trouve des ports dont
l'air eſt ſi ſalubre, que toutes les maladies
s'y diſſipent promptement.

Il traverſa la mer du Sud, & ne retrouva
point ces terres que *Davis* avait apperçues
dans l'autre ſiecle: ſoit qu'il ſe fût trompé,
ſoit qu'elles ayent été englouties par l'Océan

omme le feront vraifemblablement plu-eurs Ifles très baffes que M. de *Bougain-ille* a découvertes & qui font prefque entié-ement fubmergées.

Il faut remarquer que tous ceux qui ont it le tour du Globe, après avoir franchi détroit de Magellan, fe font hâtés de re-onter au-delà du Tropique, afin d'y trou-r les vents alifés qui foufflent conftamment l'Eft à l'Oueft; & qu'ils ont traverfé l'O-an Pacifique près de l'Equateur.

M. *de Bougainville* découvrit plufieurs Ifles ns cette toute, entr'autres celle de Taïti, e les Anglais avaient vu les premiers, it mois avant lui, & dont la connaiffance vait point encore été portée en Europe.

Il découvre Taïti, que les Anglais avaient trouvé les premiers, quelques mois avant lui.

Cette Ifle eft devenue célébre par fa fer-té, par fa température, par la belle fta-e de fes habitans, par leur couleur, moins nche que celle des Européens, mais beau-

coup moins noire que celle des habitans des autres Isles de la mer du Sud.

Les habitans de cette Isle consentent que leurs femmes se livrent à d'autres, & sur-tout aux étrangers.

Les hommes y choisissent une compagn & ils permettent quelquefois qu'elle se liv à d'autres. Ils invitent les étrangers à jouir. L'idée d'une propriété exclusive n' point née chez ce peuple, ils ignorent tourmens de la jalousie. Ils ne soupçonn point que l'acte par lequel on produit semblable soit un acte honteux. Loin se cacher pour posséder une femme, c pour eux un moment de fête & de trio phe : ils cherchent plutôt les regards qu ne les évitent. Ils jouissent souvent des p sirs de l'amour en public, au son des struments.

Une femme ne doit point, sans la p mission de son mari, se livrer à un aut une liaison passagere ne la soustrait poi celui à qui elle appartient en propre : c'é ainsi à Sparte. Les Taïtiens châtient, n

dit-on, la femme qui ſe livre à un autre ſans le conſentement de ſon mari : c'eſt donc plutôt le manque de déférence que l'adultere, qu'ils puniſſent.

Chez plus d'un peuple on a cherché à concilier le droit naturel qu'a toute femme de ſe livrer à qui bon lui ſemble, avec le droit légal qu'a tout mari de la poſſéder excluſivement. Chez la plûpart des peuples ſauvages, les filles jouiſſent d'une liberté entiere. Chez plus d'un peuple policé on a pour elles beaucoup de tolérance. La rigidité de la religion chrétienne, l'habitude de marier par des convenances de fortune des filles à peine nubiles, l'indiſſolubilité des nœuds du mariage, ont forcé plus d'un peuple de notre Europe à tolérer l'adultere ſans ſcandale, comme on tolérait à Sparte le larcin fait avec adreſſe. Par-tout il eſt plus facile de faire céder la loi, que d'éteindre l'inſtinct de la nature. Ce n'eſt pas à des Français à trouver cette coûtume fort extraordinaire.

Dans l'Isle de Taïti les filles jouissent d[e] leur liberté sans scrupule, sans crainte de ne point trouver d'époux, & sans que personne s'imagine qu'une telle conduite soi[t] répréhensible.

Les hommes ne sont point égaux entr'eux à Taïti.

Les hommes ne sont point égaux dan[s] cette Isle. Les rangs y sont marqués par de[s] distinctions frappantes. Les inférieurs y on[t] de grands égards pour leurs supérieurs. Il y a des seigneurs de cantons.

Ils paraissent un peu plus policés que les habitans des autres Isles de la mer du Sud.

Ces peuples paraissent beaucoup plus po[-]licés, qu'aucun de ceux qu'on a trouvés jus[-]qu'à cette heure dans la mer du Sud. Ils on[t] cultivé plusieurs arts. J'ai vu à Londres che[z] le Docteur *Forster* leurs armes, leurs vêtemens, leurs filets, leurs ornemens, plu[-]sieurs petites figures de pierre ou de boi[s] grossierement sculptées, qui prouvent qu'il[s] ont ébauché la plûpart de nos arts. Cependant ils n'ont aucun métal, ils n'en ont vu pour la premiere fois que quand les Anglai[s]

aborderent dans leur Isle.

Leur langue est de la plus grande douceur. Chaque consonne paraît suivie d'une voyelle. La plûpart de nos Consonnes leur manquent, & ils ne peuvent les articuler. Je ne doute pas que cette langue n'en ait d'autres que nos Européens ne peuvent prononcer ni écrire avec nos lettres, dont chacune représente un son qui n'est point celui de telle syllabe de cette langue.

De leur langue.

Qu'on juge à quel point diffère cette prononciation. Le Taïtien qui vint volontairement à Paris, ne put jamais nommer M. de *Bougainville* que *Poutavéri* : en voulant prononcer la syllabe gutturale *gain*, il disait , & la double *ll* n'existant point dans cette langue, en s'efforçant de l'exprimer, il rendait le son de la lettre *r*, & son effort pour *ville* n'aboutissait qu'à dire *Véri*. Nous prononçons tout aussi mal les mots de sa langue. volontairement nous rapportons tous les

ſons à quelques-unes de nos ſyllabes, & nou
les corrompons. Un Anglais, un Français,
un Eſpagnol, écrivent différemment l
même mot, quoiqu'ils ayent entendu le mê-
me ſon.

Curioſité des Taïtiens. Ils dépouillent de ſes habits un des gens de M. de Bougainville.

Les Taïciens n'ayant point nos idées d
pudeur, étaient fort ſurpris de voir nos ha
bits. Les Français n'avaient point abordé a
même lieu où les Anglais avaient débarqu
quelques mois auparavant : ainſi ils étaien
un objet abſolument nouveau pour les hab
tans des bords où ils deſcendirent. Leur cu
rioſité s'éveilla, ils ſurprirent le cuiſinier d
M. de *Bougainville*, deſcendu furtivement
avant tout autre, au moment de l'abordag
dans cette Iſle inconnue. Il faut ſavoir que l
Taïtiens, voyant les deux vaiſſeaux Franç
approcher de leurs côtes, étaient venus
devant d'eux, dans une multitude de canot
qu'ils avaient des femmes avec eux ; qu'
les montraient aux Français, & que mên
en levant le voile qui les couvrait en parti

ils les leur montraient toutes nues. Ces femmes étaient bien faites, & à peu près blanches. Nos Français n'en avaient point vu depuis plusieurs mois. Leur sang s'enflamma; chacun voulait quitter la manœuvre pour sauter dans ces canots. Il fallut toute l'autorité des Chefs pour les retenir à bord jusqu'à ce qu'on eût jetté l'ancre, & assuré ces vaisseaux dans ces parages inconnus : & comme le remarque M. de *Bougainville*, la plus grande difficulté pour les Chefs, était de se contenir eux-mêmes, à la vue de tant d'objets ravissans. Ils menacerent de mort, quiconque quitterait le vaisseau. Ce malheureux cuisinier ne se croyant pas nécessaire dans ces momens, descendit, sans qu'on s'en apperçût, dans un de ces canots, gagna l'Isle, & s'attacha à suivre une femme : quand il fut éloigné du bord, les Taïtiens l'entourerent, le déshabillerent, examinerent attentivement toutes les parties de son corps, & le trouvant semblable au reste de l'espece humaine, ils lui rendirent

ſcrupuleuſement tous ſes habits & tous ſe[s] effets.

Ce fut en vain que pour réparer cette eſpece de violence, ils lui offrirent la femm[e] qu'il avait ſuivie. Ce malheureux qui s'étai[t] imaginé pendant l'examen, qu'ils s'apprêtaient à le manger, avait concû une tell[e] frayeur, que dès qu'il fut libre, il retourn[a] au vaiſſeau. Il raconta ſon aventure à M. d[e] *Bougainville* & lui dit : *je ſuis coupable, vou[s] pouvez me punir, comme vous le voudrez; mai[s] vous ne me ferez jamais autant de peur qu'il[s] m'en ont cauſé.*

Ils reconnoiſſent une femme que les Français avaient ſur leur bord, en habit d'homme, & qu'ils n'avaient point ſoupçonnée.

Quelque-temps après, les Taïciens en voulurent faire autant au laquais de M. de *Commerçon*, domeſtique zélé, infatigable, fort inſtruit de la Botanique, le ſuivant avec intrépidité ſur la cime des montagnes, dans le fond des abîmes, portant les vivres, les armes, l'herbier & les papiers néceſſaires à

ſon maître, ne refuſant jamais aucun travail, & ſurnommé la bête de ſomme, à cauſe de ſa force. *C'eſt une femme, c'eſt une femme*, s'écriaient les Taïtiens, en la ſuivant; & ils voulurent la déshabiller. Comme ils permettaient que les Européens jouiſſent de leurs femmes & de leurs filles, ils prétendaient jouir de cette Européenne. Il fallut l'arracher de leurs mains. Cette aventure fit naître des ſoupçons : nos Français l'obſerverent mieux : ſon menton ſans barbe, ſes genoux ronds, ſa poitrine élevée, firent croire que les Taïtiens ne s'étaient pas trompés; on ſe rappella que ce domeſtique s'était toujours conduit avec une décence rare parmi des hommes & inconnue ſur les vaiſſeaux; qu'il n'avait jamais changé de linge, ni ſatisfait les beſoins de la nature devant perſonne : les ſoupçons devinrent très-violents.

C'était en effet une femme : elle avoua ſon ſexe en pleurant, à M. *de Bougainville*, quand elle ne put plus le cacher. Elle lui apprit

que, née en Bourgogne, ruinée par la perte d'un procès, réduite à la mendicité ou à la ſervitude, elle avait quitté ſon pays, ſon nom & l'habit de ſon ſexe; qu'elle avait ſervi quelque-temps, comme homme, un Genevois; qu'ayant appris à Rochefort que M. *de Commerçon* cherchait un domeſtique pour faire le tour du monde, elle avait été tentée de faire cet étonnant voyage; qu'elle s'était préſentée à lui ſous le nom de *Barré*; qu'elle l'avait trompé ſur ſon ſexe, non ſur les ſervices qu'elle pouvait lui rendre, puiſqu'elle avait ſurpaſſé les hommes mêmes par ſa patience dans les travaux.

Cette femme n'était âgée que de vingt-ſix ans. M. *de Bougainville* aſſure qu'elle s'eſt toujours conduite *avec la plus ſcrupuleuſe ſageſſe*: c'eſt ſon expreſſion.

On demande comment les Taïtiens l'ont reconnue? Son habit tout-à-fait étranger pour eux, ne leur en impoſait pas: & ils re-

ardaient tous ces Européens avec une attention que nos Français n'avaient pas les uns pour les autres. Nous eussions été aussi hables qu'eux en pareil cas.

Cette femme est la premiere & la seule e je sache, qui ait entrepris de faire le ur du monde. Elle ne l'acheva pas entiément. Elle resta à l'Isle de France avec M. *Commerçon*; elle y reprit les habits de n sexe & s'y maria. Elle est actuellement à tête d'un riche établissement.

Il y a deux races d'hommes à Taïti.

Il y a deux races d'hommes dans l'Isle de ïti. Ceux de la premiere, grands & bien s, sont presque aussi blancs que les Européens: les femmes le sont plus que les homs: elles ont même un peu d'incarnat sur joues. Ceux de la seconde, moins grands, ins bien taillés, sont de la couleur des tis: le Taïtien qui vint à Paris, & celui est actuellement à Londres, sont de cette onde race.

Les Taïtiens aiment les voyages.

Les Taïtiens accueillent les étrangers ; ont le goût des voyages ; deux d'entr'e avaient ſuivi volontairement les Anglais: ils purent ſupporter les fatigues d'une ſi long route, & ils moururent à Batavia, la premi colonie Européenne où ils deſcendirent.

Celui dont nous avons déjà parlé, qui vit M. *de Bougainville*, & qui vint juſc Paris où il reſta onze mois, ne revit pas plus ſon pays. On prit pourtant ſoin de renvoyer. M. *de Bougainville* nous dit c donna le tiers de ſon bien pour fréter le v ſeau qui devait le ramener. Madame la cheſſe de *Choiſeul* fit embarquer avec lui inſtruments aratoires, des beſtiaux, des g nes, pour donner aux habitans de cette des biens qui leur manquent. Les apprêts rent inutiles : *Aotouron*, c'eſt le nom d Taïtien, mourut à Madagaſcar : car on fit prendre cette route, qui paraiſſait commode, par la facilité de ſe repoſ l'Iſle de France, & d'y prendre de nouve proviſions ; quoiqu'elle ſoit une fois

longue que celle qu'on eût faite en passant par le détroit de le Maire ou de Magellan. La perte d'*Aotouron* & celle des deux premiers Taïtiens qui suivirent les Anglais, n'ont point empêché qu'un quatrieme ne se soit embarqué avec le Capitaine Cook lorsqu'il revit cette Isle pour la seconde fois. Ainsi ce peuple est devenu le plus intéressant qu'on ait encore vu en faisant le tour du monde.

Dans cette Isle & dans la nouvelle Zélande, on n'a trouvé pour tout quadrupede que des chiens & des cochons, ou quelques autres plus petits, tels que des rats. Comment ces animaux se trouvent-ils dans ces Isles où ils ne peuvent être venus des continens les moins éloignés ? Et pourquoi ne s'y trouve-t-il pas d'autres quadrupèdes ?

On ne trouva dans cette Isle, pour tous quadrupèdes, que des chiens & des cochons.

En partant de Taïti pour revenir en Europe, M. *de Bougainville* trouva beaucoup d'autres Isles, les unes peuplées d'hommes presque blancs, les autres de noirs, sous les mêmes

M. de Bougainville découvre plusieurs autres Isles.

latitudes & dans des climats qui paraissai
en tout les mêmes. Il trouva des insulaires
voisinage, dont *Aotouron* n'entendait pa
langue : & les Anglais retrouverent ce
même langue dans la nouvelle Zélande
une distance immense de Taïti.

Tous les voyageurs accusent les habitans de ces diverses Isles d'être de grands voleurs.

De cette Isle aux Moluques entre le T
pique & l'Equateur, on trouve une contin
d'Isles presque perpétuelles. Tous les vo
geurs qui ont été dans la mer du Sud, accu
tous les insulaires d'être de grands voleurs
n'exceptent pas même les Taïtiens, chez
pourtant, disent-ils, le vol est puni de m

Quelles idées ces insulaires ont-ils de la propriété?

J'ai comparé ce que les Français & les A
glais en ont dit, & j'ai douté que ces peu
eussent comme nous l'idée d'une propri
absolue & exclusive. Nous avons déjà vu,
chez ces peuples on prêtait quelquefoi
femme ; je soupçonne qu'il en est de mê
de tous les autres objets. Chaque chose a
maître à qui elle appartient en propre

uiconque en a beſoin, la prend, s'en ſert
: la rend enſuite. C'était encore une des
outumes de Sparte : quiconque avait beſoin
'un inſtrument, d'un cheval, ou de tout
utre objet, le demandait à ſon maître, qui
e pouvait le refuſer ; & il le lui rendait,
près en avoir fait uſage.

Dans la plûpart de ces Iſles où le climat
ſt doux, où la terre produit ſans travail de
uoi nourrir ſes habitans, les beſoins ſont
peu nombreux que cet uſage pourrait s'y
tre introduit : & cela expliquerait pourquoi
es peuples prenaient ſans ſcrupule tout ce
ui leur convenait ; & pourquoi les chefs fai-
aient rapporter ce qui avait été pris, quand
es Européens le redemandaient.

Les idées varient ſur la propriété, comme
ur les autres objets. Elles ſont faibles & con-
uſes chez les peuples qui ſortent à peine de
état de nature, où tout eſt commun à tous.
Dans un climat fertile & chaud, dans une na-

tion paiſible, elles ſont bien long-temps
ſe développer. C'eſt l'âpreté du climat, c'e
l'habitude de la guerre qui les fait germe
promptement, & qui rend la propriété al
ſolue & excluſive : parce que chacun a le be
ſoin indiſpenſable de ſes armes, de ſon vête
ment, du fruit pénible de ſa chaſſe ou de ſ
pêche.

Et lorſque nous autres Européens nous ar
rivons avec nos idées de poſſeſſion, chez ce
peuples qui ne les ont pas, nous nous croyon
en droit de traiter de fripons, & de puni
comme tels, des gens qui dérobent quelque
clous dont ils ont beſoin, à nous, à nou
qui nous emparons de leur pays, dont nou
n'avons que faire.

Qu'on ſe rappelle qu'à Sparte le larcin
fait avec adreſſe était permis ; & qu'on le
puniſſait quand le voleur ſe laiſſait prendre.
Ce peuple n'avait pas de la propriété des
biens, les mêmes idées que les autres Grecs.

Je ſuis loin de regarder cette conjecture comme une opinion bien fondée. Ces inſu-aires ſe cachent pour dérober ce qu'ils veu-ent ; donc ils croyent faire un crime, ou u moins ils croyent offenſer l'étranger, & e mettre dans le cas d'être punis par lui. 'expoſe mon opinion, non pour qu'on l'ad-nette, mais ſeulement pour engager les oyageurs à étudier, s'il ſe peut, les idées de es inſulaires ſur la propriété, & à ne les oint traiter comme des voleurs, parce qu'ils 'en ont pas la même idée que lui.

M. *de Bougainville*, après avoir découvert luſieurs Iſles inconnues, paſſa au travers es Moluques & parvint enfin à l'Iſle de rance, où il retrouva les loix, les uſages, la ingue & à peu près les mœurs de ſon pays, uoiqu'il en fût encore à trois mille lieues: nais après un voyage de douze & peut-être e ving mille, c'était revoir ſa patrie.

M. de Bougainville arrive à l'Iſle de France.

M. *Véron* reſta dans cette Iſle, pour ob-

MM. Veron & Commerçon s'y arrêtent & y meurent.

ferver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil.

M. *de Commerçon* y demeura auſſi, pour étudier les plantes de cette Iſle, & pour al- delà étudier celles des Indes.

M. *Véron* alla à Pondichery, où il trou- M. *le Gentil.* Il paſſa enſuite à l'Iſle de M- nille pour obſerver le paſſage de Mercu- ſur le diſque du Soleil, il deſcendit a- Moluques, & il revint mourant à l'Iſle France, où il expira le premier Juin 17

Le 9 Nov. 1769.

M. *de Commerçon* fut comme lui le mart- de ſon amour pour les ſciences. Après avo- parcouru pluſieurs contrées de l'Inde & r- cueilli autour du Globe une quantité im- menſe de plantes inconnues à l'Europe, il revint auſſi mourir à l'Iſle de France.

M. de Bougainville revient en France

Cependant M. *de Bougainville* avait pou- ſuivi ſa route. Il acheva le tour du globe;

il revint en France après avoir employé deux ans & quatre mois à ſon voyage. Il ne perdit que ſept hommes : le vaiſſeau qui ſuivait le ſien n'en perdit que deux. Jamais voyage ne coûta moins.

De tous les peuples de la terre, les Européens ſont les plus actifs, les plus induſtrieux & les plus heureux.

J'ai vu preſque tous les peuples du monde, me diſait un jour M. *de Bougainville*, & il faut en convenir, nous ſommes les plus heureux. Quelqu'éloge qu'on faſſe des peuples ſauvages, ils n'ont ni le bonheur, ni les lumieres des peuples policés : ils combattent pour leur ſubſiſtance : la guerre eſt perſonnelle à chacun d'eux, & elle eſt plus cruelle : ceux qui ont des chefs, ſont plus durement aſſervis qu'aucun des peuples de l'Europe.

En effet, il avait vu les Canadiens ſe battre avec férocité & ſe livrer aux vengeances les plus atroces. Les Patagons à l'autre extrémité de ce vaſte continent, traînent dans un pays plus affreux, une exiſtence encore plus mi-

ſérable. Le reſte de l'Amérique, des ſour-ces du Miſſiſſipi à l'embouchure de la Plata languit dans l'eſclavage de trois ou quatre Rois de l'Europe. Tous les inſulaires de l' mer du Sud ſéparés du reſte du monde, n connaiſſant ni l'or ni les métaux, ignoran nos arts, ſous un ciel doux, ſur un ſol fer tile, ſont tous armés, tous en guerre, Iſl contre Iſle, & ſouvent dans la même Iſle peuplade contre peuplade. L'adreſſe & l'a vidité qu'ils ont pour le vol, révolte éga lement les navigateurs de toutes les nation Leur ſubſiſtance toujours mal aſſurée les ren antropophages.

Arrive-t'on au Cap de Bonne-Eſpéra ce, on y trouve les Hottentots, peup célébre par ſa malpropreté, par puanteur, par ſon langage qui reſſen ble au glouſſement du coq-d'inde, en par l'habitude de ſe retrancher par pi un teſticule. De ce Cap au Sénégal, auc peuple ne vaut la peine d'être conquis

malgré l'ivoire & les mines d'or qui ſont dans leurs pays. Aucun ne peut nous offrir, en échange des productions de nos manufactures, que des dents d'éléphans & des eſclaves.

Voilà ce que nous apprennent les navigateurs qui ont fait le tour du Globe. Si je conſulte ceux qui ont parcouru la Méditerranée, je vois que le royaume de Fez, l'ancienne Mauritanie, les Régence d'Alger, de Tunis, de Tripoli, qui poſſedent en vain les pays des Numides & des Cartaginois, ne ſont qu'un ramas de corſaires qu'on ne connaîtrait point ſans leur brigandage. Les Coptes errent en vain entre des pyramides au milieu des débris de l'antique Egypte, ils ſont eſclaves de quelques eſclaves aſſervis aux Turcs.

Si je jette un coup d'œil ſur l'Aſie, je vois quatre peuples d'un génie entiérement opposé. Les Arabes qui après avoir brillé un

moment dans l'hiſtoire & tout aſſervi des bords de l'Euphrate aux Pyrenées, ſont rentrés dans leurs campagnes de ſable, où ils errent au hazard & pillent de temps en temps quelque caravanne. Les Tartares qui ont conquis pluſieur fois l'Aſie & l'Europe ; qui ſe ſont montrés juſques dans l'Afrique, & qui renfermés aujourd'hui dans leurs deſerts, errans ſur des chars, aſſervis à des chefs, vivent à la fois ſous le deſpotiſme & dans l'anarchie. Ils ſont paſteurs & guerriers ; ils ont un Souverain Pontife, qui commande à plus de cinquante autres pontifes, qui ont ſous leurs loix un nombreux Clergé. Ils ont donné des Rois à tous les peuples de l'Aſie, Turcs, Perſans, Indiens, Chinois ; & ils ne ſont connus, ainſi que les corſaires de la Méditerrannée, que par leurs déprédations. Les Indiens d'un génie abſolument oppoſé, aiment la paix & la moleſſe ; ils ſe livrent avec fureur à tous les excès de la débauche & à tous les genres de la ſuperſtition ; ils cultivent les ſciences, & ils ſont incapabl

e les perfectionner. Enfin je vois les Chinois, la meilleure race d'hommes qu'il y a peut-être au monde, après les Européens : c'est au moins de tous les peuples de la terre, celui où le Gouvernement a le plus de constance & le plus d'ordre, celui dont les villes sont les plus vastes & les plus peuplées, dont les campagnes sont les mieux cultivées, où il y a plus de monumens utiles, où l'on a recueilli le plus anciennement les faits historiques & les observations astronomiques, & où on les a le mieux conservés : c'est le seul peuple après les Européens, qui ait un commerce maritime d'une vaste étendue. Leurs vaisseaux couvrent les mers de l'Inde ; mais jamais ils n'ont osé franchir vers le Nord la terre de Yedso, & vers le Sud le Cap de bonne-Espérance : l'intrépide courage des Européens leur manque dans leurs entreprises, comme il leur manque chez eux cette douce liberté dont on jouit en Europe jusques dans les gouvernemens les plus arbitraires.

Ces Européens ſi fiers, ſi hardis, ſi e-
treprenans, en parcourant la terre, ont ſ
mé leurs colonies & leur race ſur tous l
points du Globe. Cette race a dégénéré pr-
que par-tout. Je ne vois que les colonies d
Anglais en Amérique qui ayent conſerv
la vigueur de leur métropole, le goût de
ſciences, l'amour du travail, & cette activit
infatigable qui ſeule aſſure le ſuccès en tou
genre. Privés de mille avantages qu'on ne peu
trouver que chez une ancienne nation, il
donnent déjà l'eſpérance de former bien-tô
un peuple digne de correſpondre avec ceu
de l'Europe, de les ſeconder dans les re
cherches néceſſaires aux progrès des ſcien
ces, & de leur ſuccéder, ſi jamais quelqu
nouvelle révolution phyſique anéantiſſa
cette petite partie du monde qu'on diſcern
à peine ſur un Globe.

Juſqu'à ce jour les peuples de l'Europ
ſont les ſeuls qui aient embraſſé la terre e

tiere par leurs navigations, le ſyſtême de l'univers par leurs obſervations aſtronomiques; les ſeuls qui aient aſſez creuſé la phyſique & l'hiſtoire, pour avoir retrouvé des traces du monde primitif & du peuple qui a précédé la derniere révolution du Globe; les ſeuls qui aient raſſemblé chez eux toutes les diverſes productions de divers climats de la terre, ſoit pour varier leurs mets, ſoit pour rétablir leur ſanté, ou pour embellir leurs jardins, ou pour s'inſtruire en conſtruiſant des cabinets d'hiſtoire naturelle. Ils ſont enfin de tous les peuples du monde, ceux dont les jouiſſances ſont les plus nombreuſes & les plus variées.

Cette certitude qu'ont les Européens d'être à la fois le peuple le plus éclairé, le plus intrépide, le plus induſtrieux & le plus heureux de la terre, eſt la plus douce & la plus noble récompenſe qu'ils puiſſent recevoir pour prix de leurs travaux : c'eſt auſſi le plus grand encouragement qu'on puiſſe leur don-

ner pour les exciter à en faire de nouveaux, afin qu'ils conſervent & qu'ils augmentent le bonheur dont ils jouiſſent, & l'abondance où ils ſont de tous les biens de la nature.

Etabliſſemens de la France ſous le regne de Louis XV.

TANDIS que les Savans de la France traverſaient les mers, meſuraient le Globe, obſervaient les Cieux, deſſinaient les monumens de la Grèce & de l'Egypte, ou allaient chercher à la Chine & aux Indes les livres les plus anciennement écrits; leur patrie s'embelliſſait de toutes parts, & en y rapportant de nouvelles lumieres ils y trouvaient de nouveaux chef-d'œuvres.

Les villes des Provinces s'embelliſſent.

Revenaient-ils par la Méditerranée, ils trouvaient le port de Cette nouvellement ſorti des eaux. En arrivant à Montpellier, ils

voyaient dans une place immenſe, d'où l'œil découvre à la fois les Pyrenées, les Cévennes, les Alpes & la Méditerranée, une ſtatue équeſtre avec cette inſcription, *à Louis XIV. après ſa mort*; une fontaine dont l'eau, amenée de plus de trois lieues, portée par un aqueduc élevé ſur un double rang d'arcades, forme dans cette place, une caſcade de plus de ſept pieds.

Rentraient-ils par les ports de l'Océan, Bordeaux leur offrait la ſtatue du Roi qui avait encouragé leurs travaux ; à Nantes ils voyaient une ville nouvelle ; à Rennes la ſtatue élevée à *Louis XIV*, en 1726, & celle que les états de Bretagne éleverent *à Louis XV*, après ſa maladie : devant cette ſtatue la Déeſſe de la ſanté ſacrifie ſur un autel ; & la Bretagne à genoux demande au Ciel de lui conſerver ſon Monarque : le célébre *le Moine* eſt le Sculpteur qui jetta en fonte ces ſtatues & celle qui eſt à Bordeaux.

Prenaient-ils la route des pays-bas, Va
lenciennes leur montrait la ſtatue pédeſtr
de *Louis XV*, que *Sally* avait ſculptée e
marbre.

Prenaient-ils celle de l'Allemagne, dar
la Lorraine, heureuſe ſous l'adminiſtratio
de *Staniſlas*, Lunéville & Commerci s'é
taient embellies de bâtimens ſuperbes, qu
cette province n'avait point connus ſous ſe
Ducs. Nanci plus ornée encore, avait auſ
érigé en bronze une ſtatue Pédeſtre *à Lou*
XV; un peu plus loin ils trouvaient à Rhein
en fonte une autre ſtatue pédeſtre de ce mê
me Roi : deux figures repréſentant la vill
de Rheims & le commerce, en embraſſer
le pied-deſtal ; car ce Monarque dédaign
toujours d'enchaîner des eſclaves au pied d
ſes ſtatues.

S'ils revenaient enfin par l'Italie & par l
Suiſſe, Lyon leur offrait des embelliſſemen

de plus d'un genre. Une ſtatue de *Louis XIV*, la ſeule érigée à ce Monarque pendant ſa vie, dans une ville de province ; encore ce monument ne fut-il achevé que ſous *Louis XV*. La façade de l'Hôtel-dieu, de neuf cens pieds de long ; des quais ſur le Rhône & ſur la Saone ; des places, des promenades, & le plus beau théâtre qu'on ait conſtruit encore en France : il faut en excepter celui de Verſailles que ce Roi fit élever dans les dernieres années de ſa vie.

En s'avançant, ils voyaient à Dijon, cette ſtatue équeſtre érigée à *Louis XIV*, onze ans après ſa mort.

Dans quelques villes qu'ils paſſaſſent, ils trouvaient ou des embelliſſemens, ou des monumens d'utilité publique nouvellement édifiés. A Orléans un pont dont les arches décrivent un arc de cent quatre pieds d'ouverture : celui de Neuilly, village voiſin de

Ponts.

Paris, a des arches dont l'ouverture eſt
cent-vingt pieds.

Chemins.

Les chemins qui conduiſent des extrémit
de la France à cette capitale, ſurpaſſent e
beauté ceux de l'ancienne Rome. Ce doub
rang d'arbres qui les borde de chaque côte
offre à la fois au voyageur un ſpectacle ma
gnifique, & un abri agréable contre les rayon
du Soleil. C'eſt ce qu'on ne trouve dans au
cun pays. Ces arbres ne ſont point une vain
décoration, c'eſt une forêt dont les longue
allées s'étendant du centre du Royaume
ſes confins, en embraſſent toute l'étendue
& doivent le préſerver de la crainte que l'o
eut de manquer de bois. Du moins ce fu
le projet; & s'il n'eſt point encore exécuté
ſi ces allées ne s'étendent encore qu'à ving
ou trente lieues de la capitale & ne donnen
encore à cette forêt immenſe qu'un diamet-
tre de ſoixante lieues, ce projet qui réuni
tant de beauté à tant d'utilité, n'eſt pas de

ceux que l'on oublie, comme il n'eſt pas de ceux qu'on exécute en peu d'années.

Que de ſoins, de peines, de dépenſes n'ont point exigé ces longues routes qui traverſent la France, & que peu d'années ont vu conſtruire ! On a coupé des montagnes, on a fait ſauter des rochers, on a bâti des chauſſées ſur des pilotis, on a deſſeché des marais, on a fait des travaux immenſes.

Paris s'embellit plus ſous *Louis* XV., que ſous *Louis* XIV.

Paris enfin, cette capitale, qui depuis le régne de François premier, accumulait des chef-d'œuvres de tout genre, s'eſt peut-être plus embelli ſous le feu Roi que ſous ſon prédéceſſeur, plus vanté que lui par ſon amour pour les arts.

Faubourgs.

La partie du fauxbourg Saint Germain qui eſt au-delà du pont Royal, le fauxbourg Saint Honoré & le fauxbourg Montmartre, ſi féconds en palais, ont été bâtis ſous le feu

Roi, le premier au commencement, & le deux autres à la fin de ſon régne.

Egliſes. L'Egliſe de l'Oratoire, celles de Saint Roch, de Saint Thomas du Louvre, celle de Saint Sulpice, de la Madeleine, peuvent ſe comparer au moins à celles qu'on a bâties ſous *Louis XIV* : celle de Sainte Geneviéve eſt infiniment plus belle.

Places. La place de *Louis XV*, d'un genre nouveau, n'eſt pas moins belle que les places de Vendôme & des Victoires. La ſtatue équeſtre qui la décore eſt de *Bouchardon*, Sculpteur non moins célébre que ce *Girardon* ou ce *Desjardins* qui fondirent celles qu'on érigea à *Louis XIV*. La colonnade qui termine cette place, n'eſt pas indigne d'être admirée après celle du Louvre, à qui elle cède cependant.

Fontaines. On n'a conſtruit dans cette ville ſous le régne de *Louis XIV*, aucune fontaine qui

méritât les regards d'un connaiſſeur: car celle des *Innocents* avait été édifiée en 1550, ſous le régne de *Henri* II ; celle qu'on voit dans la rue de Grenelle & qui eſt voiſine de l'hôtel de la Vrilliere, faites l'une & l'autre ſous *Louis XV*, ſont dignes d'embellir une capitale, quoiqu'elles ne puiſſent pas ſe comparer à celles de Rome.

La vaſte grille qui ferme Paris au bout des Champs Eliſées, n'eſt pas un monument, comme ces arcs de triomphe qu'on éleva ſouis *Louis XV*, aux quatre portes Saint Denis, Saint Martin, Saint Antoine & Saint Bernard. Mais elle fait un effet & plus agréable & plus noble.

Salles de ſpectacles, marchés publics, & autres monumens.

La nouvelle ſalle de l'Opéra eſt le premier théâtre qui ait été conſtruit avec dignité dans cette capitale : comme la halle au bled & celle aux veaux, ſont les premiers marchés dont la conſtruction a été convenable à leur uſage.

La Bourſe, l'Hôpital des enfans trouvés, l'Académie & l'Amphithéâtre de chirurgie, l'Hôtel des monnoyes, l'Ecole de droit, l'Ecole royale militaire, tous ces grands monumens ſont des ouvrages de ce dernier régne: tous ont des beautés particulieres qui en déſignent l'uſage, & qui caractériſent chacun d'eux. C'eſt aux artiſtes à les détailler : mais tout homme doit en ſentir le mérite, & avouer les avantages que cette capitale en retire.

Boulevards

Le plus grand, le plus ſuperbe des embelliſſemens qu'on ait faits à cette ville, depuis ces quais magnifiques, qui bordent la riviere, ce ſont ces Boulevards qui l'entourent, & qui en terminent l'enceinte par une promenade d'environ quatre heures de marche: encore les plus grands fauxbourgs de cette ville n'y ſont-ils pas compris.

Un étranger qui arrive à Paris, qui traverſe les boulevards, qui voit ſous ſes arbres,

cette

cette multitude de carroſſes, cette foule innombrable de peuple, ces femmes aſſiſes des deux côtés, diſputant de parure & d'attirail, ces jeux, ces baladins, ces divers ſpectacles, ces cafés, ces loges, ces inſtrumens de muſique retentiſſans de toutes parts, croit qu'il arrive dans un jour de fête, & qu'il aſſiſte à des réjouiſſances publiques.

Ce ſont ces quais & ces boulevards qui diſtinguent Paris de toutes les autres villes. Un Italien paſſant avec moi ſur le pont Royal, regardant avec admiration le Cours, les Thuileries, le Palais Bourbon, le Louvre, cette longue ſuite d'hôtels qui s'élevent ſur l'autre bord de la riviere, cette Iſle du Palais qui ſort du milieu du fleuve, & les quatre quais dont ſes quatre rives ſont bordées, me dit à pluſieurs repriſes : *non Monſieur, non, Monſieur, nous n'avons rien de beau dans Rome.*

Londres a des beautés d'un autre genre : Beautés de Londres.

ſes Places ſont plus vaſtes & plus nombreu-ſes : preſpue toutes ſont quarrées, ſans régu-larité, ſans ornement, ſans architecture : el-les n'ont pas toutes été faites pour des Rois : ſi quelques-unes ont une ſtatue équeſtre ou pédeſtre de bronze ou de plomb doré, ou même de pierre, pluſieurs n'ont qu'un ſim-ple gazon, ou un baſſin ſans jet d'eau ; ou un petit obéliſque de pierre : ſouvent des arbuſtes s'élevent autour des ſtatues & les dé-robent à la vue.

Saint Paul ſa Cathédrale, eſt la plus grande & la plus belle Egliſe de l'Europe après Saint Pierre de Rome, & Sainte Sophie de Conſ-tantinople ; cependant les connaiſſeurs lui reprochent pluſieurs défauts. La ſtatue pé-deſtre de la Reine *Anne* eſt au milieu du parvis.

J'ai vu pluſieurs pompes qui verſent de l'eau dans les rues, je n'y ai vu aucune fon-taine : chaque maiſon y reçoit de l'eau par

un conduit ſouterrain : il y a des pompes à feu qui diſtribuent celles de la Tamiſe dans quelques quartiers : pour fournir les autres on a détourné le cours d'une riviere & on l'a conduite à Londres avec des travaux dignes des Romains.

Sa beauté particuliere vient de la largeur & de la longueur de ſes rues. Ces trotoirs qui les bordent, ces longues grilles de fer qui régnent le long des trotoirs du côté des maiſons, toutes ſéparées de la rue par un petit foſſé, donnent à cette ville un air de grandeur & un agrément qu'on ne connaît point ailleurs.

Ce qui lui nuira toujours, c'eſt le défaut de pierre. Il faut les faire venir par mer : elles coûtent un argent immenſe : les particuliers ſont obligés de s'en paſſer ; on bâtit avec de la brique ; & la brique eſt d'une couleur triſte ; elle ne ſe prête point aux ornemens

de l'architecture ; & elle ne permet point d'élever des monumens ſolides.

Rome ; elle eſt encore la plus belle ville du monde.

La ville qui doit encore ſervir de modèle à l'univers, c'eſt Rome. Rome a perdu ſon Sénat, ſes Conſuls, ſes Empereurs, ſa liberté, ſa gloire, ſes vertus & ſa ſplendeur; Rome a vu le temps & la guerre, & la ſuperſtition, détruire ſes Temples, ſes Palais, ſes Tombeaux, le Capitole & le Coliſée ; & cependant Rome eſt encore la plus belle ville du monde.

Ses grands édifices tombaient en ruine, & de jeunes artiſtes s'élevaient au milieu de ſes débris : ils oſerent mêler leurs productions à ces chef-d'œuvres de l'antiquité, & ils parvinrent à les égaler.

L'Egliſe de Saint Pierre ſurpaſſe en grandeur comme en beauté, & le Temple de Salomon & celui d'Ephèſe, & celui de Del-

phes, & l'Eglise de Sainte *Sophie* bâtie par des chrétiens à Constantinople & desservie aujourd'hui par des Musulmans.

Les places de Rome ont un avantage inconnu aux autres villes, c'est celui d'offrir par leurs avenues des points de vue intéressans, ou de superbes monumens en perspective.

Nulle ville n'eut des fontaines plus magnifiques. Au Palais Barberin, un Triton sonne de sa trompe & fait jaillir au Ciel une colonne d'eau qui retombe en pluye. A la Place d'Espagne, une barque submergée laisse échapper l'eau par les écoutilles. Près du couvent des Chartreux, *Moyse* frappe le rocher de sa baguette, & en fait jaillir trois fontaines. Celle de Trévi représente l'Océan monté sur un char de coquilles, traîné par des chevaux marins qu'un Triton dirige. A celle de Navonne, quatre figures colossalles aux quatre angles d'un rocher surmonté

d'un obélifque, repréfentent le Nil, le Gange, le Danube & la riviere de la Plata, les quatre fleuves les plus célebres des quatre parties du monde.

Eh ! quel peuple, quel fouverain a élevé ces édifices très-modernes ? Eft-ce le plus riche, le plus puiffant de l'Europe ? non : c'eft le plus pauvre ; c'eft celui qui a le moins de fujets, le moins de commerce, le moins de reffources ; c'eft un Prêtre qui règne fur un pays de quarante lieues de long fur cinquante de large, & qui n'a pas vingt millions de revenus.

Mais ce n'eft pas avec de l'or qu'on fait de grandes chofes, c'eft avec du travail & du génie.

Il eft vrai que ces Souverains ont été fecondés par la nature. Londres & Paris font placés bien moins avantageufement que Rome, que les belles villes de l'Italie & de la Grèce.

Quand on lit *Pauſanias*, on eſt tenté de croire que l'Attique & le Péloponèſe reſſemblaient à ces environs de Paris qui s'étendent de Sçeaux à Verſailles en paſſant par Meudon, par Bellevue, par Saint Cloud; où des chef-d'œuvres d'architecture & de ſculpture s'élevent de place en place, au milieu des jardins les plus magnifiques & des campagnes les mieux cultivées. Pourquoi la Grece eut tant de monumens.

La Grèce était peut-être le ſeul pays de la terre qui pût fournir à cette profuſion de palais, de temples, de ſtatues, de tombeaux, de colonades dont elle était remplie.

D'Athènes à Sparte, il n'y a pas quarante lieues, les montagnes du pays, les Iſles de l'Archipel, fourniſſent des pierres & du marbre en abondance. Les mers qui environnent le Péloponèſe, en rendent le tranſport facile; & une rivalité heureuſe régnait entre les artiſtes des principales de ces contrées.

L'uſage même d'enſévelir les morts ſur le bord des chemins, avait contribué aux progrès des arts. Chacun voulait orner ſon tombeau, & l'ouvrage du ſculpteur était ſous les yeux de tout le monde.

Pourquoi il y en eut plus encore en Italie ſous les anciens Romains.

L'Italie, depuis Rome juſqu'à Naples, fut peut-être chez les anciens, un pays encore plus décoré. Les dépouilles de la Grèce y furent dépoſées, & l'on y tranſporta des obéliſques du fond de l'Egypte. On y conſtruiſit beaucoup d'ouvrages ; & preſque tous ces ouvrages furent faits par des Grecs. Ce Pays devint le plus beau & le plus étonnant qu'il y ait jamais eu ſur la terre. Dix-ſept ſiècles de guerre & de ravages n'ont pu détruire les monumens qu'on y érigea en moins de ſix cens années. Ils s'élevent encore de toutes parts, & en quelque endroit que l'on creuſe la terre, on y retrouve des antiquités dignes d'être admirées.

Aucun au-

Les efforts de cent Souverains ſucceſſifs ne

réuniront peut-être jamais autant de beautés dans aucun autre climat de l'Europe. Plusieurs des citoyens de cette ville superbe, avaient gouverné des provinces, telles que les Gaules, les Espagnes, l'Egypte, ou l'Asie mineure : ils avaient dépouillé les nations vaincues : ils étaient plus riches que la plûpart des Rois qui régnent aujourd'hui sur ces mêmes contrées. Leur réunion dans la même ville, leur émulation, leur ambition, leur faisaient répandre annuellement plus de trésors qu'aucun Etat moderne n'en peut fournir. Déprédateurs du monde, ils prodiguaient tous les biens de l'univers pour embellir la ville où ils se rassemblaient & les campagnes où ils se retiraient. Peu de siècles suffirent pour accumuler les merveilles qui nous étonnent.

tre Etat en Europe n'en aura jamais autant.

La nature les secondait encore : le climat exigeait peu de dépense. Une ville coûte bien moins à bâtir & à entretenir en Italie qu'en France, & elle demande des dépenses si con-

Les villes sont trop difficiles á élever dans le Nord.

ſidérables dans le Nord, qu'on ne peut pre
que point eſpérer qu'il y ait jamais une trè
grande ville ſur les bords de la mer Balt
que, ou du lac Ladoga.

Dans ces âpres climats, les maiſons ſu
chargées pendant l'hiver de pluſieurs pie
de neige, environnées d'un air ſi froid qu'
fend la pierre, ſont échauffées en dedan
par des feux violens & continuels; la glac
reſſerre toutes les parties du bâtiment e
dehors & la chaleur les dilate en dedan
Il eſt impoſſible que la maiſon réſiſte : a
bout de très-peu d'années il faut la rebâti

Il y a dans l'Italie beaucoup de ſtatu
grecques en marbre, expoſées à l'air & con
ſervées depuis deux mille ans. Preſque toute
celles que *Louis* XIV. fit mettre dans ſe
jardins, il y a quatre-vingt ou cent années
ont été altérées par la rigueur du froid : u
ſeul hiver paſſé à Pétersbourg les eût dé
truites.

Les ponts en Italie, en Eſpagne, en Grèce
'éprouvent preſque jamais le choc des gla-
ons. S'il y en a, ils ſont faibles : les rivières
e ſont preſque jamais priſes. Dans le Nord,
es ponts fréquemment heurtés, ou même
ntiérement emportés, auraient ſans ceſſe
eſoin d'être refaits. Les aqueducs & les fon-
aines interrompues pendant trois ſaiſons,
e pourraient fournir de l'eau en été, parce
u'alors il faudrait les réparer. Les che-
nins rompus par le dégel, demandent des
oins continuels ; & ce n'eſt pas avec du cail-
outage, comme nos chemins ferrés, ou avec
les grais, comme nos chemins pavés, qu'ils
ont conſtruits ; mais avec des arbres cou-
chés à côté les uns des autres ; afin que la
route & les voyageurs n'effondrent pas dans
l'amas de fange que produit une terre dé-
trempée par la fonte de huit ou dix pieds de
neige.

Dans le Péloponèſe, dans le royaume de
Naples, dans l'Andalouſie, un temple, un

tombeau, un aqueduc, une ſtatue, un c
min, une fois conſtruit, dure pluſieurs ſiè
Ainſi les Grecs, ainſi les Italiens puren
accumuler en foule dans leurs délicie
contrées ; chaque jour en ajoutait ; le te
n'en détruiſait preſque pas. En France,
Angleterre ils exigent de fréquentes ré
rations ; dans le Nord les pyramides aurai
de la peine à réſiſter ; & ce qu'il en co
pour conſerver les édifices, empêche d
élever d'autres.

Telle eſt l'influence du climat, que d
le bas Pérou, entre Tuxilo & Lima, où
ne pleut jamais, où la température eſt t
jours égale, on conſtruit les maiſons de b
ques crues, ou de terre paitrie avec un p
d'herbe. On les couvre d'une ſimple nat
où l'on étend un lit de cendres pour recev
l'humidité des brouillards : & ces maiſ
ne périſſent jamais que quand les trembl
mens de terre, trop fréquens au Pérou,
ébranlent & les renverſent.

L'entretien des édifices eſt donc une dé-
nſe immenſe pour l'Etat dans les païs du
rd : plus on les multiplie, plus il faut
gmenter les impôts. La nature du climat
nne cependant au pauvre même des be-
ns inconnus à ceux du midi : au lieu d'un
ceuil pour ſe vêtir, il lui faut une fourrure
i l'enveloppe exactement : il lui faut des
nnets & des bottes ; les riches en ont de
il, les pauvres de joncs, d'herbage ou de
ille. Au lieu de coucher en plein air, il
ır faut des maiſons ou des chaumieres. Le
us pauvre eſt obligé de conſommer pour
chauffer ou du bois, ou du charbon, ou
la tourbe, dépenſe abſolument inconnue
x pauvres du midi. Il faut que le peuple
oive fréquemment ou de la biere ou de
eau-de-vie, ou telle autre liqueur ſpiri-
eufe ; autre dépenſe encore abſolument
nconnue aux pauvres du midi. Ceux de Na-
les & d'Eſpagne couchent dans la rue, ſur
es bancs, ils n'ont beſoin ni de matelats, ni
e chandelles, ni de lampes ; les longues nuits

& les brouillards de Pétersbourg oblig
de s'en ſervir journellement. En Italie
femmes portent un voile pour garantir l
teint de l'ardeur du Soleil ; en Ruſſie il f
un maſque aux hommes comme aux fe
mes pour préſerver le nez que le froid f
tomber. En Grèce, en Eſpagne, en Sicil
en Toſcane, celui qui veut ſe baigner
plonge dans une rivière à l'ombre de quelqu
ſaules ou de quelques peupliers. Les Bains
Ruſſie ſont une fournaiſe ardente, où l'on s'in
bibe des vapeurs de l'eau bouillante. Ces bai
ſont abſolument néceſſaires aux peuples d
Nord pour rétablir la tranſpiration ſans ceſ
interrompue par un froid exceſſif. Qu'on n
diſe pas que les ancêtres de ceux qui viven
aujourd'hui, plus ignorans qu'eux, ſavaien
s'en paſſer ; le pays était déſert, ou peupl
de quelques miſérables hordes errantes, qu
périſſaient ſouvent de froid & de miſere
comme les nombreux inſectes de ce pays
ou qui ſe cachaient ſous la neige comme les
Lapons. De telles hordes ne ſont ni un peu-

le, ni une nation. Le pays ne s'eſt peuplé & ultivé que quand ſes habitans ont commencé à combattre la nature, & à ſavoir e défendre contre elle. Juſqu'à ces derniers emps, quand leur population, quand celle es Cimbres & des Scandinaves fut un peu ombreuſe, & elle ne l'a jamais été beauoup, ils aimerent mieux quitter leur pays, ue de le cultiver.

Différence des mœurs fondée ſur la différence de la température de l'atmoſphere.

Cette différence dans la température a imoſé des mœurs différentes. Un Grec était facilement récompenſé par une branche de chêne ou de laurier : quelques figues, quelques légumes, une ſimple tranche de meon d'eau ſuffiſait pour le nourrir : il ne craignait ni la famine, ni le froid : un homme du nord conſomme davantage; il a beſoin d'une récompenſe, qui le ſauve de ces deux accidens : le chêne & le laurier ſont pour lui ſans valeur : en vain on tenterait de leur en donner; il ſerait à craindre que dans un jour d'hiver, le vainqueur

ne brûlât son char & sa couronne.

Ainsi les peuples du midi seraient à fois les modèles & les maîtres des peuples d nord, si la fertilité même des contrées, & l douce température de leur atmosphere ne le endormaient dans une agréable paresse; tan dis que l'âpreté du climat donne l'activité, & rend les peuples du nord infatigables au travail.

Ce qu'exige la position de la France.

Si les monumens des arts se conserven plus difficilement en France qu'en Italie ils ne se détruisent pas si promptemen qu'en Russie; & son peuple plus actif que ceux du nord, est aussi industrieux que ceux du midi. Il est peut-être difficile d'y accumuler autant de statues, de palais, d'ornemens de tout genre, qu'on en vit sur les bords du Tibre ou du Céphise: on en peut rassembler beaucoup cependant; & la rigueur de nos hivers n'est qu'un avertissement aux artistes de travailler sans cesse, au

Gouvernement

Gouvernement d'encourager leurs travaux, & aux jeunes gens d'égaler leurs ancêtres.

Des Mœurs.

FORCÉ de convenir que la raiſon humaine s'eſt perfectionnée ſous ce regne, on a prétendu que les mœurs s'étaient corrompues : ce ſerait une étrange contradiction.

Mille auteurs l'ont répété : les uns pour ſe faire croire de grands philoſophes, les aupour ſe donner l'air de gens à bonnes fortunes, tous pour être éloquens : car il faut bien moins d'art, & on a bien plus d'énergie quand on blâme, que quand on loue.

L'impatience que cauſent aux hommes les plus légéres ſouffrances, & les malheurs inſéparables de l'humanité, leur fait écouter avec avidité la peinture des déſordres, des combats, des crimes. Il ſemble que pour

la plûpart d'entr'eux, celle des vertus, des actions ſages, des progrès de la raiſon, de la ſplendeur des états, & de la proſpérité des nations, ſoit bien moins intéreſſante.

Cependant l'homme aſſez inſtruit pour comparer par la penſée les différens régnes des trois races de nos Rois, avouera qu'il n'y a aucun de ces régnes où l'humanité ait joui de tant d'avantages, & qu'il y en a bien peu, s'il y en a, où elle ait éprouvé moins de maux : c'eſt d'abord un grand préjugé en faveur de nos mœurs.

Il verra encore que les reproches qu'on nous fait, ont été communs à tous les ſiécles de la monarchie, ou à toutes les nations riches & puiſſantes.

Reproches que l'on fait aux Miniſtres.

On reproche aux miniſtres d'avoir trop prodigué les lettres de cachet, les empriſonnemens & les exils, qu'ils ont ſubis eux-

mêmes tour-à-tour. Les lettres de cachet ont été plus communes encore sous la fin du régne de *Louis XIV*. Sous *Louis XIII*, le ministere ne se bornait point à emprisonner légérement, c'est le sang le plus noble qu'il prodigua. D'autres régnes ont vu commettre de plus grands crimes avec moins de scrupule.

Le ministére ne fut jamais cruel sous *Louis XV*. Le Cardinal de *Fleuri*, laissa la réputation d'un homme doux & modéré, incapable de commettre une action de barbarie. Ses successeurs ne furent gueres plus séveres. M. le Duc de *Choiseul* eut un esprit plus étendu & plus hardi. Le jour de sa disgrace fut le plus beau jour de sa vie : on se porta en foule chez lui, comme si sa faveur eût commencé : chacun lui offrit des services, chacun voulut lui prêter de l'argent ; il semblait que les courtisans eussent oublié leur caractere & les usages de la Cour : le peuple assiégeait les portes de son hôtel &

témoignait hautement ſes regrets. C'eſt la premiere fois qu'on a vu rechercher avec empreſſement un homme diſgracié, dont les ennemis étaient en faveur, & l'on ne ſait qui l'on doit le plus admirer, ou du Miniſtre qui inſpira tant de zèle, ou de ceux qui oſerent le lui témoigner avec tant d'éclat. Mais un tel exemple n'eût point été donné chez un peuple vil, dont les mœurs euſſent été lâches & perverſes.

Aux Tribunaux.

On a reproché aux tribunaux d'avoir fait périr quelques innocens, comme les Calas. Le malheur le plus effrayant pour l'humanité, eſt ſans doute de voir ces aziles de l'innocence, devenir quelquefois l'écueil où elle ſe briſe : & pour comble de malheur, tous les tribunaux dans tous les temps, ont commis de ſemblables fautes.

Ceux de la France n'ont peut-être jamais réuni à la fois tant d'hommes éloquens que ſous le dernier régne. Jamais ils n'ont pro-

duit une tête plus philoſophique que celle de *Monteſquieu* ; quoique le Préſident *de Thou* & le Chancelier *de l'Hôpital* euſſent montré, dans des temps de férocité, quelques traits de cette philoſophie tolérante & univerſelle dont notre ſiécle s'honore. Le Parlement de Paris, qui ſe diviſa du temps de la ligue & du temps de *Charles VI*, fut inébranlable dans ſes dernires revers ; ſa conſtance & ſon union ont fait dire à je ne ſais quel auteur Anglais, qu'il était bien glorieux pour nous, que le Roi de France n'eût jamais pû corrompre un ſeul membre de ſon parlement, tandis que le Roi d'Angleterre corrompait avec tant de facilité tous les membres du ſien.

Si quelques jeunes Conſeillers ont affecté de l'inconduite & ont donné quelques ſcènes ſcandaleuſes, ce n'eſt pas de légéreté dans les mœurs qu'on accuſe la magiſtrature ; c'eſt plutôt d'une auſtérité trop âpre & d'une antipathie ſi forte pour toute innovation, qu'elle

leur fait rejetter quelquefois des changemens utiles & des nouveautés avantageuses.

Aux gens de lettres.

On a reproché justement aux gens de lettres une vanité ridicule, une jalousie basse, une critique amére : cela fut de tout temps : eh ! quels artistes n'ont point mérité ce reproche ? quelle condition humaine est parfaitement exempte de ces vices ? Cependant les gens de lettres ont eu un peu plus d'égards les uns pour les autres : ils se sont moins prodigué les invectives : beaucoup d'entr'eux, comme *Fontenelle*, comme *Montesquieu*, comme M. d'*Alembert*, M. *de Buffon*, se sont imposé la loi de ne répondre jamais à aucune critique : ils avaient l'ame trop élevée, pour s'appercevoir des libelles & des satyres. Les Gens de lettres ont fait quelque chose de plus éloigné des défauts dont on les accuse ; ils se sont cotisés pour élever une statue au plus grand d'entr'eux.

Aux Ecclésiastiques.

On fait aux Ecclésiastiques à peu près les mêmes reproches qu'on leur a faits dans tous les tems : ils n'ont peut-être jamais été si peu fondés ; si quelques-uns ont eu des mœurs licentieuses, en général celles du clergé ont été décentes. Jamais il n'a autant contribué de ses biens aux besoins de l'Etat. En vain quelques Théologiens ont soutenu avec chaleur le systême des deux puissances, & ont apellé la foudre & le glaive de la justice sur la tête des incrédules ; l'esprit du corps entier a été plus modéré ; quelques Evêques, dans leurs mandemens, ont parlé de tolérance ; les querelles, toujours trop vives, trop honteuses, n'ont point dégénéré en persécutions sanglantes en guerres civiles, comme sous les règnes précédens. Heureux si elles s'étaient épuisées en de vaines clameurs, ou en de vains décrets contre des Philosophes ! mais elles ont eu des suites plus affreuses ; elles ont fait commettre à un insensé le plus horrible des crimes. Ce fut un avertissement ter

rible aux Princes, & ſur-tout aux Tribunaux, de ne point fomenter ces querelles, en déployant une rigueur qui, loin de diſſiper les opinions, quelles qu'elles ſoient, les fortifie toujours; qui diſpoſe l'ame des opprimés à braver les dangers, & à chercher des tourmens qu'ils appellent martyre.

Deſtruction des Jéſuites.

Que l'on compare la deſtruction de l'ordre des Templiers & celle des Jéſuites, on verra deux ordres répandus dans toute l'Europe, ſuſpects à tous les Souverains, accuſés partout en même-temps, jugés par des Tribunaux, anéantis par le Pape, ſans que l'œil impartial de l'hiſtoire puiſſe jamais s'aſſurer parfaitement ſi les crimes atroces qu'on leur impute, ſont des forfaits réellement commis, ou des fantômes créés par l'envie.

Les Jéſuites étaient moins riches, moins puiſſans, moins redoutables que les Templiers. On détruiſit ces anciens Chevaliers

par le fer & par le feu, avec une barbarie exécrable : on diſperſa les Jéſuites hors de leur cloître; on leur défendit de s'aſſembler, de porter l'habit de cet ordre, & l'on donna des penſions alimentaires à ceux qui jurerent d'obéir au Roi, & de ne ſe plus conſidérer comme les membres de ce corps.

Les troupes ſont mieux contenues.

Que l'on compare la diſcipline de nos troupes à celles de ces temps où la *Hire* diſait que, *ſi Dieu deſcendait ſur la terre, & ſe faiſait guerrier, il deviendrait pillard*; où la plaiſanterie à la mode, parmi les ſoldats qui couraient la campagne, était d'enfermer le mari dans la huche, tandis qu'ils violaient la femme ſur le couvercle, en inſultant aux cris déſeſpérés de l'un & de l'autre!

La jeuneſſe militaire a été mieux contenue, ſur-tout dans la capitale, qu'elle ne l'était ſous *Louis* XIV : même nos vieillards racontent encore les déſordres qu'elle cauſait dans leur enfance : ils citent des traits

de ſa licence envers de ſimples citoyens: ils nous félicitent de n'y être plus expoſe

Les mœurs s'adoucisseut.

Depuis *François* I, juſqu'à *Louis* XIV le goût des procès & des duels a duré ave fureur : on en vit bien moins ſous le fe Roi, quoi qu'il y ait eu encore trop des ur & des autres.

Le goût du vin, les débauches de la tabl ſont preſque inconnues aujourd'hui : on s' livrait encore ſous le Régent : on allait a cabaret : aujourd'hui on n'y va plus; on fré quente moins les cafés.

La ſociété y a beaucoup gagné : les mai ſons particulières en ont été plus ouvertes les femmes en ont admis plus de monde au près d'elles : elles ont vécu, comme dit l'au teur d'*Emile*, elles ont vécu en public juſ ques dans leur chambre à coucher. Ces diſ tractions perpétuelles nuiſent peut-être plu qu'elles ne ſervent aux intrigues ſecretes : l

mps que la société emporte e autant de
erdu pour l'amour ; rien n'étouffe davan-
ge les grandes passions ; elles ne peuvent
ermer au milieu de tant de dissipations.

Une Espagnole derrière sa jalousie, s'é-
auffe l'imagination en méditant sur les de-
s qui l'agitent ; elle ne songe qu'aux moyens
tromper ses argus ; & elle les trouve bien-
t. Une Française entraînée des festins aux
ls, du spectacle au jeu, de visite en visite,
mmence cent intrigues, rit de toutes, ne
ccupe profondément d'aucune, & fait
us médire d'elle par des apparences, que
r des réalités.

Les crimes sont moins communs qu'on ne le croit.

Sur cent histoires qu on débite sur le comp-
des femmes, il y en a quatre-vingt-dix
fausses, que ne croyent pas même ceux
i les racontent. L'étourderie les fait naître,
gaieté les répand, l'inconsidération y ajoute
s détails piquans : une plaisanterie indis-
ette, à force de circuler, finit quelquefois

par devenir une calomnie affreuſe, dont c
pendant perſonne n'eſt l'auteur.

Je ſais que l'adultére, tant proſcrit par
loix & par la religion, n'eſt pas plus un c
me dans nos mœurs qu'il ne l'était à Spar
qu'il ne l'était dans Rome ſous l'empire
Céſar, qu'il ne l'eſt aujourd'hui dans p
d'une grande ville de l'Europe : car
loix, la religion & les mœurs ſont preſc
par-tout en contradiction.

Dans l'impoſſibilité de rendre chaſtes
hommes, auſſi-bien que les femmes, i
fallu étouffer la jalouſie & lui arracher
poignard de la main, en rendant ridic
tout mari & tout amant trompé, qui s'e
porte & qui fait un ſcandale public, d'u
intrigue ſecrete. C'eſt ce que *Moliere* av
bien compris ; c'eſt ce qui lui fit faire l'*éc
des femmes* & *l'école des maris*, & *le cocu im
ginaire* & tant d'autres ouvrages : c'eſt ce c
fit faire à *La Fontaine*, l'admirable prol

ne de la *coupe enchantée*, & la plûpart de s contes : c'eſt ce qui a fait faire des ouvraes érotiques à tant de philoſophes anciens modernes.

L'inſtinct qui emporte un ſexe vers l'aue, eſt l'appétit le plus violent que la nare ait donné à l'eſpéce humaine : on ne réduira pas à n'agir que vis-à-vis d'un ul individu ; ſur-tout dans une grande ville, nez un peuple nourri de mets ſucculens, ui irritent cet appétit. Mais la jalouſie eſt ouvrage de l'amour-propre & non celui de nature ; on peut la modifier, la ridiculir, l'étouffer, l'anéantir : c'eſt ce que *Lyrgue* fit parfaitement à Sparte. Il eſt mal introduire un enfant étranger dans une faille ; mais il eſt plus mal encore d'arraner la vie à la mere, ou de lui faire perdre ernellement ſa liberté, parce qu'elle en ouſa quelques inſtans. Il n'y a aucune proortion entre le délit & la peine, & l'on e doit pas punir avec atrocité des actions

qui ne proviennent que de faibleſſe.

Remarquez que tous les peuples dont on nous vante la pureté des mœurs, n'avaient point d'annales. Ont-ils des hiſtoriens ? on les retrouve ſemblables aux autres.

Il eſt vraiſemblable que des peuples agreſtes, livrés à des travaux pénibles, nourris d'alimens groſſiers, ou cherchant avec inquiétude une ſubſiſtance rare, auront des mœurs ſévères & chaſtes : chez eux les organes de la ſenſualité ſont peu développés, & l'imagination qui agit ſi puiſſamment ſur ces organes, eſt ſans chaleur & ſans vie : elle n'éveille ni les deſirs, ni les caprices, ni le ſentiment.

Je ſuis bien éloigné de croire cependant que, dans Paris même, l'adultére ſoit auſſi commun, & que les mœurs en général ſoient auſſi licentieuſes qu'on le prétend. Je ſais qu'en les comparant à celles des au-

res siéles de la monarchie, elles paraissent nfiniment moins dépravées.

Je sais qu'autrefois elles étaient non-seuement plus grossières & plus cruelles, mais u'elles étaient encore plus lubriques & plus bscènes. Eh! pouvons-nous en douter, lorsque le nom de nos rues, tout défiguré qu'il st, atteste encore la turpitude des mœurs e nos ancêtres?

Les mœurs étaient plus mauvaises dans les siécles passés.

Saint *Louis*, ce Roi si dévôt, si chaste, oulut en vain bannir la débauche de Paris, e la cour & de l'armée; il ne fit que persécuter sans fruit des femmes déjà trop maleureuses: & en Egypte, derrière sa tente nême, on établit un lieu de prostitution.

Les historiens ne parlent guères des déauches du peuple: les abréviateurs de ces istoriens en parlent moins encore: & ceux ui n'étudient que dans des extraits, ne conaissent pas plus les mœurs des siécles qui les

ont précédés, qu'on ne connaît celles d'u
homme ou d'une femme qu'on n'a vus qu
dans une cérémonie publique.

Je ferais frémir d'horreur & de dégoûts
ſi je voulais rapporter les principaux trai
échappés à l'obſcurité, qui heureuſement e
couvre le plus grand nombre. On ſait les d
pravations de la cour de *Catherine de Médici*
De Thou, dans ſon cinquante-deuxiéme li
vre, rapporte que le lendemain de la Sain
Barthelemi, les femmes de cette cour ſorti
rent du Louvre, pour contempler les corp
nuds des Huguenots, qu'on avait jettés ſou
ſes murs après les avoir dépouillés ; & qu
quelques-unes eurent l'impudence d'exami-
ner celui du Baron *de Pont*, qu'on avait ac
cuſé d'impuiſſance. On connaît les amour
du Cardinal de *Richelieu* & de *Marion d*
Lorme, & de .... Mais jettons un voile ſu
la nudité de nos peres : loin de déſeſpérer
de nous-mêmes, connaiſſons nos vertus, ſen-
tons notre bonheur, & reprenons par la con-
templation

templation de ce que nous avons fait, un nouveau courage qui nous excite encore à mieux faire.

Pour comparer les ſiécles, tenons-nous-en aux faits publics, à ceux qui ont eu une influence un peu générale & qu'on peut le moins conteſter.

Les meres reprennent l'uſage d'allaiter elles-mêmes leurs enfans.

Un Philoſophe vivait il y a quelques années, loin du monde, dans une campagne délicieuſe ; il fait un traité d'éducation, il vante les plaiſirs de la vie domeſtique ; il démontre que les jours & la vertu des enfans ſeraient plus en ſûreté, ſi les meres les allaitaient elles-mêmes. Ce diſcours ne meurt point : égaré dans la ſolitude des campagnes, il retentit juſques dans la capitale ; les femmes les plus délicates y prêtent une oreille attentive ; & cette coûtume oubliée depuis pluſieurs ſiécles, ſe ranime tout-à-coup : elles s'en font un plaiſir. Ce ne ſont point elles, ce ſont leurs maris qui s'y oppoſent : les

cris & les tracaſſeries de l'enfance, importunent la plûpart des hommes occupés : ils s'impatientent, quand ils viennent conſulter leur femme, de la voir s'inquiéter d'un enfant : & ils ne trouvent pas en eux, pour ces êtres, à peine formés, ce ſentiment tendre qui anime les meres, & qui les dédommage de leurs peines. Cependant celles qui franchirent ces obſtacles éprouverent la vérité de ce qu'avait dit l'auteur d'*Emile* : elles ne perdirent rien de leur beauté, & elles attacherent davantage leurs époux.

L'éducation devient meilleure.

On convient généralement que l'éducation phyſique & morale vaut beaucoup mieux que dans le ſiécle paſſé. On a débarraſſé la plûpart des enfans du maillot & des *corps*, qui cauſaient tant de maladie & tant d'infirmités. On aſſervit moins leur jugement à ſe plier à l'autorité, & à croire ſur parole ; on ne ſe fâche plus contr'eux, quand ils font des queſtions, & qu'ils veulent comprendre ce qu'on leur dit.

On les excite plus à bien faire en éveillant en eux le ſentiment de l'honneur, qu'on ne les y force par des châtimens : les verges & les férules ſont bien moins en uſage ; je connais même des penſions où on les a ſuprimées, & où l'on menace les enfans mutins de les envoyer dans des penſions où l'on s'en ſert. Cette maniere d'élever les enfans demande beaucoup de patience, de douceur, de talent dans ceux qui les gouvernent : elle prouve que les maîtres ſont devenus plus habiles.

Ainſi les mœurs domeſtiques valent mieux, les mœurs publiques ont au moins plus de décence, & elles ne ſe ſont point ſouillées d'aucun grand crime.

Il n'eſt pas vrai que la nation ſe ſoit efféminée.

On a prétendu, on a imprimé que la nation entiére s'était efféminée. Jamais ſiécle, jamais peuple n'a moins mérité ce reproche. Il n'y a pas juſqu'à nos peintres, juſqu'à nos muſiciens, qui, pour ſe perfection-

ner dans leur art, ne faſſent communément des voyages de ſept à huit cens lieues. Qu'on interroge les Sauvages du Canada & les Nababs de l'Inde ; qu'on leur demande ſi la Nobleſſe Françaiſe leur parut efféminée quand elle combattait pour ou contre eux dans les plaines brûlantes du Mogol, ou ſur les glaces de l'Acadie !

Ces hommes de paix, élevés pour l'étude, dans le ſilence du cabinet, ſe trouveverent-ils efféminés, quand, ſous le cercle Polaire, ſous l'Equateur, ou ſous le Tropique, ils franchiſſaient les mers, ils graviſſaient les montagnes, ils bravaient également les Sauvages, les bêtes féroces, les froids du Pôle & les ardeurs de la Zone torride, quand ils meſuraient le Globe & qu'ils en faiſaient le tour !

Des femmes mêmes ont déployé une force & un courage viril ; pluſieurs ont pris l'habit d'homme, ont ſervi dans nos troupes

& s'y ſont diſtinguées par leur vaillance. Toutes ne furent pas forcées par l'infortune à chercher cette étrange reſſource, comme la femme qui fit le tour du monde ſur les vaiſſaux de M. de *Bougainville*, & dont j'ai déjà cité l'hiſtoire. Quelques-unes entraînées par un goût invincible, quittérent une vie douce, heureuſe & brillante, comme Mademoiſelle de *Saint* L... qui ſervit dans la derniere guerre. Remarquez que la plûpart des jeunes gens embraſſent la profeſſion des armes pour vivre avec licence; mais que, quand une femme revêt l'habit militaire, obligée de cacher ſon ſexe avec le plus grand ſoin, entourée des exemples de la licence, elle eſt forcée de vivre avec plus d'auſtérité que dans un cloître; elle mene une vie dure, pénible, périlleuſe, qui ne lui offre aucun dédommagement.

Ni qu'elle ait eu un luxe nuiſible.

Enfin on ſe plaint que le luxe s'eſt répandu dans toutes les conditions. Je voudrais que cela fût vrai. Le bas peuple, eſt encore auſſi

mal vêtu que mal nourri. Le luxe eſt moins grand à la cour qu'il ne le fut dans les belles années du ſiécle de *Louis XIV*. Nos Princes & nos Ducs ne marchent plus avec un nombreux cortége de carroſſes & une longue ſuite de Gentilshommes armés, comme il fut d'uſage preſque juſqu'à nos jours. En tout on a préféré ce qui eſt commode à ce qui n'eſt que faſtueux. Le luxe, qui jadis chez les grands, n'était guéres que le fruit de la guerre & de la rapine, a paſſé il eſt vrai à la bourgeoiſie, pour prix de ſon travail & de ſon induſtrie ; il a raproché un peu les conditions, & il a diminué les haines que l'envie ſemait entr'elles.

Ceux qui ont blâmé les gens de condition d'avoir épouſé des filles de négocians & de financiers, n'ont pas conſidéré que ces mariages adouciſſent l'orgueil de la nobleſſe; qu'ils apprennent aux roturiers à connaître d'autres biens que les richeſſes ; qu'ils font élever avec plus de ſoin les enfans des bour-

geois & avec plus de modeſtie ceux des nobles ; qu'ils lient toutes les conditions ; qu'ils détruiſent ce mépris ſtupide & barbare, cette inimitié ſourde, qui régnait autrefois entre les divers états de la ſociété, & qui facilitait les ſoulevemens & les révoltes ; qu'ils enſeignent aux hommes à s'eſtimer par leurs qualités perſonnelles, plûtot que par leurs titres ou leur fortune : que ſi les Patriciens & les Plébéïens ſont des freres qui doivent s'aimer pour ſervir l'état, le mariage eſt le lien le plus doux & le plus sûr qui puiſſe les unir.

Cette liaiſon entre les citoyens, cette tolérance dans les idées, ces progrès dans les mœurs n'empêchent pas qu'il ne ſe ſoit commis beaucoup de mauvaiſes actions : comme les progrès dans les arts n'empêchent pas qu'il ne ſe faſſe beaucoup de mauvais livres & de mauvais tableaux.

Il y aura toujours des plaintes, parce qu'il

y aura toujours des causes de douleur chez les hommes, parce qu'ils craindront toujours le mal, parce que toute la constitution sociale n'est qu'une réclamation perpétuelle contre le mal.

Dès qu'un crime est commis, la clameur publique s'éleve, les tribunaux le jugent avec éclat, on le publie, on l'affiche, on l'imprime, on le consacre dans les registres de la nation, nul ne l'ignore, & la postérité en retrouve facilement les preuves. Les actes de bienfaisance se font en secret, personne ne les divulgue, ne les recueille, ne les enregistre, ne les consacre : en vain ils se multiplient, quelque nombreux qu'ils soient, ils tombent les uns sur les autres, ensévelis à jamais dans la nuit du silence & de l'oubli ; on n'en retrouve nul vestige, & le premier satyrique qui veut les nier ne craint point qu'on le démente.

Pour fixer nos idées sur nous-mêmes, cher-

chons des juges hors de notre nation.

En Architecture nous avons des morceaux qu'on admirerait à Rome. En Peinture l'Ecole françaiſe le diſpute à celle d'Italie; en Sculpture les étrangers ont choiſi nos artiſtes pour ériger leurs monumens. En Muſique, malgré nos efforts & nos vaines prétentions, ils ont donné le prix au chant Italien. Dans les armes, ils ont préféré la diſcipline Allemande & les manœuvres Pruſſiennes que nous avons adoptées nous-mêmes. Notre langue eſt devenue l'interprête de toutes les cours & de tous les gens inſtruits. Notre théâtre tragique & comique fait le charme de toutes les grandes villes de l'Europe. Tous les Souverains paraiſſent incliner pour le Gouvernement Français : mais dans l'eſprit des peuples, celui des Anglais l'emporte ſur tous les autres, parce que les Anglais ſont le ſeul peuple qui aime & qui vante ſon Gouvernement avec tranſport.

En quoi les etrangers nous eſtiment, nous imitent ou nous ſurpaſſent.

Notre Religion que nous avons prise des Romains & que nous avons modifiée avec des régles que nous appellons *les libertés de l'Eglise Gallicane*, notre Religion nous fait regarder comme peu dévots par les chrétiens du midi, & comme superstitieux par les chré-tiens du Nord. L'amas indigeste de nos loix ne forme point un code admiré des autres nations, comme les loix Romaines, si dignes à tant d'égards, malgré leurs défauts, d'être le code de l'univers.

Dans la science des mœurs, nous avons été les maîtres de presque toute l'Europe. Les Suisses, les Italiens, les Anglais eux-mêmes conviennent que l'urbanité française se ré-pand de jour en jour dans leurs pays : elle a germé jusqu'au fond du Nord.

C'est en consultant ainsi les étrangers qu'une nation peut connaître ce qu'elle est, & savoir quels genres ont été négligés chez elle. C'est ce qui lui apprendra quelle classe de citoyens

ſe diſtingue le plus, lui attire le plus de gloire & a le mieux mérité d'elle.

Les deux hommes qui ont le plus influé ſur les mœurs dans ces derniers temps, ſont M. *de Voltaire* pour les mœurs publiques, *& J. J. Rouſſeau* pour les mœurs domeſtiques. Le premier, en affaibliſſant les préjugés, en inſpirant la tolérance, en répandant l'amour de l'humanité, a verſé ſur la vie entiere une aiſance qui la rend délicieuſe. Le ſecond moraliſte plus ſévere, en apprenant à connaître les enfans, à les étudier, à les bien élever, en développant les charmes de la vie privée a reſſerré dans nos cœurs tous les liens de la nature, & a verſé le bonheur dans l'intimité des familles.

Deux hommes, M. de Voltaire & J. J. Rouſſeau influent beaucoup ſur les mœurs.

Ils ont inſpiré ces vertus par des livres qu'on a brûlés comme dangereux ; ils ont fait aux hommes le plus grand bien & ils en ont été tourmentés.

Ces perſécutions viennent ſur-tout de ces clameurs ſi vaines & ſi répétées, contre le luxe, contre l'irreligion, contre quelques excès. A écouter les gens timides ou ſuperſtitieux, on croirait que l'Etat eſt perdu, que la ſociété n'eſt qu'un brigandage.

Les gens en place, trop occupés pour comparer l'hiſtoire & les mœurs de différens ſiécles, pour bien connaître celui même où ils vivent, s'effraient de ces clameurs & ſéviſſent au hazard contre ceux qu'on leur nomme comme ayant quelque influence ſur l'eſprit de leur ſiécle.

Nul livre ne peut être dangereux, s'il n'eſt donné au nom de Dieu, & appuyé par l'autorité.

Ils ne ſavent pas qu'un livre d'une morale perverſe, s'il n'eſt pas donné au nom de Dieu, où s'il n'eſt pas appuyé par l'autorité Royale, ne peut avoir aucune influence ſur l'eſprit des hommes; qu'un mauvais principe dans un bon ouvrage, ne prend aucun crédit; qu'il y a dans tous les cœurs un inſtinct ſûr, qui diſcerne promptement le bien

& le mal ; & que ſans les paſſions qu'il faut adoucir & les préjugés qu'il faut abolir, on ſuivrait conſtamment l'un & l'on rejetterait conſtamment l'autre.

Qu'eſpere-t'on par ces clameurs ? en diſant à un jeune homme que ſon ſiécle eſt corrompu, à une jeune femme que ſon ſexe ne reſpecte plus le lien conjugal, en fera-t-on un homme intègre, une épouſe fidèle ? Ne doit-on pas craindre que l'idée de cette perverſité générale ne les engage à ſe livrer plus facilement à leurs paſſions ; & qu'ils ne ſe croyent excuſés en alléguant l'uſage, l'uſage qu'on leur a tant cité ?

Cette maniere de parler aux hommes fut toujours funeſte ; & ces allégations ne furent jamais ſi fauſſes qu'aujourd'hui. Quiconque a des vertus trouvera de grands exemples, quiconque a des talens trouvera de grands modèles : celui qui manque également des unes & des autres, doit crier contre ſon ſiécle, pour

s'excuser, du moins à ses yeux, de ses vices & de son incapacité.

Récapitulation & Conclusion.

CEs voyages de nos savans, ces écrits de nos gens de lettres, ces chef-d'œuvres de nos artistes, ces progrès dans la science des mœurs, ces embellissemens de la patrie ne sont sans doute qu'une bien petite partie de ce qu'on aurait pu faire. On a perdu en folies, en intrigues, en sottises mêmes, un temps qu'on auroit dû employer aux progrès des arts, à l'avancement des sciences, au bonheur de la nation : mais dans quel siécle a-t-on mieux fait, & même dans quel siecle a-t-on fait davantage ?

Ce qu'il faudroit faire à la mort de chaque Roi.

Il serait à souhaiter qu'à la mort de chaque Roi on écrivît ainsi ce qui s'est fait de grand & d'utile sous son régne ; qu'on le comparât à ce qui s'est fait de mémorable

ſous ſon prédéceſſeur ; qu'on peſât le bien & le mal, & qu'on examinât ce que la nation a perdu ou gagné ſous ſa domination.

J'ai oſé tracer dans cet ouvrage une légère eſquiſſe d'un ſi grand deſſein. Ce n'eſt qu'une idée que je propoſe à un plus habile.

La France perdit & gagna des provinces par les armes, ſous ce régne.

Nous avons perdu ſous *Louis XV*, deux vaſtes provinces en Amérique ; nous en avons acquis deux en Europe, la Lorraine & la Corſe : nous avons perdu quelques établiſſemens en Afrique ; nous y avons acquis l'Iſle de France, & nous nous ſommes emparés du port de Mahé en Aſie. Nous avons fait pluſieurs voyages de la mer du Sud, nous y avons découvert beaucoup d'Iſles ; nous avons fait le tour du monde ; nous ſommes parvenus à Taïti preſque en même-temps que les Anglais. Nous avons été vaincus après avoir été vainqueurs. Mais quel ſiécle a vu de plus belles campagnes que celles du *Maréchal de*

Saxe : une retraite plus mémorable que celle de M. *de Belle-Isle* hors de Prague : des exploits plus brillans que la prise du port-Mahon, & que la défaite de quatre-vingt mille Indiens par trois cens Français ?

Elle prospere dans tous les arts

Dans quel temps tous les arts ont-ils fait à la fois autant de progrès que sous ce règne ? Nous ne pouvons jetter les yeux autour de nous sans trouver des preuves de leurs accroissemens. Nos Eglises, nos maisons, nos spectacles, la distribution de nos appartemens, tout est devenu plus magnifique & plus commode.

Son agriculture vaut mieux.

Nos campagnes sont couvertes de plus de moissons ; dans nos jardins & dans nos vergers, des arbres & des fruits étrangers se mêlent à ceux qui sont naturels à notre sol ; nos parterres se décorent chaque jour de fleurs nouvelles : les chemins qui nous y conduisent sont des allées superbes & plantées

tées depuis peu de temps : les voitures qui nous y portent, mieux ſuſpendues, ſont à l'abri des moindres chocs ; on peut faire de longs voyages avec la plus grande célérité, & ne point ſortir de ſon lit.

Son commerce l'enrichit.

Paſſons-nous chez les étrangers ? nous voyons preſque par-tout les chef-d'œuvres de nos artiſtes. Franchiſſons-nous les mers ? nous trouvons ſur l'Océan les vaiſſeaux des Anglais mêmes, conſtruits ſelon les principes de *Bouguer*. Les nôtres ont rapporté dans nos Ports des richeſſes immenſes : & malgré nos diſſipations, malgré l'or prodigué à tant de Rois & de Princes ſtipendiés par la France, malgré la guerre la plus malheureuſe ; riche de dix-huit cens millions d'argent monnoyé, & d'autant peut-être employé en bijoux, en vaſes, en objets de luxe & de caprices, nous avons plus d'abondance & plus de véritables richeſſes que ſous *Louis* XIV, qui donna pourtant des fêtes plus belles que *Louis* XV.

Sa population est plus grande.

De quelque maniére que l'on calcule, tous les résultats s'accordent à nous donner une population plus grande qu'elle ne l'était dans le siécle passé. J'ai pourtant quelque peine à croire qu'elle se monte à vingt-quatre millions d'hommes, comme l'assurent quelques auteurs.

Ce n'est pas à l'impulsion de son Roi qu'elle dût ces nouveaux succès en tous genres.

Ce qu'il faut dire, ce qu'il est important de savoir, ce qui doit empêcher de désespérer jamais de la France, quelque malheur qui lui survienne, c'est que notre nation ne parvint point à cette grande prospérité par l'impulsion de son Roi : elle ne fut pas illustre, elle ne fut pas savante, elle ne cultiva pas tous les arts, comme sous *Louis* XIV, parce que son Roi le voulut : elles les cultiva parce qu'elle était devenue industrieuse, active, intelligente.

Louis XIV, entouré d'une foule nombreuse de grands capitaines, & d'artistes célebres, imprima sur tout son règne, le ca-

ractère de grandeur qui lui était propre : il influa prodigieuſement ſur ſa nation & ſur l'Europe entiere : il ſût inſpirer à ſon peuple une telle ivreſſe de gloire, que la France était fiere de l'avoir pour ſon roi, & que ces amas exceſſifs d'éloges faſtueux qu'on lui prodigua & qui nous font rougir pour nos peres, ne paraiſſaient point alors des flatteries.

Louis XV. aimait le bien, & on l'engageait quelquefois à laiſſer faire le mal.

Louis XV aimait auſſi les arts : *Louis* XV était inſtruit plus que *Louis* XIV : il compoſa un livre du cours des fleuves : il deſſina des plans d'architecture : il accueillait les ſavans. La femme qu'il chérit avec le plus de conſtance, Madame de *Pompadour*, avait les mêmes goûts : il eſt peu de grands artiſtes qu'elle n'ait encouragés par ſes éloges ou par ſes bienfaits. Si ce Roi avait eu plus de confiance en lui-même, tout en eût été mieux. Son cœur était bon, ſon eſprit était juſte, mais ſon caractere était timide, il ne ſavait pas ſe décider, il s'en rapportait trop à l'opinion d'autrui. C'était un fruit de ſon

éducation. Parvenu au Trône dans un âge où l'homme ne peut se conduire, on lui avait persuadé qu'il devait toujours en croire son Conseil ou ses Ministres plus que lui-même. Eh ! quel Roi n'est pas un peu dans ce cas-là ? Quel Prince ne craint pas de se charger lui seul de tous les événemens de son règne ? lorsque tous sentent au fond du cœur qu'ils ont moins d'expérience, qu'ils connaissent bien moins les hommes & les affaires que leurs ministres, ou que les commis que leurs ministres employent.

Plus l'esprit de *Louis XV* était juste, plus il craignoit d'avoir à répondre à sa conscience du succès d'une entreprise hazardée malgré son conseil. Ainsi donc il eut peu d'influence sur les événemens de son règne ; & l'insouciance que l'âge amene sur tout ce qui n'est pas nous personnellement, se fit trop sentir dans les dernieres années de sa vie. Il aimait la paix ; on le força à la guer-

re Il desirait sur-tout un calme profond dans l'intérieur de son royaume ; & il consuma son regne dans des divisions perpétuelles avec son clergé & ses tribunaux, deux puissances instituées pour maintenir la tranquilité chez les hommes : il fut obligé de détruire un ordre ecclésiastique. Il estimait les savans ; il paraissait avoir du penchant pour eux : il avait M. de *Voltaire* gentilhomme ordinaire de sa chambre ; il avait annobli *Quesnay*, dont il aimait la conversation, non comme celle d'un médecin, mais comme celle d'un homme très-instruit, d'un homme de génie, qui avait tenté de soumettre à des calculs, à des principes & à des démonstrations, une science qui jusqu'alors n'aurait été regardée que comme conjecturale, la science *de l'économie politique & du bonheur des nations*. Il s'était attaché particuliérement Dom *Noël* : il avait fait construire à Trianon un jardin de botanique : cependant on l'indisposa contre les gens les plus instruits de ses

Etats ; il les laiſſa quelquefois perſécuter quand les avis d'autrui l'emporterent ſur les ſiens.

Guerre ridicule entre des hommes de paix.

Il s'éleva même une guerre ſourde & ridicule entre le clergé & les gens de lettres, entre les philoſophes & la magiſtrature ; tandis que chaque magiſtrat en particulier ſe piquait de philoſophie & ſentait qu'il ne devait ſe conduire que par elle. Cette guerre était d'autant plus abſurde, que l'hiſtoire, la morale, la connaiſſance du cœur humain doivent être également les études primitives de tous ceux qui ſe propoſent d'éclairer, de régir, ou de juger les autres hommes : que tous doivent être des gens de lettres, appliqués, les uns à l'étude des loix, les autres à celle du gouvernement, du culte public, ou de telle autre ſcience.

Cette guerre ſourde fut très-vive, & fut quelquefois prête à devenir cruelle. Les hom-

mes inſtruits ne ſe rebuterent point, ils triomphérent de ces obſtacles politiques, comme ils avaient triomphé des obſtacles phiſiques.

Cette nation peut donc proſpérer par le génie ſeul de ſes habitans. Si les encouragemens de ſon Roi lui ſont utiles, ils ne lui ſont plus d'une néceſſité indiſpenſable. Les travaux de tant de grands hommes ont développé ſes facultés, comme leur exemple anime le courage de quiconque ſe ſent né pour faire de grandes choſes.

Cette nation peut proſpérer par le génie ſeul de ſes habitans.

Aujourd'hui le mérite eſt ſenti en tout genre : c'eſt l'eſtime de la nation qu'il faut briguer.

Preſque tous les établiſſemens néceſſaires à la ſociété & aux progrès de l'eſprit humain, ſont fondés, & ils lui aſſurent de nouveaux ſuccès.

Une noble émulation s'eſt emparée de

L'émulation s'éleve

entre tous les peuples de l'Europe.

tous les peuples de l'Europe. Il n'en eſt pas un ſeul qui depuis vingt ans n'ait fait quelques progrès dans les ſciences ou dans les arts : le Portugal vient d'élever la premiere ſtatue équeſtre qu'on ait vue dans ce Royaume : & les malheurs de la guerre ont fait ſentir aux Turcs qu'ils devaient s'inſtruire, & que ce n'eſt plus le temps où les ignorants triomphent des hommes inſtruits.

Cette émulation ſi noble n'avait point encore exiſté.

Cette rivalité entre les nations ne s'était point encore vue. L'Egypte iſolée entre ſes deux mers & les deſerts de la Libie, cultivait les arts ſans rivale. La Grèce s'éleva ſur ſes ruines, l'aſſervit après avoir vaincu les Perſans, ſurpaſſa bientôt ſa gloire, & ſentant trop ſa ſupériorité, traita toutes les autres nations de barbares. Rome triompha de la Grèce & devint le ſeul peuple de l'Univers. Depuis la deſtruction de ſon empire, les ſeuls *Médicis* firent fleurir les arts; la ſeule Italie en profita.

Aujourd'hui l'Italie, la France, l'Angleterre diſputent de gloire dans les ſciences & dans les arts. La philoſophie y briſe peu à peu, quoiqu'inégalement, les chaînes de la ſuperſtition. L'allemagne, la Suiſſe leur opoſent des ſavans non moins profonds & non moins célébres. Les Académiciens de la Suéde & de Ruſſie même, ont porté des lumieres chez les peuples du Nord. L'Eſpagne & le Portugal entraînés par le mouvement général de l'Europe, ont déja fait quelques pas. Il paraît impoſſible qu'une nation retombe déſormais dans la barbarie.

Il ſe peut que les temps amenent dans quelque Etat de l'Europe, un Miniſtre ignorant & barbare, un Monarque qui veuille abſolument être conquérant ; mais comme il n'y a plus de gloire que pour les bienfaiteurs de l'humanité ; que loin de faire des conquêtes ſur un peuple policé, on peut conſommer le plus long règne à ſe battre autour de quelques villages, il eſt vraiſem-

ſemblable que ces fléaux du genre humain, au lieu d'influer ſur lui, ſeront contenus par l'eſprit général qui anime leur ſiécle.

Toutes les idées ſont rectifiées, tous les maux ſont connus, toutes les voies ſont ouvertes pour le bonheur de la nation.

Enfin ce qu'on a fait, a éclairé ſur ce qui reſte à faire : & ſi l'adminiſtration intérieure, ſi les loix, ſi les finances, ont encore beſoin qu'on y faſſe de grands changemens; s'il faut enrichir le peuple de nos campagnes, trop long-temps négligé, rétablir notre marine anéantie, achever d'embellir nos villes, apprendre aux hommes à tolérer les opinions des inſenſés & celles des ſages; le règne de *Louis* XV aura du moins la gloire de nous avoir donné des notions juſtes ſur tous les points; d'avoir fourni des modèles dans tous les arts; d'avoir produit des hommes dignes de ſervir d'exemple dans tous les genres; & d'avoir préparé toutes les voyes au Souverain qui voudra que ſa nation ſoit la mieux gouvernée, la plus heureuſe, & peut-être même la plus célébre.

FIN de la ſeconde Partie.

OJ

a

